

***Bulletin
des Amis
d'André Gide***

N° 174 / 175

AVRIL – JUILLET 2012

Le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE (METZ)
(Centre « Écritures », EA 3943)

et le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.



Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE, Alain GOULET,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation
du comité de lecture.*



Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges-d'Orques
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel pige.masson@orange.fr)

relative à l'AAAG, à

Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris
(Tél. 01.45.32.82.72 — Courriel pierre.lachasse@orange.fr)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE
VOL. XL, N° 174/175 — AVRIL–JUILLET 2011

ANDRÉ GIDE — ARTHUR FONTAINE Correspondance (1899–1930)

Édition établie, présentée et annotée par

Pierre MASSON et Jean-Michel WITTMANN.....

139

Tim TRZASKALIK : « Où est le masque ? » Quelques
remarques sur *Le Grincheux*. 219

Jef LAST : Mon ami André Gide (suite). 232

Henri HEINEMANN : Un secret. 269

Lecture : Victoria Reid, *André Gide and Curiosity* [par
Bernard MÉTAYER]. 271

Chronique bibliographique 275

Colloque « André Gide et la réécriture ». 276

Varia 278

Cotisations et abonnements 2012. 280

Correspondance

André Gide — Arthur Fontaine

(1899 – 1930)

établie, présentée et annotée
par

PIERRE MASSON et JEAN-MICHEL WITTMANN

À Roger Martin du Gard, début septembre 1931, Gide confie être « très affecté par la mort d'Arthur Fontaine ¹ ». Ce haut fonctionnaire à la carrière brillante, avec lequel il a entretenu une correspondance intermittente pendant plus de trente ans, aurait pourtant pu rester pour lui ce qu'on appelle une relation, lui qui appartenait à un milieu politique encore proche du monde des lettres et des arts. À l'inverse de Gide, très tôt engagé dans la carrière littéraire, sans se soucier d'acquérir diplômes ou situation, Arthur Fontaine (1860-1931), son aîné de quelque dix ans, avait fait des études brillantes et tournées vers la vie active. Polytechnicien, ingénieur des Mines, il était entré à l'Office du Travail le 1^{er} octobre 1891 comme chef de la section des statistiques, avant d'en devenir sous-directeur en 1894, puis directeur de 1899 à 1920. Nommé président du Conseil d'administration du Bureau International du Travail en 1919, il devait conserver ce poste jusqu'à sa mort, après avoir apporté une contribution de tout premier plan à la mise en place d'une législation du travail en France ².

¹ André Gide à Roger Martin du Gard, 7 septembre 1931, *Correspondance (1913-1951)*, t. I, éd. Jean Delay, Gallimard, 1978, p. 487.

² Voir l'hommage publié par Eugène Raguin dans le volume 1 de l'année 1932 des *Annales des mines* (également disponible en ligne : <http://annales.org/archives/x/afo.html>).

Un homme de pouvoir

Lorsque Gide noue connaissance avec Fontaine, ce dernier est déjà un homme puissant, dont l'écrivain ne dédaigne jamais ni les conseils ni le soutien, particulièrement lorsqu'il s'agit de venir en aide à certains de ses amis. En 1899, Arthur Fontaine obtient ainsi pour Charles Lacoste, un ami de Francis Jammes, un poste au service de contrôle des assurances accidents de la direction du Travail. Les mentions épisodiques et souvent allusives du nom de Fontaine, dans la correspondance ou dans le journal de Gide, rendent compte des efforts déployés par ce dernier pour favoriser la carrière de tel de ses amis, et des résultats obtenus avec le concours du premier. La satisfaction de Gide qui écrit à Ghéon, en avril 1902 : « Hier j'ai été revoir Fontaine au sujet de Iehl ; cela semble aller bien ³ », marque l'aboutissement d'une démarche visant à obtenir à Iehl une place à la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM), dont le point de départ pourrait bien être une visite à Fontaine mentionnée dans le Journal dès février 1902 ⁴. Dans ce type d'affaire, ce dernier ne rechigne pas à apporter son aide, même s'il ne peut faire de miracles, comme en témoigne la confiance de Gide à Eugène Rouart, le neveu de Fontaine, en décembre 1902 : « La situation de Iehl m'inquiète fort. Ton oncle a été des plus complaisants, mais voici la lettre qu'il me communiquait hier ⁵. » Durant l'été de cette même année 1902, Maurice Quillot avait à son tour bénéficié du soutien de Fontaine, une nouvelle fois sollicité par Gide, qui raconte à Rouart : « Oui, je me suis occupé de Quillot, j'en ai ennuyé ton excellent oncle de mon mieux par une lettre et par une visite et il m'a répondu avec toute le zèle et toute la dévouée cordialité que tu lui connais. J'ai fait parvenir à Quillot une lettre de lui, dont il se servira auprès de son ingénieur – à qui Fontaine le fait recommander d'autre part ⁶. » Il faut croire que la complaisance de « l'excellent oncle » est bien connue dans le cercle des amis de Gide, puisque Ghéon n'hésite pas à demander à celui-ci de faire pression amicalement sur Fontaine pour l'appuyer dans l'une de ses entre-

³ André Gide à Henri Ghéon, 22 avril 1902, *Correspondance (1897-1944)*, t. I, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Gallimard, 1976, p. 414.

⁴ Voir *Journal*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1996, p. 346 (16 février 1902).

⁵ André Gide à Eugène Rouart, 3 décembre 1902, *Correspondance 1893-1926*, t. II, éd. David Walker, Presses Universitaires de Lyon, 2006, p. 128.

⁶ Gide à Rouart, 7 août 1902, *Corr.*, t. II, *op. cit.*, p. 121.

prises : « Si tu avais l'occasion de [le] voir [...], si tu ne craignais pas de trop l'importuner [...] cela corserait, sais-tu, singulièrement mon dossier ⁷ ! » De même, la mort d'Emmanuel Signoret laisse-t-elle sa veuve dans une situation délicate, aussitôt Gide s'avise « d'obtenir un bureau de tabac pour [elle] ⁸ », projet dont Fontaine doit être le maître d'œuvre.

Si Gide ne sollicite rien pour lui-même, sinon des conseils pratiques afin de faire valoir ses droits d'auteur après une représentation à l'étranger ⁹, Fontaine l'estime assez pour entreprendre de son propre chef des démarches afin de le « faire décorer », à la fin de 1906 ¹⁰. En 1909, Gide peut compter sur le concours de Fontaine pour intercéder en faveur de Ruyters auprès de la Banque d'Indochine ¹¹. Lorsque la guerre devient imminente, Gide qui cherche à se rendre utile, a tout de suite l'idée de s'en remettre aux conseils ou aux propositions de Fontaine, projet dont il s'ouvre à Henri Ghéon : « Trouverai-je quelque emploi qui ne m'éloigne pas trop de toi ? Je pense demander conseil à Arthur Fontaine, à qui peut-être pourrais-tu déjà parler de cela de ma part ¹². » Dans ce but, le 3 août, Gide, accompagné par Jacques Copeau, cherche Fontaine en vain, à son domicile rue de Saxe, rue de Varenne, au ministère, même s'il est prêt à trouver une autre solution : « Si je ne trouve pas d'engagement possible du côté d'Arthur Fontaine, je m'enrôlerai à la Croix-Rouge, où déjà Ghéon s'est proposé comme médecin ¹³. » Tous deux dîneront finalement chez lui au soir du 7 août ¹⁴. Dix jours plus tard, Gide note encore dans son Journal : « On m'a chargé d'aller trouver Arthur Fontaine (ce que j'ai fait ce matin) et de lui demander si l'on n'obtiendrait pas la réouverture de quelque usine et l'embauchage de jeunes garçons. [...] Fontaine a pris note de cette proposition qu'il signalera dans le rapport qu'il prépare ¹⁵. » Jacques Rivière porté disparu, en octobre 1914, c'est

⁷ Gide à Ghéon, novembre 1902, *Corr.*, t. I, *op. cit.*, p. 478.

⁸ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 546 (5 janvier 1907).

⁹ Voir lettres n^{os} 25, 26 et 27.

¹⁰ Voir *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 543 : « 1^{er} janvier. [...] Jeanne m'apprend, puis Paul, la démarche d'Arthur Fontaine auprès de Briand pour ma faire décorer. »

¹¹ Voir André Gide à André Ruyters, 17 novembre 1909 et fin novembre 1909 (lettres 386 et 387), *Correspondance (1895-1950)*, Presses Universitaires de Lyon, t. II, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets, p. 80.

¹² Gide à Ghéon, 31 juillet 1914, *Corr.*, t. II, *op. cit.*, p. 853.

¹³ Voir *Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 825-7 (3 août 1914).

¹⁴ Voir *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 831 (7 août 1914).

¹⁵ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 844 (17 août 1914).

« avec l'aide de Fontaine » que Jacques Copeau s'emploie à retrouver sa trace¹⁶. Et en 1918, Rivière, bloqué à Toulouse comme prisonnier rapatrié, se tourne simultanément vers Fontaine et vers Gide, lequel presse à son tour Fontaine d'agir en recopiant une partie de la lettre que lui a adressée Rivière¹⁷ !

Fontaine représente donc pour Gide et ses amis un aîné bienveillant, dont l'entregent les aide souvent à se tirer de situations délicates. Il a pu ainsi endosser à l'égard d'intellectuels épris de questions d'art et de morale, mais pas toujours à l'aise dans la vie active, le rôle que joue dans *L'Immoraliste* D. R., le président du Conseil, auquel le narrateur demande d'intervenir en faveur de Michel : « Saura-t-on inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force – ou refuser à cela droit de cité ? En quoi Michel peut-il servir l'État ? [...] Il lui faut une occupation. La haute position que t'ont value tes grands mérites, le pouvoir que tu tiens, permettront-ils de la trouver¹⁸ ? »

Un philanthrope

Comme le président du Conseil dans le récit de 1902, Arthur Fontaine pouvait apparaître à la fois comme une conscience morale et comme un allié providentiel. Par delà l'intérêt objectif que Gide pouvait trouver à fréquenter Fontaine ou la fierté, pour celui-ci, de compter un homme de lettres dans ses relations, la bonne intelligence entre les deux hommes reposait en effet sur une même inquiétude qui les portait à partager un certain nombre de convictions et d'idées, sur le plan spirituel comme sur le plan moral. À se fier au portrait de Fontaine brossé par Raymond Bonheur, qui évoquait à son propos « un perpétuel désaccord entre un esprit de logique et un cœur sensible jusqu'au scrupule, sentimental¹⁹ », le haut fonctionnaire pragmatique était doté d'une sensibilité propre à le

¹⁶ Jacques Copeau à André Gide, 2 octobre 1914, *Correspondance (1902-1949)*, t. II, éd. Jean Claude, Gallimard, 1987, p. 89.

¹⁷ Voir lettre n° 58, ainsi que Jacques Rivière à André Gide, 11 décembre 1918, *Correspondance (1909-1925)*, éd. Pierre de Gaulmyn et Alain Rivière, Gallimard, 1998, pp. 511-4.

¹⁸ *L'Immoraliste*, dans *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 593.

¹⁹ Raymond Bonheur à Francis Jammes, 10 avril 1905, « *Correspondance Francis Jammes – Raymond Bonheur, deuxième partie (1901-1911)* », éd. Guillaume Labussière, *Bulletin de l'Association Francis Jammes*, n° 42, 15 décembre 2005, p. 164.

rapprocher de Gide. C'était, surtout, un authentique philanthrope, préoccupé de questions sociales non pas à la manière ridicule du grand ami Hubert de *Paludes*, mais en homme capable de conjuguer l'action politique et la réflexion morale.

Ces préoccupations, qui ont trouvé une traduction concrète dans le choix d'une carrière vouée essentiellement à l'Office du Travail puis au Bureau International du Travail (BIT), sont anciennes chez lui. Aux côtés du futur maréchal Lyautey, de Gabriel Monde, de Charles Wagner, de l'abbé Ackermann, Fontaine, qui avait fait connaissance en 1891 avec Paul Desjardins – appelé dix ans plus tard à entrer dans sa famille à la suite du mariage de son frère Lucien avec la sœur cadette de Desjardins – avait fait partie, en janvier 1892, du groupe fondateur de l'Union pour l'action morale, réuni chez Desjardins. Cette initiative s'inscrivait dans le prolongement des essais publiés par ce dernier dans *Les Débats*, à l'automne 1891, et rassemblés ensuite sous le titre *Le Devoir présent*, afin d'appeler à une mobilisation des esprits et des énergies dans le contexte d'une France hantée par le spectre de la décadence. Or ces préoccupations ne laissaient pas Gide indifférent, même s'il ne partageait pas la position sur laquelle campait le groupe, lui qui plaçait ironiquement dans les mains d'Ellis, dans son *Voyage d'Urien*, « *Le Devoir présent* de M. Desjardins ²⁰ », avec lequel il devait plus tard nouer des relations, en partie grâce à l'entremise de Fontaine. De même, ce dernier ne manqua pas de se passionner pour l'Affaire et de prendre position en faveur de Dreyfus, comme Desjardins lui-même et les membres de l'Union, appelée dans ce contexte à se transformer en Union pour la Vérité. Il est possible, au demeurant, qu'un exemplaire de *L'Union pour la morale*, peut-être celui dans lequel le groupe exprimait avec prudence une position révisionniste, ait pu fournir le prétexte de leur premier échange épistolaire ²¹.

Ce n'est pourtant pas directement sur le terrain politique, qui inspirait une grande méfiance à Gide, mais sur celui des idées morales et sociales, que l'écrivain et le haut fonctionnaire devaient se rencontrer et nouer un commerce intellectuel fécond. Arthur Fontaine compte en effet parmi les dix membres, aux côtés notamment de Gide, de Desjardins, de Jacques Raverat, d'Émile Verhaeren, de Jean de Loisy, du comité parisien destiné

²⁰ Voir *Le Voyage d'Urien*, dans *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, *op. cit.*, p. 210.

²¹ Voir lettre n° 1.

à préparer les Entretiens de Pontigny. Si Gide avait envisagé de faire venir quelques jours Fontaine à Pontigny dès juillet 1910²², ce dernier allait assumer la responsabilité des entretiens qui, du 31 août au 9 septembre, traitent de « la vie ouvrière actuelle ». Cette question passionnait comme de juste le directeur de l'Office du Travail, qui se félicitait d'avoir fait, durant l'été 1906, « un intéressant séjour à Berne, où quatorze États ont signé une convention relative à la protection ouvrière » et assisté du même coup à « un commencement de législation internationale²³ ».

Arthur Fontaine, pas plus que Gide au demeurant, ne devait pas rester insensible au climat particulier de l'Union sacrée, durant la Grande Guerre ; il ne dédaigne pas, par exemple, de participer avec Hamp à une tournée patriotique en France à l'initiative de Desjardins²⁴. Son état d'esprit et ses idées sont cependant fort éloignés du nationalisme agressif répandu à cette époque. Sur un plan social au moins, il rêve dès avant la guerre d'une « Europe fédérale [qui] se constituera ainsi par la juxtaposition des conventions harmonisant les intérêts matériels et prévoyant les règlements de conflits bien déterminés²⁵ ». En 1909, dans le contexte de la querelle entre Gide et les critiques nationalistes à propos du classicisme et d'une hypothétique littérature nationale, Fontaine peut se déclarer « ravi et [...] confirmé dans les idées qui font la trame de [s]a vie » par la lecture du troisième article « Nationalisme et littérature²⁶ ». Durant cette période, il déclare trouver « toujours aussi une substantielle nourriture » dans le *Journal sans dates* publié par Gide dans *La NRF*, à partir de décembre 1909²⁷. Pacifiste, européen avant l'heure, c'est tout naturellement qu'il approuve les « Réflexions sur l'Allemagne » publiées par Gide dans *La NRF* du 1^{er} juin 1919, en louant particulièrement l'écrivain « d'avoir insisté sur l'importance de la Nation, dans cette Europe en formation, et en mettant en relief le génie et le rôle de la

²² Voir André Gide à Jean Schlumberger, 10 juillet 1910, *Correspondance (1901-1950)*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett, Gallimard, 1993, p. 294 : « (il doit, lui, Arthur Fontaine, figurer quelques jours à notre décade – au début, je crois) ».

²³ Voir lettre n° 21.

²⁴ Voir Schlumberger à Gide, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*, p. 624.

²⁵ Voir lettre n° 21.

²⁶ Voir lettre n° 42.

²⁷ Voir lettre n° 44.

France, d'avoir mis en relief aussi le caractère et le rôle nécessaire de l'Allemagne²⁸. »

Dans ces conditions, Gide a logiquement pensé à rechercher le soutien d'Arthur Fontaine, au retour de son voyage au Congo et au Tchad, qui l'amène à dénoncer les abus sinon du colonialisme en général, du moins des sociétés concessionnaires. En juin 1926, il provoque un rendez-vous avec Fontaine pour évoquer cette question²⁹. Lorsque ce dernier découvre le journal ramené par Gide de son expédition et, sous une forme revue, progressivement publié dans la *NRF*, à compter du 1^{er} novembre 1926, il trouve le récit « passionnément intéressant » ; en revanche, juge son auteur « plutôt trop indulgent pour certaines choses » et se montre lui-même très critique face au principe même de la colonisation³⁰. La campagne entreprise par Gide le conduit à mobiliser ses amis et ses connaissances dans le milieu politique, comme Léon Blum. Ce qu'écrivait alors l'ancien critique de *La Revue Blanche*, député de la Seine depuis 1919, prouve que Gide considère Fontaine comme un allié majeur dans sa campagne : « J'avais communiqué ce rapport à Arthur Fontaine, pendant qu'il était encore à Genève. Il y a pris un très vif intérêt, m'en a écrit longuement, et hier encore m'en reparlait, dans la visite qu'il vint me faire. [...] J'ai de tes nouvelles par Arthur Fontaine, qui m'a dit t'avoir rencontré dernièrement. Lorsque dans trois semaines je repasserai par Paris, je chercherai à vous revoir tous deux, si toutefois vous y êtes encore³¹. » À son corps défendant, Fontaine, pourtant convaincu de la justesse du combat mené par Gide, contribuera finalement à minimiser la portée de son action, comme l'a établi Daniel Durosay³². Approché en 1928 par Albert Thomas, le directeur du Bureau International, en vue de préparer la conférence de Genève de 1929 consacrée à la question du travail forcé aux colonies, Gide devait être la victime indirecte du lobbying mené par les représentants patronaux français. Ceux-ci obtinrent de leur gouvernement la suppression des citations et

²⁸ Voir lettre n° 57.

²⁹ Gide Copeau, 20 juin 1926, *Correspondance (1902-1949)*, t. II, *op. cit.*, p. 288 : « Vendredi indispensable conversation avec Arthur Fontaine retour de Genève. »

³⁰ Voir lettre n° 61.

³¹ André Gide à Léon Blum, 3 juillet 1929, *Correspondance (1890-1951)*, éd. Pierre Lachasse, Presses Universitaires de Lyon, 2011, p. 169.

³² Voir sa notice du *Voyage au Congo*, dans *Souvenirs et Voyages*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2001, p. 1210.

même la mention du nom de l'écrivain dans les documents officiels. Or le représentant du gouvernement n'était autre que Fontaine lui-même : « porteur d'instructions de rigueur, lorsqu'il mit la dernière main à ces documents, [ce dernier] se vit contraint d'immoler ses convictions privées à la raison d'État ³³ ».

« ... *la ressemblance de nos inquiétudes, de nos recherches, de notre vie spirituelle* ³⁴ »

La proximité dans le domaine des idées entre Gide et Fontaine se vérifiait cependant sur un terrain à la fois plus large et plus profond que celui des convictions sociales ou politiques, qui n'ont jamais été primordiales pour l'écrivain. En dépit de son engagement sincère contre le système colonial, dans les années 1920, puis en faveur du communisme, dans les années 1930, a-t-il jamais vraiment renié le constat de 1898 : « Question sociale ? — Certes. Mais la question morale est antécédente ³⁵ » ? Or Gide avait d'emblée trouvé en Fontaine un interlocuteur capable de nourrir ses réflexions morales et même de partager ses inquiétudes spirituelles. Dans la première lettre qu'il adresse à Fontaine, Gide salue les « pensées » de son interlocuteur, « celles que seul un libre examen trouve » ; grand lecteur et admirateur de Bossuet à l'époque des *Cahiers d'André Walter*, le voilà même qui découvre grâce à Fontaine des « paroles de Bossuet admirables et écrasantes » qu'il « ne connaissai[t] pas, ou que très imparfaitement ³⁶ ». Les conditions sont donc réunies pour qu'il y ait entre les deux hommes un échange à propos des livres de Gide qui excède aussitôt le cadre des remerciements de convenance aux envois que l'écrivain ne manquera jamais de faire à Fontaine, suffisamment épris de littérature pour occuper ses loisirs à écrire un roman policier, publié en 1916, *Les Crimes de l'étrangleur* ³⁷.

Toujours sensible à la forme et à l'émotion que lui procure une lecture, ce dernier trouve cependant d'abord dans les livres de Gide matière à méditer et met l'accent sur les questions morales voire métaphysiques soulevées dans chacun d'entre eux. D'un bout à l'autre de l'œuvre de

³³ *Ibid.*

³⁴ Voir lettre n° 32.

³⁵ *Littérature et Morale, Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 257.

³⁶ Voir lettre n° 1.

³⁷ Le roman d'Arthur Fontaine constituait le n° 16 de la collection publiée par l'éditeur J. Ferenczy à Paris.

Gide, il cherche et salue une capacité à exprimer la vérité de l'homme, depuis *Philoctète* qui l'amène à éprouver « tout le tragique de la pensée et de la vie ³⁸ » jusqu'à *La Symphonie pastorale* saluée comme « une belle œuvre humaine ³⁹ », en passant par *Saül* dont « l'intérêt dramatique » découlerait du fait que le lecteur est « pris par des sentiments très humains ⁴⁰ ». Cette approche des œuvres littéraires conduit Fontaine à être rétif face à « l'humour prolongé » d'un Laforgue, car il est convaincu que « Pour durer, sans doute faut-il éviter l'attitude, être simplement humain ⁴¹ ». Gide s'est mis instinctivement au diapason de son interlocuteur en s'expliquant très vite sur son ironie et en précisant avoir « tâché de supprimer toute ironie de *Philoctète* et de peindre les hommes ⁴² ». Entre un écrivain conscient que la morale est « l'étoffe dont nos livres sont faits ⁴³ » et un lecteur, Fontaine, capable, face à un livre, de « se livre[r] sur soi à un examen de conscience » et de « rectifie[r] silencieusement l'échelle de valeurs ⁴⁴ », le dialogue sur la littérature en général, sur les livres de Gide en particulier, porte principalement sur la morale, *L'Immoraliste* offrant de ce point de vue matière à une série de réflexions du lecteur et de mises au point de l'auteur.

L'échange entre les deux hommes ne prend pourtant jamais la forme d'une joute intellectuelle, car ils partagent les mêmes doutes et les mêmes interrogations morales. « Vous savez aussi ma sympathie profonde pour vous, – et pour votre œuvre par où j'ai connu la ressemblance de nos inquiétudes, de nos recherches, de notre vie spirituelle ⁴⁵ », confie Fontaine dans une période difficile pour lui. Sur ce dernier plan, l'accord entre les deux hommes est réel et d'autant plus sensible dans cette correspondance que Gide partage avec Fontaine de communes interrogations religieuses, bien éloignées des convictions intransigeantes et souvent intolérantes de Francis Jammes, leur ami commun. Entre Jammes et Gide, Fontaine sert parfois d'intermédiaire, pour des questions pratiques ou lorsqu'il s'agit, pour Gide, de prévenir les effets d'un malentendu, probable ou avéré,

³⁸ Voir lettre n° 2.

³⁹ Voir lettre n° 64.

⁴⁰ Voir lettre n° 17.

⁴¹ Voir lettre n° 14.

⁴² Voir lettre n° 3.

⁴³ *Première visite de l'interviewer*, dans *Essais critiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1999, p. 132.

⁴⁴ Voir lettre n° 64.

⁴⁵ Voir lettre n° 32.

entre le poète béarnais et lui-même. Mais sur le plan religieux ou du moins spirituel, c'est bien de Fontaine que Gide se sent proche. Ce sentiment est au demeurant partagé par Arthur Fontaine. Celui-ci avait lu et jugé « très intéressantes » les notes publiées en 1896 par Gide dans *L'Art et la Vie*, sous le titre « Réflexions sur quelques points de morale chrétienne », et il en avait gardé un souvenir assez vif pour l'évoquer à quelques années de distance ⁴⁶.

Les échanges suscités par la lecture de *L'Enfant prodigue*, dédié précisément à Fontaine, sont aussi l'occasion pour les deux hommes de marquer leur proximité, en se démarquant de Francis Jammes. Celui-ci « a trouvé un appui, un réconfort plus sûr » dans la foi catholique, suivant les mots de Fontaine, auxquels Gide ne manque pas de faire aussitôt écho en évoquant la « religieuse et naturelle incompréhension » de Jammes ⁴⁷. Sur la question religieuse, Gide marque d'un même mouvement son accord avec Fontaine et ses divergences avec Jammes, comme le confirme une confidence à Christian Beck à propos du *Retour de l'enfant prodigue* : « Je la dédiai à Arthur Fontaine, ami de Jammes et moi, vivement intéressé par la question religieuse – à qui Jammes venait de dédier *Pensées des jardins* avant son retour au catholicisme – et par manière de pendant ⁴⁸. » Lorsque ce livre particulièrement apprécié de Fontaine fait l'objet d'une nouvelle édition soignée, ce dernier le reçoit, touché de retrouver « la dédicace À Arthur Fontaine », alors même que Gide a sciemment omis de compter Jammes parmi les récipiendaires de cette nouvelle édition ⁴⁹. Gide et Fontaine, pour leur part, se comprennent : dans le traité, Fontaine entend un « appel à [s]a sincérité, au sentiment religieux vivant sous la critique amère du dogme, à la sainte curiosité de la vie, à la liberté de l'esprit, le plus noble présent que Dieu ait fait à l'homme ⁵⁰ ». Plus tard, la publication de *Numquid et tu* sera encore l'occasion pour Fontaine de manifester à Gide ces convergences de vues ⁵¹.

⁴⁶ Voir lettre n° 9.

⁴⁷ Voir lettres nos 22 à 24 et nos 28-29.

⁴⁸ André Gide à Christian Beck, 2 juillet 1907, *Correspondance*, éd. Pierre Masson, Genève : Droz, 1994, pp. 175-6.

⁴⁹ Voir lettres nos 43 et 44.

⁵⁰ Voir lettre n° 44.

⁵¹ Voir lettre n° 62.

Aussi bien Gide ne sortait pas complètement du milieu littéraire et artistique en fréquentant Arthur Fontaine. Décrit par ses contemporains comme un esprit curieux et ouvert, Fontaine cultivait d'autant plus naturellement des relations dans ce milieu que par son mariage, il était devenu le beau-frère du compositeur Ernest Chausson et du peintre Henry Lerolle, mariés aux deux sœurs aînées de son épouse Marie Escudier, et l'oncle d'Eugène Rouart, marié à une fille Lerolle... Fontaine était l'ami de Debussy et du peintre Édouard Vuillard ; son épouse devait notamment être portraiturée par ce dernier, à deux reprises, ainsi que par Odilon Redon, en 1901. Gide, qui pouvait trouver « insupportable » un « déjeuner où l'on ne parle que politique ⁵² », était donc amené à rencontrer ou à retrouver d'autres artistes dans le salon parisien de Fontaine : Francis Jammes – dont le poème encore inédit, *Le Poète et l'oiseau*, fit l'objet d'une lecture donnée le 23 octobre 1899 – et le compositeur Raymond Bonheur l'y précédèrent, et il devait y retrouver Paul Claudel, ou Maurice Denis, qui a peint pour sa part un portrait de Jacqueline, la fille d'Arthur Fontaine. Assez régulièrement, il dînait ou déjeunait avec Fontaine et des artistes de sa connaissance ou de sa famille. Avant même de commencer à correspondre, ils s'étaient déjà vus dans de telles circonstances, à la faveur d'un « dîner Lerolle avec les Chausson et les Fontaine ⁵³ » en décembre 1896, ou d'un déjeuner chez le même Lerolle, « avec Rouart, Arthur Fontaine, Bonheur ⁵⁴ ».

Une intimité confiante

Le Journal et la correspondance de Gide témoignent ainsi de rencontres fréquentes avec Fontaine qui sont aussi l'occasion de retrouver des amis ou des connaissances communes dans les milieux littéraires et artistiques, ou de prendre de leurs nouvelles. La mort du poète symboliste Albert Samain conduit par exemple Gide à rappeler à Raymond Bonheur que lors du « dernier dîner des Fontaine, [son épouse] était à côté de Samain ⁵⁵ ». En octobre 1915, Gide dîne « chez les Chausson,

⁵² Voir par exemple *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 510, où Gide évoque un « Insupportable déjeuner, où l'on ne parle que politique et où je fais semblant d'avoir des idées sur la question » (6 mars 1906).

⁵³ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 244 (8 décembre 1896).

⁵⁴ *De me ipse*, 25 novembre 1898.

⁵⁵ André Gide à Raymond Bonheur, 24 août 1900, dans A. Gide, *Le Retour*, Neuchâtel : Ides et Calendes, 1946, p. 59.

avec les Théo, Vuillard et Fontaine très affecté par la mort d'un de ses neveux ⁵⁶ ». Francis Jammes est présent dans les lettres ou dans les conversations entre Gide et Fontaine, comme ce dernier dans les échanges entre Jammes et Gide : le 30 novembre 1905 a lieu une lecture de Jammes chez Fontaine, devant Bonheur, Claudel, les Mithouard. En novembre 1907, lorsque Jammes se marie à Bucy, Arthur Fontaine est l'un de ses témoins. Quant à lui, Gide partage la table de Bonheur et de Rouart notamment, cependant que le lunch réunit nombre d'artistes qui ont fréquenté le salon de Fontaine ⁵⁷.

Ces occasions mondaines sont cependant l'occasion de débats d'idées qui prolongent les échanges épistolaires ; c'est ainsi que Gide note, en 1907 : « Le livre de Blum, *Du mariage*, donne lieu à beaucoup de commentaires. Ceux, dialogués, de Marcel Drouin et de Fontaine, à certain thé chez les Lerolle, me parurent fort au-dessus de l'ordinaire ⁵⁸. » Ces rencontres sont entrecoupées par des entrevues plus intimes, placées sous le signe de l'amour de l'art. Gide peut ainsi profiter d'une journée de printemps pour retrouver Fontaine à Bagatelle pour une exposition de peinture et s'offre le plaisir d'un « Retour à pied avec [ce dernier] à travers bois ⁵⁹ ».

La correspondance entre Gide et Fontaine rend compte de l'intimité confiante et amicale qui s'est peu à peu établie entre les deux hommes. Face à Fontaine qui déclare très vite à Gide aimer sa personne et son œuvre « très sincèrement, d'instinct, et pour des raisons profondes », ce dernier exprime sa « grande affection » et plus tard, son « affection profonde ». Quelques années après le début de cette correspondance commencée en 1899, « affectueusement » devient presque la règle quand il s'agit de conclure.

L'affection nourrit l'amitié, invoquée par l'un comme l'autre. Touché par la séparation des époux Fontaine en 1907, Gide compatit sincèrement au malheur de son ami, qu'il s'efforce de soulager. Les deux lettres échangées à ce propos traduisent surtout la pudeur de l'un et de l'autre, mais si Gide, qui a appris « par hasard et brutalement la consternante nouvelle », hésite à forcer l'intimité de Fontaine tout en voulant lui mani-

⁵⁶ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 893 (2 octobre 1915).

⁵⁷ Voir Paul Claudel–Francis Jammes–Gabriel Frizeau, *Correspondance 1897-1938*, éd. André Blanchet, Gallimard, 1952, p. 119.

⁵⁸ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 573 (16 juin 1907).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 530 (11 mai 1906).

fester sa « sympathie », ce dernier se montre d'autant plus sensible qu'il ressent lui aussi une « sympathie profonde » à son égard⁶⁰. La correspondance de Jammes avec Gide, indirectement, nous renseigne mieux encore que les échanges entre Fontaine et Gide sur leur affection réciproque, mais aussi sur la réserve d'Arthur Fontaine qui n'avait pas eu le cœur d'entretenir de lui-même Gide de la fin de son mariage. Ce dernier est touché de l'invitation à déjeuner reçue de Fontaine en ces circonstances : « Si court que soit le billet de Fontaine, il est aussi émouvant qu'un sanglot, et cette discrète insistance pour que ma femme m'accompagne. Sans doute il a su lire dans ma lettre la profonde amitié que j'ai pour lui ; seule la discrétion m'empêche de la manifester plus souvent ; aussi as-tu bien fait de m'écrire. Je n'osais, vis à vis de lui, prendre les devants⁶¹. » À Jammes, Gide rendra compte de ce déjeuner en ces termes : « Je t'avais promis une longue lettre ; mais ce déjeuner d'hier offre peu de prise au récit. Le "mademoiselle est servie" des domestiques nous a serré le cœur. Nous étions seuls, avec Jacqueline et le second des fils ; Jean-Arthur était retenu par ses études. La conversation, durant le repas, put se maintenir indifférente. Quand, après le café, les deux enfants nous eurent quittés, l'émotion que nous refoulions de notre mieux nous gêna davantage – et pourtant nous sentions tous les trois qu'il était plus décent de ne pas nous y abandonner. [...] Ma femme nous ayant quittés, Fontaine et moi nous avons fait quelques pas dans la rue. Brusquement il m'a dit : "Cette femme aurait voulu deux choses inconciliables : qu'on s'occupât d'elle sans cesse ; qu'on arrivât par elle à la plus grande célébrité ! — Seul un peintre aurait pu cela ; oui, un peintre qui aurait tout le temps fait son portrait." Puis il m'a parlé des enfants ; m'a appris que Jacqueline voyait sa mère trois fois par semaine, et que Jean-Arthur avait refusé de la revoir. Mais il avait du mal à retenir ses larmes en me parlant, et m'a quitté bientôt en me disant qu'il reviendrait me voir un de ces jours⁶². »

Au début de la guerre, Gide saura comprendre l'inquiétude d'Arthur Fontaine dont les fils sont mobilisés. Il note alors dans son Journal : « Le 28 [août 14], déjeuner chez Arthur Fontaine avec Copeau et Tannery. [...] Fontaine, anormalement doux, souriant, boit, pendant le repas, une tisane et prend des petits cachets. Par instants, il appuie sa

⁶⁰ Voir lettres n^{os} 31 et 32.

⁶¹ Gide à Jammes, lettre s. d. inédite.

⁶² Gide à Jammes, lettre s. d. inédite.

main gauche sur son estomac. Je n'ose lui demander des nouvelles de ses fils ⁶³. » Ce portrait préfigure celui de Profitendieu dans *Les Faux-Monnayeurs* : torturé par le départ de son fils Bernard, le juge, que « la souffrance rend doux », se préoccupe d'eau de Vichy parce qu'« il lui semble qu'il a du chagrin au foie ⁶⁴ ». Fontaine n'a nullement le ridicule de Profitendieu, mais l'image du père souffrant pourrait bien avoir été imprimée dans l'esprit de Gide par le souvenir de son ami Arthur Fontaine, dont il partageait les émotions et pas seulement les convictions et les préoccupations.

Nous remercions Madame Catherine Gide d'avoir autorisé cette publication, et prions les ayant-droits d'Arthur Fontaine, que nous n'avons pu identifier, de bien vouloir faire preuve de la même compréhension.

P. M., J.-M. W.

1. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Paris. [Janvier 1899.]

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre envoi ⁶⁵, et d'avoir compris que je m'intéressais à ces choses. Je viens de causer près d'une heure avec vous et pendant tout ce temps ne vous ai pas contredit deux fois.

⁶³ *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 853.

⁶⁴ *Les Faux-Monnayeurs*, dans *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 182.

⁶⁵ Il peut s'agir d'un numéro du *Bulletin pour l'Union pour l'action morale*, périodique auquel Arthur Fontaine participa à plusieurs reprises. Ainsi, le 15 février 1899, son nom est au sommaire d'un numéro consacré aux grèves, à côté de celui de Charles Gide. Mais surtout, fin 1898, le *Bulletin* avait publié une longue intervention publique de Fontaine exprimant un révisionnisme prudent à l'égard de l'Affaire Dreyfus. Gide avait publié, en décembre 1898, le premier acte de son *Philoctète*, et dans cette méditation sur la notion de devoir, Fontaine avait pu sentir une proximité intellectuelle avec lui.

J'aime votre pensée, Monsieur : en vous lisant on vous est reconnaissant de l'exposer comme vous faites, – sans volonté de persuader autrement qu'en éclairant le plus possible ce que vous dites. On sent que vous avez vous-même cherché et que les pensées que voilà sont précisément celles que seul un libre examen trouve. — Les paroles de Bossuet sont admirables et écrasantes, je ne les connaissais pas, ou que très imparfaitement.

Et je voulais vous dire aussi que les dernières lignes m'ont tout particulièrement ému – m'ont fait souhaiter lire la suite.

« La vie nous presse. Il faut prendre un parti immédiat »... Un de mes meilleurs amis est parti missionnaire au Congo Français⁶⁶. Il y a 7 ans bientôt de cela ; avant, nous étions très intimes. En 96, il revint passer quatre mois en France ; il était plus qu'occupé, accaparé vraiment par tous ceux qui réclamaient de lui des conférences ; à peine ai-je pu le revoir... assez pourtant pour avoir pu lui demander :

« Es-tu satisfait ? Penses-tu agir selon la vérité ? »

Il me dit très gravement et tristement : « Je ne sais pas. Il me faudrait quinze jours de réflexion. Depuis quatre ans je n'ai pu les prendre. »

Si cela n'est pas dramatique, je voudrais savoir ce qui l'est⁶⁷.

Au revoir, Monsieur. Au moment de vous envoyer cette lettre, j'ai envie de la déchirer : il me semble que je vous y parle sur un ton pas assez respectueux... mais accusez alors la sympathie que j'ai pour vous et croyez que je suis très simplement

André Gide.

2. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris,] 64 rue des Mathurins, [samedi] 8 juillet 1899.

⁶⁶ Il s'agit du pasteur Élie Allégret (1865-1940), initialement engagé comme précepteur par la mère de Gide, en 1885, et qui, âgé d'à peine cinq ans de plus qu'André, était devenu son ami. Ancien élève de la Maison des Missions, il quitte la France pour une première mission au Gabon, dès 1889 et passera trente ans en Afrique Équatoriale Française.

⁶⁷ Gide se souviendra de cette situation lorsqu'il dressera le portrait du pasteur Vedel dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Cher ami,

Lu tout haut, et gravement, hier, votre *Philoctète* m'a produit une profonde impression que je voudrais pouvoir vous exprimer. Je l'avais lu dans *La Revue Blanche*, avec plaisir, mais sans la suite et le recueillement nécessaires pour l'apprécier au degré qu'il mérite⁶⁸. Je m'étais arrêté à la forme, aux allusions ; je n'avais pas assez tendu l'oreille au tragique dialogue des voix éternelles. Hier, j'ai souffert de vos doutes, j'ai senti votre émotion, et avec vous j'ai crié comme une délivrance : « *Ils ne reviendront plus, ils n'ont plus d'arc à prendre... – je suis heureux*⁶⁹. » Que ma conduite est loin de cette sagesse ; mais elle m'apparaît, cette joie du détachement, comme un refuge ouvert, – *le port*. N'être plus un jouet aux mains des hommes, ne rien attendre d'eux, savoir faire reposer sur soi le bonheur de la vie : *on peut atteindre là*. Et au milieu des luttes de la vie, cette certitude reconforte comme une vision du Ciel. « *Ils ne reviendront plus, ils n'ont plus rien à prendre, – je suis heureux...* » Je puis être heureux, si je veux.

Je viens vous dire, très ému, que de toutes vos œuvres celle-ci m'a ému, a pénétré en moi plus que toute autre, a été pour moi la plus belle.

Comme vous écoutez et exprimez sans détour la voix intime de votre conscience, avec une loyauté entière, sans souci des demi-vérités courantes, sans souci même des préjugés qui vous emportent vous-même dans la vie quotidienne, il faut pour vous suivre un recueillement et un effort. Il faut passer de la surprise, parfois, à l'attention. Mais si, au-delà de la magie de votre style, – aidé, porté et non plus amusé par elle – l'on pénètre jusqu'à votre âme,

⁶⁸ *Philoctète*, drame en cinq actes sous-titré *Le Traité des trois morales* dont Gide précise qu'il « n'a pas été écrit pour le théâtre. C'est un traité de morale [...] » (avertissement placé en tête des premières éditions), est publié en volume en 1899, au *Mercure de France*, accompagné du *Traité du Narcisse*, de *La Tentative amoureuse* et d'*El Hadj*. En décembre 1898, *La Revue blanche* avait publié l'ensemble du texte en préoriginale.

⁶⁹ *Philoctète*, acte V : cet aparté de Philoctète, à quoi se réduit l'acte, marque la fin de la pièce.

comme on la voit sincère, courageuse, élevée, on est payé de sa confiance par le fruit merveilleux de l'Arbre du bien et du mal ⁷⁰ !

Vous faites des livres qu'on relit, oui ⁷¹ ! Et je me demande aujourd'hui si ceux qui m'ont déconcerté, *Paludes*, *Prométhée mal enchaîné* et tels chapitres des *Nourritures terrestres* – ne me réservent pas de plus inestimables trésors que ceux dont j'ai joui dès l'abord le plus vivement, *Les Cahiers d'André Walter*, *La Tentative amoureuse*, *Le Voyage d'Urien*.

Votre quatrième acte est particulièrement tragique – avec quelle simplicité ! Les efforts de Philoctète et d'Ulysse pour se comprendre, s'expliquer à eux-mêmes, se justifier ; – le débat contre le néant des formules, cette vue *décourageante*, amère, les torture et nous torture. Morale de l'intérêt supérieur, morale du sentiment, morale du détachement, de *l'isolement superbe* ! Autant d'énigmes, autant d'instincts, peut-être. Rien ne s'explique, pas même le bonheur de Philoctète. Rien n'est logique que le néant ou l'ordre absolu. Rien n'est logique que le vide, l'incompréhensible, l'inembrassable infini. Voilà pour moi tout le tragique de la pensée et de la vie.

J'aurais grande joie à vous connaître davantage, à vous voir plus souvent. Le terrible malheur qui a bouleversé notre vie le mois dernier ⁷² a tellement pris mes journées que je n'ai pu vous revoir avant votre départ ⁷³. Faites bon accueil à ma sincérité, comme mon âme s'ouvre à la vôtre.

Votre dévoué

⁷⁰ Arthur Fontaine, qui a lu *Philoctète* dans l'édition du Mercure, contenant aussi *Le Traité du Narcisse*, se souvient peut-être que dans la première partie de son traité de 1891, Gide évoquait déjà « Ygdrasil, l'arbre logarithmique », au centre du jardin d'Éden.

⁷¹ C'est précisément l'ambition de Gide, qui écrira plus tard, dans son *Journal des Faux-Monnayeurs*, à la date du 7 décembre [1921] : « Depuis longtemps, je ne prétends gagner mon procès qu'en appel. Je n'écris que pour être relu » (*Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, *op. cit.*, p. 536).

⁷² Rien, dans les échanges entre Fontaine et Jammes durant cette période, ne permet de comprendre de quoi il s'agit.

⁷³ Gide s'est retiré depuis le 24 juin à La Roque-Baignard, où il passera l'été.

Arthur Fontaine.

3. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

La Roque-Baignard, [lundi] 17 juillet [1899].

Cher Monsieur et Ami,

Il m'est difficile de vous répondre ; car votre lettre m'a plus ému que je ne puis espérer vous le dire.

Estime ou sympathie, celle que vous m'exprimez ainsi spontanément, simplement et directement, m'est d'un grand prix. Pour un peu il me semblerait, vous lisant, que je n'écrivais pour rien d'autre.

Oui, j'aurais une sérieuse joie à vous revoir, à vous entendre, à vous dire que cette « ironie » qu'on reproche à certains de mes livres, et qui heureusement ne vous a pas écarté de moi, je ne l'avais point dans ma jeunesse. Elle est venue en moi irrésistiblement, quand peu à peu j'ai dû me rendre compte, m'avouer que ni les hommes, ni moi-même n'étaient ni si beaux, ni si forts, ni si nobles que je me les étais figurés d'après mes premiers enthousiasmes. Ceux qui peuvent traverser la vie sans « en rabattre » sont bien forts eux-mêmes, ou bien aveugles – ou vraiment n'ont pas souhaité bien haut.

Je ne suis devenu pour cela ni triste, ni même romantique ; mais l'admiration, l'enthousiasme, qui est en moi le plus vivace des instincts, a dû « se faire une raison » et s'orienter un peu différemment. — Il me semble encore et je crois passionnément que l'homme aurait pu être, pourrait être plus et mieux qu'il n'est. — De là mon ironie, et si c'est contre moi-même que je la tourne le plus volontiers, c'est que c'est en moi-même que je vois le mieux tout cela.

J'ai tâché de supprimer toute ironie de *Philoctète* et de peindre les hommes, non tels que je les vois, mais tels que je souhaitais les voir ; je comprends que cela m'a servi puisque ma pensée, y pa-

raissant plus pure, a su mériter d'être reconnue et aimée par la vôtre, que j'aime et que j'estime.

Croyez-moi votre très reconnaissant et affectionné

André Gide.

Ma femme présente ses meilleurs souvenirs à Madame Fontaine. Respectueusement j'y joins les miens.

4. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris,] 64 rue des Mathurins, [lundi] 21 mai 1900.

Cher Monsieur et ami,

Je veux vous dire le plaisir intense que j'ai goûté, lisant dans *L'Ermitage* votre conférence sur l'influence⁷⁴. Vos observations, neuves, fines et profondes ont fait d'une thèse, souvent esquissée mais seulement esquissée, un ensemble logique, cohérent, définitif. Vous avez des aperçus singulièrement révélateurs et qui m'ont entièrement satisfait l'esprit. La puissance du livre qui m'a révélé quelque partie de moi inconnue à moi-même ; – la personnalité des grands hommes faites de leurs incompréhensions, l'éblouissement qui les rend insensibles à toute beauté qui n'est point l'objet de leur contemplation ; – le caractère véritable de la personnalité ; et l'avantage qu'il y a à ce que les faibles perdent, par influence, le peu d'originalité à laquelle ils peuvent prétendre ; – le rôle bien-faisant des Écoles, etc... Oui, tout cela est déduit finement de quelques observations neuves et justes, s'appuie solidement sur elles, et convainc le lecteur attentif.

⁷⁴ Gide a prononcé une conférence intitulée « De l'influence en littérature » à Bruxelles, le 29 mars 1900 ; après la publication d'extraits dans *L'Art moderne* en avril 1900, elle est publiée intégralement dans *L'Ermitage* en mai 1900 (pp. 325-47). Gide y fait une « apologie de l'influence » qui lui permet de préciser ses propres positions éthiques et esthétiques, tout en s'opposant aux nationalistes, comme Barrès, soucieux de définir une identité française en limitant les influences étrangères. Voir cet article dans *Essais critiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1999, pp. 403-17, et la notice de Pierre Masson, pp. 1102-4.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

5. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris,] 2, avenue de Villars, [mardi] 18 septembre 1900.

Cher Monsieur et ami,

C'est un grand plaisir pour moi de retrouver, réunies en un volume élégant dont l'aspect déjà nous retient, ces *Lettres à Angèle* que je lisais si volontiers, et avec tant de profit, dans *L'Ermitage*⁷⁵. Je feuillette le volume, les pensées fines et profondes se dégagent avec les souvenirs.

Très souvent, la vue très personnelle des événements qui est la vôtre, me surprend et me choque. Mais je me suis fait une règle, en toutes choses, de me retenir aux formes et aux idées qui bousculent le cours habituel de mes pensées. Avec vous, j'en suis toujours récompensé ; je retrouve vite l'origine de votre jugement, et je comprends une raison nouvelle de l'Être, j'aperçois des choses importantes qui m'avaient échappé. Et j'y réfléchis souvent, longuement. Vous enrichissez ma sensibilité et ma raison.

Merci donc, bien sincèrement, de votre envoi.

Affectueusement à vous

Arthur Fontaine.

6. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris, mai 1901.]

Monsieur,

⁷⁵ À cette date, Gide a publié douze « Lettres à Angèle » dans *L'Ermitage* (entre juillet 1898 et janvier 1900), dans lesquelles il faisait œuvre de critique littéraire tout en abordant, plus généralement, les débats intellectuels de l'époque. Elles venaient d'être reprises en volume au *Mercure de France*.

Passant ce soir aux bureaux de *La Revue Blanche*⁷⁶, je suis fort ennuyé de voir que l'on ne vous avait pas encore adressé l'exemplaire de mon *Roi Candaule* que je vous dédicaçai (quel affreux verbe) le lendemain même de la représentation⁷⁷.

Ce mot soit simplement pour vous en avertir et ne pas vous laisser supposer que je me suis tardivement ravisé.

Votre respectueux et affectueux

André Gide.

7. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris,] 2 avenue de Villars, [lundi] 23 juin 1902.

Cher Monsieur et ami,

Vous pensez bien que j'ai lu et relu *L'Immoraliste*⁷⁸. Je voulais, en vous disant combien j'avais été sensible à votre amicale attention, pouvoir vous exprimer les idées et les sentiments évoqués en moi par la lecture de votre livre. Je vois maintenant toute mon imprudence, et que je ne saurais ni louer comme il convient l'œuvre d'art exquise, ni dégager en claires formules les réflexions troublantes où je me plais. Sachez du moins que je vous ai écouté en toute sincérité, l'esprit et le cœur ouverts, que j'ai senti avec une joie profonde le charme de votre récit, et que je ne crains pas de suivre la marche hardie de votre esprit. Vous ai-je bien compris ? Du moins j'ai aimé votre œuvre.

Je ne crois pas aux morales imposées du dehors. Les défenses

⁷⁶ Gide, qui avait déjà publié dans *La Revue blanche* des fragments de *Paludes* (janvier 1895), de *Saül* (juin 1898), de *Philoctète* (décembre 1898), a succédé à Léon Blum à la rubrique des critiques de livres, en février 1900 ; sa collaboration sera néanmoins limitée à huit contributions.

⁷⁷ Une unique représentation du *Roi Candaule*, drame écrit en 1898-1899, qui reprend le mythe antique de Gygès, a eu lieu le 9 mai 1901, mise en scène par Lugné-Poe qui tient le rôle de Candaule. Le texte de la pièce avait été publié en mars aux éditions de la Revue Blanche.

⁷⁸ *L'Immoraliste* a été publié en mai 1902, au Mercure de France.

de passer sous peine d'amende, que prodigue la société tantôt à tort et tantôt avec raison, – je les subis sans fétichisme. Je sais que l'homme ne doit chercher qu'en lui-même l'origine et la justification de la règle, que beaucoup de préceptes n'ont jamais eu, ou ont perdu leur raison d'être au regard de l'homme à qui la tradition les veut imposer. Je sais aussi que la morale, même ainsi épurée, n'est pas une œuvre de la raison pure, que nos actions procèdent presque toutes et ne peuvent procéder que d'habitudes, que l'habitude est une seconde nature. Et je comprends, en même temps que les certitudes de votre esprit, les perplexités de votre cœur dans ces conflits de l'instinct, de l'hérédité, de l'éducation et de la raison. Vous n'osez pas sans quelque souffrance et vous paraissez à plus d'un timide, inquiet dans votre hardiesse. Je trouve moi-même que telle révolte de Michel, infantine par son objet, ne vaut que par l'effort d'affranchissement. Et d'ailleurs, à cette révolte ma raison préférerait l'affirmation calme et sereine de Ménalque⁷⁹. Mais Michel m'intéresse et me touche surtout parce qu'il n'est pas Ménalque, et j'admire avec émotion votre œuvre en ce qu'elle est un roman⁸⁰ où tout l'homme se révèle : audace et faiblesse.

Je n'accepte pas d'autorités extérieures les règles de ma vie. Mais dans mon propre intérêt, pour maintenir intactes ma force physique et mon intelligence et ma sensibilité, dont je jouis intensément, je m'impose des règles : c'est une première morale. Et puis, je m'en fixe d'autres par sympathie. Vraiment, dans certaines conditions, je jouis du bonheur des autres, et c'est mon propre bonheur que je ménage en acceptant quelques privations. Aucun ascétisme, – je hais les gens qui veulent supplicier la chair ; – mais un épicurisme conscient qui évite la satiété du premier plaisir

⁷⁹ Dans *L'Immoraliste*, le personnage de Ménalque apparaît au chapitre II de la deuxième partie : il déclare alors à Michel « avoir la sottise d'essayer de professer [s]a foi » et prône une morale fondée sur « l'horreur du repos », sur la disponibilité et la jouissance du présent (*L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 650). Sans doute Fontaine se souvient-il aussi du Ménalque des *Nourritures terrestres* qui, au Quatrième livre, exaltait déjà la même éthique.

⁸⁰ Jusqu'en 1911, *L'Immoraliste* est présenté par Gide comme un roman, avant d'être rangé parmi les récits.

et veut goûter à toutes les joies..., même celles de l'altruisme.

Mais voici que j'essaie de construire une morale, et je m'arrête devant les craintes, la peur des coups qui en constituent vraiment l'ossature. Est-ce cela que je veux secouer ? Et pourquoi ? Y a-t-il des motifs nobles et d'autres qui ne le seraient point ? Que d'hypocrisie !

Plus d'une joie de Michel ne me sourit guère. Qu'importe ? Ce qu'il faut affirmer, c'est le droit à la joie, et que la terre ne doit pas être une vallée de larmes, et que nous n'avons pas à sacrifier la vie présente pour une autre. Aimons, – les autres et nous-mêmes.

Je vous avais bien dit que tout cela restait un peu trouble en moi. – Voulez-vous faire réfléchir ? Vous avez réussi et l'art exquis avec lequel vous présentez Michel et Marceline rend vos réflexions délicieuses et les prolonge.

Excusez tout ce verbiage et croyez-moi votre dévoué

Arthur Fontaine.

8. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Cuverville, [mardi] 8 juillet [1902].

Cher Monsieur et ami,

Le temps fuit ; bientôt il ne serait plus temps de vous écrire ; et pourtant je ne puis laisser sans réponse l'excellente lettre que vous m'avez écrite au sujet de mon dernier livre. Vous avouerez que votre lettre était très attendue ; déjà précédemment, au sujet de mon *Philoctète*, vous m'aviez envoyé quelques lignes inoubliables, et m'avez habitué avec *Candaule* aussi à me préoccuper beaucoup de votre opinion. Pour mon *Immoraliste* je n'étais pas sans crainte : la « première personne » que je m'étais vu forcé d'employer, pour éclairer mieux et plus intimement mon héros, donne à tout le récit un air presque d'apologie auquel beaucoup d'amis se sont pris, de sorte qu'en critiquant le héros ils ont cru

critiquer et l'auteur et le livre ⁸¹. Je vois bien ce qui manque à ce livre : c'est un Chactas qui, comme dans le *René* de Châteaubriand, vienne, à la fin du livre, dire son fait à mon Michel ⁸². Sans croire bien précisément que je parle par sa bouche, on eût du moins compris que je n'approuvais pas Michel ; et l'irritation qu'on se sent contre lui s'en fût peut-être un peu diminuée. — Au fond je n'ai pas, moi, d'opinion sur Michel. Je pense, sous son cas particulier, avoir montré, plus ou moins bien, quelques vérités très générales ; j'ai cherché de peindre avec vérité *quelqu'un* que je crois très existant ⁸³. Le plaidoyer eût commencé si j'avais décoré mon héros d'actions très nobles et somptueuses. Mais non ; je ne l'en crois pas capable ; tout ce qu'il ne fait pas d'enfantin est cruel, ou tristement vil, et l'exaltation de sa pensée, ou de ce qui peu à peu en tient lieu, n'alimente aucune réelle beauté. Il *n'est* pas bien portant ; il l'est devenu. Il n'est pas libre ; il est anarchiste. Il n'est pas amoral ; il est immoraliste. Et que fait-il, grands dieux de Grèce ? Il se coupe la barbe ; il débauche en se débauchant ; il se couvre de vermine ; il tue sa femme. — Au demeurant je crois qu'il ne pouvait ne pas faire cela qu'en consentant à ne pas vivre...

Mais je m'arrête, car je ne viens pas expliquer mon livre ; simplement vous dire qu'en critiquant mon héros vous allez dans le sens du livre, et qu'en le disant, comme vous faites cordialement, à

⁸¹ Gide multiplie alors les efforts pour ne pas être confondu avec son personnage, d'autant que l'homosexualité de Michel a pu être supposée par certains lecteurs ou critiques : voir Pierre Masson, notice de *L'Immoraliste*, *op. cit.*, notamment p. 1379. En ce mois de juillet, à Cuverville, il écrit justement la préface qu'il donnera à l'édition courante de son roman, en novembre.

⁸² Chactas est le vieil Indien qui engage René à raconter son histoire, au début d'*Atala* (1801) ; à la fin de *René* (1802), après l'intervention du père missionnaire, il revient finalement à Chactas, « le Sachem aveugle », de tirer la leçon de son récit.

⁸³ Gide reprend presque mot pour mot les arguments mis en avant dans la conclusion de sa préface, où il engageait déjà le lecteur à trouver dans son livre « quelques idées très pressantes et d'intérêt très général », tout en affirmant : « je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture » (*L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 592).

l'auteur, vous ne faites que cultiver en lui la grande affection qu'il sent pour vous... S'il ne faisait si chaud, je vous dirais tout cela beaucoup mieux. Bien ou mal dit, l'important c'est que je vous le dise, pour que vous ne me méjugiez pas. Croyez que j'en souffrirais beaucoup, étant très cordialement et respectueusement
votre

André Gide.

9. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l., jeudi] 10 juillet 1902.

Non, non, mon cher ami, je n'ai pas pensé que vous ayez voulu faire l'apologie de Michel et nous l'offrir en exemple. Je n'ai pas vu dans *L'Immoraliste* une thèse. J'ai aimé que vous nous le montriez avec ses qualités et ses défauts, – homme, vivant selon sa nature, immoraliste, incertain, troublé et parfois malheureux. Et c'est ainsi que votre beau livre m'a profondément ému et troublé.

La thèse, c'est moi, c'est nous qui l'inventons, – parce que votre livre nous fait réfléchir. – Et aussi, parce que le titre, – général et d'allure philosophique, nous met tout de suite dans un certain état d'esprit, – nous rappelle certaines pages des *Nourritures terrestres* et de très intéressantes notes de vous dans *L'Art et la Vie*⁸⁴.

Alors, chacun de ceux qui le sentent ou se croient « immoralistes » se met à créer un « immoraliste » à son image. On se dit « Suis-je ainsi ? »

Et l'on décrit un autre immoraliste, « noble et beau comme soi-même » ! — C'est de l'orgueil latent qui se savoure.

⁸⁴ « Réflexions sur quelques points de la morale chrétienne », *L'Art et la Vie*, septembre 1896, pp. 595-601. Ces pages seront ensuite publiées en volume, aux éditions du Mercure de France, en 1897, sous le titre général *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Gide ayant ajouté à ces réflexions (*Morale chrétienne*) une seconde partie (*Littérature et Morale*). L'ensemble est aujourd'hui disponible dans *Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 251-61.

Michel m'émeut parce qu'il vit, et souffre, et jouit. Je philosophe sur son cas, parce que c'est dans mon tempérament. J'agis ainsi suivant ma nature.

Mais j'admire et j'aime votre œuvre comme vous-même, – très sincèrement, d'instinct et pour des raisons profondes.

Affectueusement à vous,

Arthur Fontaine.

Et puis, c'est vrai, immoraliste n'est pas l'équivalent de amoral.

10. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, samedi] 17 janvier [1903].

Cher Monsieur et ami,

Andler⁸⁵ vient déjeuner 2 avenue de Villars jeudi prochain, tout à fait sans cérémonie. Vous nous feriez grand plaisir en acceptant de venir déjeuner le même jour.

Nous serions très heureux que Madame Gide pût vous accompagner.

Affectueusement à vous.

Arthur Fontaine.

11. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, dimanche 15 mars 1903.]

Je reviens de Guéthary où j'ai vu Jammes⁸⁶. J'ai à vous parler

⁸⁵ Il s'agit vraisemblablement de l'universitaire Charles Andler (1866-1933), germaniste, professeur à la Sorbonne.

⁸⁶ Le 5 mars, Jammes, écrivant à Fontaine, lui apprend qu'il va se rendre à Guéthary le 10, pour une semaine, ajoutant : « J'ai décidé de vous entretenir de mes ennuis moraux, qui sont graves, touchant les projets contrariés depuis un an, dont je vous ai fait confidence. [...] Je vous demande s'il vous est possible de venir me voir à Guéthary 24 heures, durant mon séjour. » (*Correspondance 1898-1930*, éd. Jean Labbé, Gallimard, 1959, p. 68).

de choses très importantes qui le concernent et au sujet desquelles il désire que nous nous concertions. Puis-je vous voir demain lundi vers 2 heures.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

12. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, 15 mars 1903.]

Non, ne vous inquiétez pas. C'est important, il s'agit de mariage ⁸⁷, de réputation, de gloire ⁸⁸, de morale, que sais-je ? Mais ce n'est pas inquiétant. J'espère que tout ira bien. Mais il faut que nous aidions un peu notre ami, et je crois que nous le pouvons.

Votre dévoué.

Arthur Fontaine.

Je vous attends 2 avenue de Villars jusqu'à 2 heures ; au Ministère à partir de 2 h 1/2. Peut-être serons-nous plus tranquilles chez moi qu'au Ministère ⁸⁹, mais faites comme il vous sera le plus commode ⁹⁰.

⁸⁷ Depuis près d'un an, Jammes, amoureux d'Antoinette Meunier, est en butte à l'opposition des parents de celle-ci, grands bourgeois de province. Son espoir est, en suscitant un article en sa faveur, de faire coup double, et d'obtenir à la fois la gloire, et l'accord des parents.

⁸⁸ Depuis novembre 1902, Jammes collabore au *Figaro*, mais se heurte à l'hostilité de certains rédacteurs pour qui ses textes ne sont pas adaptés aux lecteurs du journal ; en particulier, le texte *Un âne* a été refusé par Calmette, le directeur, sous la pression des frères Claretie. André Beaunier (1869-1925), romancier et surtout critique littéraire qui collabore au *Figaro*, mais aussi à d'autres journaux, comme le *Journal des Débats*, et qui a de bonnes relations avec Gide, va donc être sollicité pour écrire un article favorable à Jammes.

⁸⁹ Arthur Fontaine est alors en poste au Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes.

⁹⁰ À la suite de cette rencontre, Gide va écrire à Jammes (lettre s. d., inédite) : « Quel être parfait que Fontaine ! Je te suis reconnaissant de me donner l'occasion de l'apprécier davantage. / Cher, ne crains rien pour les *Débats* ; en ayant brusquement délibéré avec Fontaine, je pus m'occuper le soir même à m'assurer

13. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Cuverville[, mardi 7 avril 1903].

Mon cher Fontaine,

J'ai écrit à Jammes⁹¹ le soir même du jour où je recevais votre lettre et celle que vous me communiquiez et que je vous renvoie ci-jointe. J'espère l'avoir pleinement rassuré ; mais je l'ai prié de se souvenir que Beaunier⁹² désire que son article garde tout l'air d'un article spontané : Jammes est donc censé ignorer que j'ai

que le possible, et plus encore, serait fait. »

⁹¹ Le 5 avril, de Cuverville, Gide écrit à Jammes (lettre inédite) :

« Le soir même de ma conversation avec Fontaine, j'allai trouver Beaunier au *Figaro* et parlai avec lui plus d'une heure, c'est-à-dire jusqu'à près de deux heures du matin.

« Heureusement ce soir-là je ne me sentais pas loto et je crois avoir pu lui dire tout ce qu'il était bon de lui dire – et ne lui avoir dit que cela. Il a été convenu que, dans l'article qu'il veut faire, revenant sur *Existences*, sans faire précisément une palinodie, il éclairera le livre de telle façon que etc... Je ne puis ici que m'en remettre à l'habileté de Beaunier qui de plus m'a très cordialement proposé de revoir cet article en épreuves et de lui indiquer ce que je pouvais croire fâcheux. Ce que je puis déjà dire c'est que la bonne volonté de Beaunier s'est montrée parfaite, et sa compréhension de ce qu'on attendait de lui, des plus fines. *Mais* pour laisser à son article l'apparence de la spontanéité, il m'a supplié de faire en sorte que *tu sois censé ignorer* que nous en avons pu convenir ensemble ; les délicatesses de circonstance qu'il espère pouvoir y mettre seront donc dues à un heureux hasard et à une perspicace amitié : ne l'oublie pas si tu lui écris ; il tient et prétend que sinon l'aisance lui ferait défaut au point qu'il ne sait s'il pourrait écrire l'article.

« C'est aussi pour cela que je t'avais donné si peu de détails dans ma dernière lettre si brève ; mais je crains à présent qu'averti par Fontaine de tout excepté de ce dernier point, tu n'aies écrit à Beaunier une lettre qui me mettrait en face de lui, et lui en face de toi, dans une fausse position. Il veut que son article paraisse spontané ; prends le donc comme tel et ne fais pas allusion à la conversation que j'ai pu avoir avec lui.

« Le lendemain j'ai été demander à Vallette de me fixer la date de la naissance de ton volume, il m'a dit (si je me souviens bien) le 21 de ce mois – date que j'ai aussitôt communiquée à Beaunier, qui avait besoin de la savoir pour retenir d'avance le rez-de-chaussée des *Débats* (s'il y a moyen) ou tout au moins du "Au jour le jour". »

⁹² André Beaunier a publié l'année précédente, en 1902, *La Poésie nouvelle*.

parlé à Beaunier. Je vous demande pardon si c'est un peu compliqué ; ce n'est pas moi qui complique, mais eux.

Ci-joint une carte de Beaunier que je reçois ce matin même et qui vous montrera le bon résultat de nos pourparlers. Quant aux épreuves du livre⁹³, qu'il réclame, ne m'aviez-vous pas dit que vous en aviez... ? Mais peut-être désirez-vous les garder (encore que Beaunier soit très soigneux). Dans ce cas, pour ne pas perdre plus de temps, ne vaudrait-il pas mieux que vous en avisiez aussitôt Jammes pour qu'il demande à Vallette⁹⁴ de lui (ou de vous) en faire parvenir une nouvelle suite ? – que vous feriez ou qu'il ferait parvenir à Beaunier ? Je déplore de n'être pas à Paris pour vous épargner cet ennui ; mais si j'écris directement à Vallette pour lui demander ces épreuves (d'ordinaire il en garde le double) il est en droit de me les refuser.

Et j'écris à Beaunier pour lui annoncer les épreuves.

Au revoir, cher Ami. Il fait un temps affreux, propice à la lecture et au travail. Mes hommages et nos meilleurs souvenirs à Madame Fontaine, je vous prie.

Votre

André Gide.

14. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, mercredi] 8 avril [1903].

Mon cher Gide,

André Beaunier a eu aujourd'hui les épreuves du livre de Jammes, je lui ai porté celles que nous avons, j'ai avisé Jammes ce soir. Voici donc arrangée très simplement, grâce à vous, l'intrigue, un peu compliquée, – encore que légitime – nouée par notre

⁹³ Les éditions du Mercure de France s'apprêtent à publier *Le Roman du lièvre*, suivi des *Notes sur des oasis et sur Alger*.

⁹⁴ Alfred Vallette (1858-1935), qui comptait parmi les fondateurs du *Mercure de France*, dirige la revue et la maison d'édition qui en est issue, depuis 1896.

ami. Pour moi, je n'ai eu qu'à déposer mon paquet sous enveloppe, aujourd'hui, rue d'Édimbourg.

Attendons maintenant l'arrivée fanfarante à Pau des *Débats* du 28 avril⁹⁵ ! Vous pensez bien que je ne crois guère au coup de théâtre vaguement espéré par nos amis d'Orthez. Mais je crois qu'un article sincère et juste fera réfléchir le père et l'aidera à voir clair. Ce pourra être le point de départ d'une évolution, sans doute lente.

Nous languissons de désir au souvenir de *Bethsabé*. Ce que j'ai vu me fait désirer toute la beauté de cette *Bethsabé*. Quand paraîtra-t-elle enfin⁹⁶ ? Il me semble que ce sera une œuvre parfaitement harmonieuse et forte.

Votre tout dévoué

Arthur Fontaine.

11 h du soir. Propos incohérents :

Ma table est encombrée de livres que je ne lis pas. Faut-il regretter d'avoir si peu de temps libre ou dois-je m'en féliciter ? Voici sous mes yeux les *Moralités légendaires*. Je viens de relire *Hamlet*⁹⁷. J'en avais meilleur souvenir. L'humour prolongé m'exaspère à petit feu. Déjà, il y a quelques mois, j'avais éprouvé le même sentiment à certaines lectures de Villiers de l'Isle-Adam. Pour durer, sans doute, faut-il éviter l'attitude, être simplement humain. Pourtant, ce Laforgue était très fin.

⁹⁵ En fait, c'est dans *Le Journal des Débats* du 29 avril que parut le feuilleton d'André Beaunier, sous le titre « Une sorte de franciscain ».

⁹⁶ À cette date, seules les deux premières scènes ont été publiées, dans *L'Ermitage*, en janvier et février 1903. C'est seulement dans le numéro de *Vers et Prose* de décembre 1908–janvier 1909 que sera publiée intégralement la pièce, publiée ensuite en volume en 1912.

⁹⁷ Les *Moralités légendaires* (1887) et *Hamlet ou les Suites de la piété filiale* (1885 ?), œuvres de Jules Laforgue. Pour sa part, Gide, au début des années 1890, avait découvert avec enthousiasme Laforgue ; il lit son *Hamlet* au début de l'été 1891 et exhorte alors Paul Valéry à découvrir les *Moralités légendaires* et *Notre Dame la lune* (voir André Gide à Paul Valéry, 29 juin [1891], *Correspondance avec Paul Valéry 1890-1942*, éd. Peter Fawcett, Gallimard, 2009, pp. 133-6).

Vous ai-je dit que sur les trois parties de *L'Inconstante*⁹⁸, celle du milieu, la liaison avec Michel, m'avait beaucoup plu. Je retire le jugement sévère que m'avait dicté le début... Et j'en estime davantage l'auteur.

Nous allons passer quelques jours à la campagne. Je serai heureux de végéter un peu, en plein printemps.

Voulez-vous nous rappeler au souvenir de Madame Gide, à qui je présente mes respectueux hommages.

Arthur Fontaine.

15. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Vernon, [lundi] 13 juillet [1903].

Mon cher Gide,

En recevant votre livre vers la fin du mois dernier⁹⁹, je fus très heureux de votre amical souvenir ; la haute et très affectueuse estime que j'ai pour votre caractère et pour votre talent le font attacher un grand prix aux témoignages de votre amitié. J'ai profité de ces quelques jours de calme loisir, aux bords de la Seine, dans un pays ravissant, pour relire lentement comme il convenait les chapitres que j'avais beaucoup aimés :

« Lettres à Angèle », « De l'influence en littérature » (celui-ci tout à fait admirable), « À propos des Déracinés », « Oscar Wilde » ; pour lire aussi quelques essais que je ne connaissais pas : « Les limites de l'Art », « Villiers de l'Isle-Adam », « Henri de Régnier », « Mallarmé ».

⁹⁸ Ce premier roman (Calmann-Lévy, 1903) de Gérard d'Houville, alias Marie de Régnier (1875-1963), retrace les amours de l'auteur avec Pierre Louÿs et Jean de Tinan, ce qui peut expliquer l'intérêt du microcosme littéraire pour ce livre. Le 2 mars, Valéry informe Louÿs qu'il est en train de le lire. (*Correspondance à trois voix*, éd. P. Fawcett et P. Mercier, Gallimard, 2004, p. 939).

⁹⁹ Il s'agit de *Prétextes*, publié en 1903 au Mercure de France, volume qui rassemble différents articles ou études dont Fontaine rappelle certains titres dans sa lettre.

Ces « prétextes » que vous nous offrez de réfléchir ne sont ni sans utilité ni sans agrément ; on les saisit avec empressement et l'on ne s'en repend jamais. Votre esprit, qui a la volonté et le sens de la liberté, ne s'effraie d'aucune audace, ne s'asservit à aucune convention, aime toute émotion sincère ; et cependant vous conservez pour les autres et pour vous ce souci du choix et de la composition par où l'œuvre d'art se distingue de la photographie et la vie harmonieuse et libre de la vie confuse et dérégulée. Pour exprimer votre pensée, vous trouvez d'heureuses formules, courtes, frappantes, que l'on n'oublie point, et qui servent de repères à toutes nos expériences :

« C'est par les disciples que la forme d'un maître devient formule, aucune nécessité intérieure ne la motivant plus »

ou pour définition de l'art : « Dieu propose et l'homme dispose ¹⁰⁰ » ;

ou pour résumer votre sentiment sur « instruction, dépaysement, déracinement » : « j'aime tout ce qui met l'homme en demeure ou de périr ou d'être grand ¹⁰¹ ».

Votre conférence sur les limites de l'art m'explique l'impression que je ressentis l'an dernier des contes de Villiers autrefois aimés. Villiers quitte parfois du talon le pôle « réalisme » et nous ne savons d'où nous élaner vers son idéalisme ¹⁰². De quelques au-

¹⁰⁰ *Les Limites de l'art*, dans *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 422.

¹⁰¹ « À propos des *Déracinés* », dans *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁰² Allusion à la vision de l'art formulée en ces termes dans *Les Limites de l'art* : « L'art est une chose tempérée. Et certes je ne veux non plus dire par là que l'œuvre d'art la plus accomplie serait celle qui se tiendrait à la plus égale distance de l'idéalisme et du réalisme ; non certes ! et l'artiste peut bien se rapprocher autant qu'il osera d'un des deux pôles, mais à condition qu'il ne quittera pas du talon le second ; un sursaut de plus, il perd pied. » (*Les Limites de l'art*, dans *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 423). Dans l'article sur Villiers repris dans *Prétextes*, Gide dénonçait lui-même le « subjectivisme quasi religieux » de l'écrivain, présentant celui-ci comme le type de l'écrivain qui ne « croyant pas » à la vie, se sent tenu « de jeter sur son néant un prestige, – ou mieux, d'opposer à ce néant avoué une autre vie, un autre monde, mondé créé par lui, *factice*, qu'il prétendra révélateur de l'idée pure que bientôt il appellera le vrai monde – l'œuvre d'art » (*ibid.*, p. 75).

teurs que vous parliez, Régnier, Mauclair ou Bouhéliér¹⁰³, je comprends les raisons de votre jugement qui sont toujours les mêmes et correspondent à la plus large définition du classique.

Mais sans doute suis-je trop de votre avis pour découvrir le défaut de votre jugement. Du moins dois-je vous remercier du très vif plaisir que j'éprouve à lire l'expression précise de sentiments restés parfois confus en moi. En vous lisant, je me développe dans le sens de ma nature.

Peut-être aussi me suis-je trompé et vous ai-je interprété dans le sens de ma nature ? Qu'importe puisque très sagement vous nous offriez des prétextes.

J'aimerais que vous me puissiez éclairer Mallarmé¹⁰⁴. Je le respecte toujours, je l'admire souvent ; trop souvent, je ne le comprends pas et ne sais par où le saisir.

Merci enfin pour Bouhéliér.

Votre dévoué

Arthur Fontaine.

¹⁰³ Le point commun entre ces trois articles est qu'ils attaquent sévèrement des écrivains dont Gide avait pu, au moins un temps, se sentir relativement proches. L'article intitulé « Henri de Régnier, *La Double maîtresse* » (*Essais critiques, op. cit.*, pp. 87-91) dénonce la complaisance de Régnier et marquera de fait la fin de l'amitié entre les deux écrivains. « Camille Mauclair, *L'Ennemie des rêves* » (*ibid.*, pp. 83-5) contient un bon nombre de piques adressées au romancier tout en donnant à Gide l'occasion d'une mise au point sur l'égotisme des jeunes gens, sujet commun au roman de Mauclair et à son *Immoraliste*. Enfin, dans « Saint-Georges de Bouhéliér : *La Route noire* » (*ibid.*, pp. 95-9), Gide éreinte le livre de Bouhéliér, chantre du naturisme, à qui il reproche de corrompre la langue française.

¹⁰⁴ L'article « Stéphane Mallarmé » (*Essais critiques, op. cit.*, pp. 829-32), reprise de l'hommage publié par Gide à la mort du poète, souligne la difficulté de comprendre « l'œuvre de Mallarmé [qui] demande, pour être comprise, une très lente et progressive initiation », rend hommage à l'intégrité de l'artiste, présenté comme un modèle, tout en dénonçant ceux qui imitent sottement son style hermétique.

16. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Rome, [lundi] 11 janvier 1904.

Mon cher Fontaine,

Qu'apprends-je, vous auriez l'intention de venir à Rome. Nous y sommes depuis deux jours ¹⁰⁵, et sous le règne d'Apollon. Une promenade avec vous au Pincio serait vraiment chose prodigieuse.

— Mais les M. Denis n'y sont-ils pas déjà ¹⁰⁶ ?

Que vous seriez aimable de nous indiquer (dans ce cas) leur adresse, ou, si vous leur écrivez, de leur dire qu'ils nous trouveraient à l'Hôtel Hassler, et tellement heureux de les revoir.

Mais nous ne pourrions nous attarder ici plus de 3 semaines ou d'un mois ¹⁰⁷. Permettez-moi de vous souhaiter ici ; à ma femme, d'y souhaiter Madame Fontaine à qui vous voudrez bien présenter mes hommages. Vous savez mes sentiments dévoués et, puisque vous le permettez, amicaux.

Votre

A. G.

17. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l., jeudi 10 mars 1904.]

Mon cher ami,

J'ai relu *Saül* avec un plaisir très vif, et j'en pense toujours ce que je vous disais à Rome ¹⁰⁸. Le sujet comporte tout ce merveil-

¹⁰⁵ Venant de Tunisie, Madeleine et André Gide sont arrivés en Italie le 3 janvier. Ils s'installent le 8 à Rome, où ils vont bientôt retrouver Maurice Denis.

¹⁰⁶ Maurice Denis était en relation depuis une dizaine d'années avec Arthur Fontaine qui lui avait acheté des tableaux. La présence à Rome de son ami Adrien Mithouard empêcha une vraie intimité entre les deux hommes.

¹⁰⁷ Gide doit songer à la préparation de la conférence sur « L' évolution du théâtre » qu'il doit donner à Bruxelles le 25 mars.

¹⁰⁸ *Saül* était paru en version intégrale pour la première fois en 1903. On a ici la preuve, confirmée nulle part ailleurs, de cette rencontre de Gide et de Fontaine à Rome.

leux, ce sens prophétique, l'allure lyrique de beaucoup de scènes. Et l'intérêt dramatique se maintient au milieu de tout ce décor biblique ; nous sommes pris par des sentiments très humains, par l'angoisse de Saül et sa souffrance, par le charme de Jonathan et la force harmonieuse de David.

Surtout j'admire les scènes de la sorcière d'Endor ¹⁰⁹. Je les relis avec une émotion profonde. C'est très beau, très grand.

Merci, mon cher Gide, de m'avoir envoyé votre *Saül*. Je suis heureux de le garder dans le coin des livres que j'aime.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

18. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris,] 10 Boul. Raspail, pour un mois encore ¹¹⁰,
[mercredi] 22 novembre 1905.

Mon cher Fontaine,

Passant dernièrement au *Terminus* ¹¹¹, avisé que « du courrier » m'y attendait, grande fut ma surprise d'y trouver une lettre de vous me conviant à venir déjeuner le 2 novembre. Pour diminuer mes regrets je préfère penser que je n'étais pas libre ce jour-là... Mais à présent que nous voici de retour à Paris, c'est pour désirer vous revoir. Que Jammes en soit l'heureuse occasion ¹¹². Je ne suis hélas pas encore assez installé à Auteuil pour pouvoir proposer

¹⁰⁹ Voir *Saül*, Acte III, scène 7 : dans cette scène, la sorcière d'Endor, désignée par Saül comme « la pythonisse », exhorte et implore ce dernier en parlant « d'une façon toujours plus haletante et exaltée ».

¹¹⁰ Gide se prépare à emménager dans sa villa d'Auteuil, mais ce ne sera qu'en février 1906.

¹¹¹ Faute de pouvoir s'installer dans sa nouvelle maison, à Auteuil, il arrive à Gide de loger à l'hôtel.

¹¹² Le même jour, Gide écrit à Raymond Bonheur : « Fontaine doit nous réunir à quelques-uns devant une nouvelle œuvre de Jammes » (*Le Retour*, *op. cit.*, p. 92). Gide a été prié par Jammes de faire lui-même la lecture de *L'Église habillée de feuilles*, encore inédite.

d'hospitaliser cette Cour d'Amour. C'est vers vous qu'il faut que je me tourne, comme précisément vous m'en faites l'aimable proposition ¹¹³. — À quatre heures, de préférence ; quant au jour, c'est plutôt à vous de décider, n'importe quel jour de la semaine prochaine.

À bientôt donc. Tous mes hommages et nos meilleurs souvenirs à Madame Fontaine. Vous me savez
votre affectueusement dévoué

André Gide.

19. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Vendredi [24 novembre 1905].

Mon cher Fontaine,

Non, je crois que je ne sois (1) pas mal avec Trarieux ¹¹⁴ s'il lui plaît de n'être pas mal avec moi ; simplement j'avais à peu près cessé de le fréquenter, après que la médiocrité non pas de lui peut-être, mais de sa Muse, eut cessé d'être l'objet de mes doutes. Je suis stupéfait que Jammes le convie à cette lecture, mais tâcherai, s'il est là, que ma voix n'en soit pas trop désaffectée.

D'ici le grand jour je m'attends à encore d'autres élus ¹¹⁵.

Au revoir. À bientôt donc, et tout amicalement votre

André Gide.

P. Sc. — Vraiment je crains un peu que Jammes ne se trompe

¹¹³ Gide écrit à Jammes, ce même jour : « J'ai reçu hier ta carte ; ce soir un mot de Fontaine. J'y réponds aussitôt, regrettant de n'être plus installé au boulevard Raspail, pas encore à Auteuil, ce sera tout naturellement chez Fontaine que cette communion poétique aura lieu (un des premiers jours de la semaine prochaine si tous sont libres). » (Lettre inédite).

¹¹⁴ Gide fréquente Gabriel Trarieux (1870-1940), collaborateur de *La Wallonie*, auteur dramatique (*La Nuit d'avril à Céos*, 1894), qui a rejoint Maurice Pujo à la tête de la rédaction de *L'Art et la Vie*, depuis avril 1891, quand il faisait lui-même ses premiers pas dans le monde littéraire.

¹¹⁵ Pour cette lecture étaient invités d'autre part Claudel, Bonheur, Duparc et Mithouard.

en invitant Trarieux – ceci soit dit tout entre nous, n’est-ce pas.
 (1) Vous apprécierez la nuance du subjonctif.

20. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Mercredi. [Février 1906.]

Mon cher Fontaine,

En tout autre temps je sauterais avec empressement sur cette occasion de vous revoir, mais il m’est présentement très incommodé de m’absenter d’Auteuil où j’ai beaucoup à travailler. Je pense écrire à Jammes ; il faut qu’il fasse ce choix lui-même d’après les données que Vallette lui fournira ¹¹⁶. Qu’il dise d’abord, « je voudrais une couverture semblable à celle de... tel ou tel livre », et Vallette lui fera parvenir des échantillons de papier se rapprochant de plus en plus du type choisi. Puis des épreuves. Je ne puis, nous ne pouvons que trop artificiellement, il me semble, nous mettre ici à la place de Jammes. Je vais lui écrire dans ce sens.

Le plus clair de mon temps passe encore au rangement et au déménagement ; ne vous étonnez pas, je vous en prie, si je tâche de donner le reste au travail. Quand je n’ai pas pu vivre *studieusement* un *certain* nombre d’heures par jour, j’en veux à tout le genre humain.

Au revoir, vous savez mon affection profonde.

Votre

André Gide.

21. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Dimanche, 7 octobre [1906].

¹¹⁶ *L’Église habillée de feuilles* est sur le point de paraître au Mercure de France.

Mon cher Gide,

Notre ami Jammes écrit :

« Voulez-vous me rendre un service le plus tôt possible ?

Si c'est vous (Fontaine) qui détenez le cahier manuscrit de *L'Église habillée de feuilles*, voulez-vous le consulter et me dire s'il y a des pièces datées de 1906 ¹¹⁷ ?

Si c'est Gide qui est le détenteur du dit manuscrit, voulez-vous lui écrire pour tâcher d'obtenir ce renseignement qu'il me faudrait le plus tôt possible.

Mais où se trouve Gide ¹¹⁸ ? »

Je n'ai pas le cahier manuscrit. Je l'ai remis à l'imprimeur jadis, ou plutôt sur la demande de Jammes, à vous-même qui avez dû le remettre à Vallette. L'avez-vous ?

Pas plus que Jammes, je ne sais où vous trouver. Mais je compte sur l'ingéniosité des PTT pour vous porter ces points d'interrogation avec mon affectueux souvenir.

Voudriez-vous prendre la peine de répondre vous-même à F. Jammes ¹¹⁹ ?

J'ai su par Raymond Bonheur que vous vous étiez trouvé souffrant en Suisse ? Et que depuis vous aviez passé quelques semai-

¹¹⁷ *L'Église habillée de feuilles* va paraître en étant incorporée à *Clairières dans le ciel*, volume qui paraît au Mercure fin 1906.

¹¹⁸ Précisément, de la mi-septembre à la mi-octobre, Gide est à Cuverville.

¹¹⁹ Le 10 octobre, Gide écrit à Jammes : « Fontaine me fait part de ton désir. J'étais précisément à Paris pour quelques heures, (rentré à Cuverville hier soir) ; j'ai donc pensé pouvoir te satisfaire aussitôt. Malheureusement, tout ce que j'ai d'un peu précieux en fait de livres, correspondances et manuscrits dort encore sans ordre dans les greniers et les malles du déménagement – mon installation à Auteuil n'ayant presque pas fait un pas depuis ce printemps. J'avais laissé toutes mes clefs à Cuverville. Aidé d'un serrurier j'ai crocheté quelques caisses, quelques tiroirs, mis aisément la main sur d'autres manuscrits de toi... impossible de retrouver *celui-ci*, que pourtant je suis certain d'avoir, l'ayant, je m'en souviens, repris moi-même à la dactylographe à laquelle je l'avais confié pour ne pas le laisser abîmer par l'imprimeur. L'heure du départ a interrompu ma recherche. Je *sens* que ce renseignement a pour toi une grande importance et j'aurais pleuré de mon impuissance à te le fournir. J'ai cherché plus d'une heure – jusqu'à ne plus savoir où chercher. » (Lettre inédite).

nes en Bretagne avec les Maurice Denis ¹²⁰. Reviendrez-vous bientôt à Paris, et aurais-je le plaisir de vous voir et de causer avec vous.

J'ai passé des vacances agitées par les Repos « hebdomadaires ¹²¹ ». J'ai fait cependant un intéressant séjour à Berne, où quatorze États ont signé une convention relative à la protection ouvrière. C'est un commencement de législation internationale ¹²². Une Europe fédérale se constituera ainsi par la juxtaposition des conventions harmonisant les intérêts matériels et prévoyant les règlements de conflits bien déterminés. Et peut-être échapperons-nous un jour, dans un ou deux siècles, à l'absurde de la situation actuelle.

Travailler de toutes ses forces à quelque chose qui pourra un jour être la vérité pour quelque temps, cela doit suffire à quelqu'un qui voudrait se trouver une raison d'être autre que la souffrance.

Affectueusement à vous.

Arthur Fontaine.

22. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[S. I.] Lundi 25 [mars 1907].

Mon cher Ami,

Veillez prendre connaissance de ces quelques pages, que j'aurais grand plaisir à vous dédier ; j'espère que vous ne les trouverez pas indignes de vous être offertes car je les ai écrites de mon

¹²⁰ Gide est rentré au milieu du mois d'août d'un long séjour en Suisse et reparti de Cuverville, le 20 août, pour la Bretagne : à Perros-Guirec, il a retrouvé Maurice Denis, comme il l'écrit à Raymond Bonheur (voir cette lettre dans Gide, *Le Retour*, *op. cit.*, p. 95).

¹²¹ Arthur Fontaine prépare l'application de la loi du 13 juillet 1906 sur le repos hebdomadaire.

¹²² En 1906, Arthur Fontaine représenta la France à Berne dans l'élaboration des conventions sur l'interdiction du travail des femmes dans l'industrie et sur la prohibition de la fabrication et de la vente des allumettes au phosphore blanc, premières pierres de la législation internationale du travail.

mieux et n'en suis pas mécontent. Mais avant d'inscrire votre nom sur cette petite œuvre, je voudrais être sûr que cela ne vous désobligerait en rien. Vous comprendrez en lisant *l'Enfant prodigue* tout à la fois le sentiment qui me pousse à vous l'offrir, et mon scrupule¹²³.

Au revoir. J'attends votre réponse pour rendre les épreuves (rien d'urgent) et suis bien affectueusement
votre

André Gide.

23. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris.] Jeudi [28 mars 1907].

Mon cher ami,

J'ai reçu hier matin *L'Enfant prodigue*¹²⁴. J'ai lu avec émotion ce beau conte philosophique. Avec une émotion si profonde qu'il m'a fallu le relire quelques heures après pour en goûter pleinement la forme admirable. À la première lecture, il vivait si intensément en moi, il était si mêlé à moi que je ne pouvais l'observer et l'apprécier.

Je trouve ces quelques pages très belles, mon ami ; que vous ayez eu l'idée de me les dédier m'est un encouragement et une joie. Il m'est doux et bon que ma sincérité mérite votre amitié. J'irai demain, vendredi matin, à six heures, vous rendre votre manuscrit, heureux si je puis vous rencontrer.

¹²³ Gide a achevé son œuvre, rédigée d'un seul jet, le 16 mars 1907 ; elle paraîtra d'abord dans *Vers et Prose* (mars-avril-mai 1907) puis aux éditions Vers et Prose, dans une plaquette hors commerce tirée à cinquante exemplaires. Inspiré de la parabole de l'Enfant prodigue (Luc, XV, 11-32), le traité est l'occasion pour lui de poser les questions liées à sa propre expérience spirituelle et de réfléchir sur l'épanouissement de l'individu, menacé par les contraintes familiales, sociales ou religieuses.

¹²⁴ Comme il apparaît dans la réponse de Gide (lettre n° 24), ce dernier a envoyé à Fontaine les épreuves du *Retour de l'Enfant prodigue*, appelé à paraître dans le numéro de mars-avril-mai de *Vers et Prose*.

Affectueusement votre

Arthur Fontaine.

24. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Jeudi soir [28 mars 1907].

Non, cher ami, ne venez pas demain ; nous partons à une heure pour Cuverville et ma matinée sera occupée par des courses – mais dès mon retour – c'est-à-dire jeudi matin, si vous voulez. Et si vous ne pouviez venir, vous auriez du moins l'obligeance de me faire parvenir mercredi soir ou jeudi ces épreuves, où il me tarde d'ajouter votre nom.

Je suis extrêmement heureux que mon *Enfant prodigue* vous ait plu, car ce que j'y ai mis, je l'ai extrait du plus profond de moi-même. Votre lettre m'a beaucoup touché et je suis bien affectueusement

votre

André Gide.

25. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Lundi soir [6 mai 1907].

Mon cher Fontaine,

Eugène ¹²⁵ me pousse à m'adresser à vous pour ceci :

J'apprends le plus indirectement du monde que mon *Roi Candale* aurait été monté à Cracovie, sur le grand théâtre je crois ; joué avec succès il aurait eu plusieurs représentations (40, me dit-on – ce qui pour cette ville assez petite serait considérable) ; ceci se serait passé en février dernier ¹²⁶.

¹²⁵ Eugène Rouart (1872-1926), ami de Gide depuis 1893 et neveu de Fontaine.

¹²⁶ Il n'y eut en fait que 4 représentations, les 23 et 28 février et les 8 et 20 mars 1907 (voir *BAAG* n° 76, octobre 1987, p. 75).

Tout me porte à croire à l'exactitude de ces renseignements ; je ne reste sceptique que sur le nombre des représentations.

Dans cette occurrence, que faire ? Malgré le plaisir que me cause l'honneur d'être joué à Cracovie, je voudrais savoir si aucune loi ne protège le bénévole auteur que je suis contre cette petite spoliation. Si *non*, je me tairai tout aussitôt, ne retenant de l'aventure que l'honneur du succès etc... – si *oui*, y a-t-il quelques droits d'auteur que je puisse faire valoir, et comment ? (en Allemagne je touchais part égale à celle du traducteur¹²⁷). Le consul de France à Cracovie n'est-il pas désigné pour m'aider ? comment l'atteindre ?

Excusez-moi de venir vous embêter avec cela. Si cela sort de votre compétence, un mot de vous me le dira. Je suis bien amicalement votre

André Gide.

26. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Cuverville.] Samedi 11 mai [1907].

Mon cher Fontaine,

Je vous remercie de votre lettre. Je pensais que les traités relatifs à la propriété artistique relevaient de votre Ministère, et c'est pourquoi je m'adressais à vous. Puisque néanmoins vous voulez bien m'obtenir le renseignement au sujet de mes droits théoriques, j'attendrai de l'avoir pour juger s'il y a lieu de mener plus loin l'affaire. Si oui, je m'adresserais en effet à Philippe Berthelot que

¹²⁷ *Le Roi Candaule* a été représenté en Autriche, à Vienne, le 27 janvier 1906 ; une représentation au Neues Theater de Berlin, prévue pour janvier 1907, a finalement été annulée ; des représentations ont eu lieu à Breslau (aujourd'hui Wrocław, alors allemande). Le texte avait été traduit par Franz Blei, que Gide, le 10 avril 1906, remercie pour l'envoi « des 397 frs du *Candaule* viennois. » (Franz Blei-André Gide, *Briefwechsel*, éd. R. Theis, Darmstadt, 1997, p. 57).

je connais un peu ¹²⁸, et en dernier ressort à la Société des Auteurs Dramatiques. Je dis « en dernier ressort » car, vivant fort en dehors de ce milieu, je crains d'y être ou parfaitement inconnu ou peu aimé (pour ne pas dire plus). Je voudrais donc auparavant savoir quelles cartes j'ai dans mon jeu.

À Cuverville pour quelques jours, je continue la correction des épreuves de Claudel ; arrive dans la *Connaissance du Temps* à de fort beaux passages qui tempèrent un peu mon appréciation ¹²⁹.

Au revoir. Bien amicalement votre

André Gide.

27. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Dimanche [12 mai 1907].

Mon cher ami,

Oui, il y a un traité relatif à la protection littéraire entre la France et l'Autriche-Hongrie. Vous pouvez écrire au Consul pour faire valoir vos droits. Mais je ne vois pas de consul à Cracovie sur l'Annuaire ; je lis :

Lemberg (Galicie)

¹²⁸ Philippe Berthelot (1866-1934), le fils de Marcellin Berthelot, qui fait une carrière brillante au Quai d'Orsay et qui, proche des artistes et des écrivains, va notamment favoriser la carrière diplomatique de Claudel, de Saint-John Perse, de Giraudoux ou de Morand. Le 17 mai, Gide notera : « Je sortais ; j'allais trouver Philippe Berthelot pour lui demander conseil au sujet des représentations du *Roi Candaule* à Cracovie, dont m'avait avisé Wojtkiewicz. » (*Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 568).

¹²⁹ Gide relit les épreuves de l'*Art poétique* de Claudel, œuvre articulée en trois parties, la première intitulée « Connaissance du temps », la seconde, « Traité de la co-naissance au monde et de soi-même », la troisième, « Développement de l'Église ». Cet *Art poétique* paraîtra aux éditions du Mercure de France en 1907. Le 16 mai, Gide note : « Perplexités, en corrigeant pour Claudel les épreuves de *Co-naissance au monde et de soi-même* ; [...]. La certitude religieuse donne à ce robuste esprit une infatuation déplorable. Peut-être n'écrit-on pas très bien, sans quelque peur de se tromper » (*Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 568).

Agent consulaire : M. Swierczewski

Je crois qu'il vous faut une conversation précise aux Affaires étrangères, – à défaut de la Société des auteurs dramatiques, avant d'écrire à Lemberg. Le mieux me paraît être d'aller trouver Berthelot.

Si M. de Cazotte était remplacé, je vous donnerais aussi un mot pour son successeur. Peut-être le connaîtrai-je ? Mais rien n'est fait encore, je crois.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

28. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Dimanche 23 [juin 1907].

Mon cher ami,

Je viens de relire dans *Vers et Prose* votre *Enfant prodigue*¹³⁰, si émouvant et si troublant. Je continue à trouver cela d'une admirable sincérité et d'une très belle forme ; je suis très fier que vous ayez pensé à moi en l'écrivant. Ce sont des idées qui m'ont souvent troublé, des sentiments qui en beaucoup de points sont les mêmes. Je vous comprends.

Jammes a trouvé un appui, un réconfort plus sûr. Tant mieux pour lui ; je l'en félicite ; *je m'en réjouis pour lui*¹³¹. Mais l'humanité poursuit, et le frère de l'enfant prodigue partira toujours. Et il partira même avec la certitude de souffrir. Et c'est une noble chose !

Je serais heureux de vous revoir. Vous trouverai-je dimanche prochain chez vous vers 10 h du matin ?

Votre bien dévoué

¹³⁰ Voir *supra*, note 123.

¹³¹ Allusion au débat entre Gide et Jammes à propos de l'Église, Gide persistant à se tenir à l'écart du refuge que Jammes considère désormais comme indispensable.

Arthur Fontaine.

29. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Cuverville par Criquetot-l'Esneval (Seine-Inférieure).

[Mardi] 25 juin [1907].

Non, cher Ami, ne me cherchez plus à Auteuil, que j'ai quitté depuis huit jours¹³². Merci de votre mot. J'avais vraiment *besoin* que vous aimiez *l'Enfant prodigue*. Jammes, qui soumet si facilement sa tête à son cœur et ses sens, rêve de me voir marcher la tête en bas et ne voit qu'ergotage dans tout ce qui, de *l'Enfant prodigue*, n'est pas « cri de ferveur ». Parbleu ! — Mais j'ai trop d'affection pour Jammes pour ne pas me chagriner malgré tout de sa religieuse et naturelle incompréhension¹³³.

Je travaille ici, entre mon piano et mes rosiers, dont je voudrais pouvoir envoyer à Madame Fontaine les fleurs les plus belles ; je vois enfin se soulever un peu le roman contre lequel je m'acharne depuis deux ans¹³⁴.

Au revoir. Votre bien affectueux

André Gide.

P. Sc. J'ai fait tirer à part quelques exemplaires du *Prodigue*. J'en enverrais volontiers un à Paul Desjardins¹³⁵, mais je n'ai pas

¹³² Gide, débordé d'occupations, s'est réfugié à Cuverville pour tenter de reprendre la rédaction de *La Porte étroite*.

¹³³ Jammes a exprimé cette incompréhension dans une lettre (*Correspondance 1893-1938*, éd. Robert Mallet, Gallimard, 1948, p. 248) que Gide a dû au moins citer à Fontaine. En particulier, Jammes a écrit : « Sitôt que voilà ce rapatrié repris de sa manie de philosophe, qu'il discute froidement comme un courtier sur les livres de compte, entame une discussion sur les bases de l'Église, il ne m'intéresse plus, il manque de grâce spirituelle. »

¹³⁴ Il s'agit de *La Porte étroite*, Gide entamant, à compter de la fin du mois de janvier 1907, une nouvelle phase dans la rédaction d'une œuvre qui l'a d'abord occupé de juin 1905 jusqu'à la fin de l'année, puis au printemps 1906.

¹³⁵ Desjardins et Gide se connaissaient depuis 1891, mais ils n'entrèrent vraiment en relation qu'en janvier 1907, et commencèrent à correspondre l'année suivante.

son adresse.

30. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris.] 2, avenue de Villars. [Mercredi 26 juin 1907.]

L'adresse de Paul Desjardins, cher ami, est 24 rue Cassette. Votre lettre m'a fait très grand plaisir. Jaissez de vos rosiers, et de la solitude ; et donnez-nous bientôt votre roman ! L'important n'est pas de publier beaucoup, mais de donner du plus profond de soi-même. Aussi me plaît-il que vous pensiez depuis deux ans à ce roman et qu'il vous ait fait un peu souffrir. Ainsi sera-t-il naturel qu'à notre tour nous y puisions longtemps, en nous interrogeant nous-mêmes.

Votre affectueusement dévoué

Arthur Fontaine.

31. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Lundi [30 décembre 1907].

Mon cher Ami,

Vraiment ne vais-je pas oser vous écrire ?

Depuis plus d'un mois, désirant vous revoir, je remets de jour en jour ma visite, mon ourserie naturelle se compliquant de fatigue de tête et de grand besoin, malgré tout, de travail. Puis brusquement, au moment que j'allais me décider enfin, j'apprends par hasard et brutalement la consternante nouvelle ¹³⁶... Et depuis quel-

Fondateur dès 1892 de l'Union pour l'Action Morale (devenue en 1905 l'Union pour la Vérité), passionné par les questions de réforme morale et sociale, Paul Desjardins était l'ami de longue date d'Arthur Fontaine, co-fondateur de l'Union pour l'action morale.

¹³⁶ Madame Fontaine a quitté son mari. Le 28 décembre, Fontaine écrivait à Jammes : « Si vous écrivez à Claudel, [...] dites qu'un malheur est arrivé à deux

ques jours j'hésite à vous aller voir, à vous écrire, craignant de vous importuner par la marque d'une cordialité indiscreète... Mais non ; la tristesse que j'aurais si vous alliez croire en défaut ma sympathie, déjà si vive auparavant, l'emporte sur toute autre considération. Aussi bien n'ai-je guère cessé de penser à vous depuis trois jours. Et jamais je n'ai mieux senti que vous auriez raison de m'appeler quelquefois : votre ami

André Gide.

32. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Arcachon, [jeudi] 2 janvier 1908¹³⁷.

Mon cher ami,

Je vous remercie de m'avoir écrit ; ce témoignage de votre amitié m'est tout particulièrement précieux en ces tristes jours. Je ne vous dirai rien de ma peine, mais je sens votre sympathie ; elle m'est un bien. Vous savez aussi ma sympathie profonde pour vous, – et pour votre œuvre par où j'ai connu la ressemblance de nos inquiétudes, de nos recherches, de notre vie spirituelle.

C'est en lisant *l'Enfant prodigue* qu'elle et moi avons eu pour la dernière fois le cœur touché ensemble. Inutile occasion qu'on ne sait plus, qu'on ne peut plus saisir !

Je vous écris d'Arcachon où je passe huit jours avec ma fille et mes deux grands fils. Je mène une vie physiquement très active et dès mon retour à Paris je serai heureux de revoir mes amis.

Il faut continuer sa vie, rester fidèle à ses idées et à soi-même, ne jamais s'abandonner. La vie vaut toujours la peine d'être vécue, et le bonheur n'est pas notre fin directe.

êtres qui ne le méritaient pas – et qu'il faut s'en remettre à Dieu du soin de juger les torts » (*Correspondance 1898-1930, op. cit.*, p. 103).

¹³⁷ Le 28 décembre 1907, Fontaine a écrit à Jammes : « Je pars ce soir pour Arcachon avec mes trois grands. Je suis triste, infiniment triste et les pins ne m'égaieront pas. Mais huit jours là-bas feront du bien à tout le monde » (*ibid.*, p. 103).

Affectueusement à vous.

Arthur Fontaine.

33. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, jeudi 30 janvier 1908.]

Cher ami,

Mais il y a erreur sur le jour ! C'est *vendredi* que Jammes passe par Paris ¹³⁸. Dans deux lettres et dans une dépêche, il me dit vendredi. Ce sera chez moi, 2 avenue de Villars, vendredi à 4 h 1/2 ; et c'est vraisemblablement vendredi qu'il vous a donné rendez-vous au palais d'Orsay ¹³⁹ à midi.

Affectueusement à vous, et à bientôt.

Arthur Fontaine.

Si vous craignez une nouvelle erreur, vous pouvez télégraphier à Bucy-le-Long.

34. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Dimanche, 28 juin [1908].

Mon cher ami,

Merci affectueusement de m'avoir envoyé votre étude sur Dostoïevski ¹⁴⁰. Vous faites comprendre l'âme profondément humaine de Dostoïevski. « On s'attend à trouver un dieu : on touche un

¹³⁸ Jammes s'est marié le 7 octobre 1907 à Bucy-le-Long, dans l'Aisne, avec Fontaine comme témoin. Ayant séjourné d'abord à Bucy, le couple rejoint Orthez fin janvier en passant par Paris.

¹³⁹ Ancien bâtiment administratif situé sur le quai d'Orsay, qui a notamment hébergé le Conseil d'État et la Cour des comptes ; sur son emplacement, la compagnie Paris-Orléans érigera la gare d'Orsay, transformée en musée à la fin du XX^e siècle.

¹⁴⁰ *Dostoïevski d'après sa correspondance*, longue étude parue dans *La Grande Revue* du 25 mai 1908, pp. 289-315, puis tirée en plaquette.

homme – malade, pauvre, peinant sans cesse ¹⁴¹... »

J'aime profondément Dostoïevski, surtout *L'Idiot* et *Les Frères Karamazov*. J'admire comme il arrive au fond humain, identique, généreux et misérable, des hommes qu'il nous montre. Cela produit dans son œuvre un rapprochement extraordinaire du prince et du moujik, une synthèse émouvante que la société russe présente sans doute plus qu'aucune autre.

« La pensée qui m'occupe le plus, c'est en quoi consiste notre communion d'idées, quels sont les points sur lesquels nous pouvons nous rencontrer, tous, de n'importe quelle tendance ¹⁴². »

Je pensais que Dostoïevski avait senti son œuvre, parce que Russe, parce qu'il vivait dans l'extraordinaire société russe, à la fois évangélique, asiatique et... un peu alcoolique. Je ne savais pas la très remarquable conscience qu'il avait de sa propre philosophie.

On nous dit souvent : peu importe l'homme, c'est l'œuvre qui importe. Mais combien difficile à saisir, à pénétrer, une œuvre touffue et très humaine, si on ne connaît pas l'homme. On perd une grande partie du profit, et une part tout aussi grande de plaisir. Pour moi, du moins.

Et j'aime que les choses me soient découvertes par vous, dont l'exclamation, la surprise et la réflexion conviennent si bien à ma propre nature.

Au revoir, cher ami, en vous souhaitant de bonnes et fécondes vacances ¹⁴³. Je vous dis, en y pensant, au revoir. Il y a longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de causer avec vous. Je voudrais l'avoir dès notre retour à Paris, ou à l'un de vos voyages prochains. Je continue à chercher mon chemin dans l'obscurité. Je ne sais trop, ni où je suis, ni où je vais. Du moins, ai-je une boussole, et une boîte d'allumettes pour l'éclairer.

Votre ami

¹⁴¹ Phrase de Dostoïevski, citée par Gide. (*Essais critiques, op. cit.*, p. 453).

¹⁴² *Ibid.*, p. 467.

¹⁴³ Gide, qui n'a pas achevé *La Porte étroite*, s'accorde un petit voyage d'une semaine en Bretagne.

Arthur Fontaine.

35. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris,] Villa Montmorency.
[Mercredi] 21 octobre [19]08.

Mon cher Fontaine,
Mon cœur se serre en pensant à vous ¹⁴⁴...
À Paris depuis hier, si j'osais penser que ma poignée de main
ne vous serait pas importune, j'accourrais...
Vous savez bien, n'est-ce pas, que je suis votre ami
André Gide.

36. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [jeudi] 22 octobre 1908.

Mon cher ami,
Je désire vivement vous revoir. Pouvez-vous venir déjeuner 2
avenue de Villars, samedi à midi 1/4. Madame Gide, si elle est à
Paris, m'honorerait et me ferait plaisir en vous accompagnant.
Si vous n'êtes pas libre samedi à midi, pourriez-vous venir de
2 h 1/2 à 4 h 1/2 au Ministère. Mais nous serons moins tranquilles
pour causer.
Oui mon cher Gide, je compte sur votre amitié. Elle est parmi
les bonnes choses qui me soutiennent et me donnent malgré tout
confiance en l'avenir.
Votre

¹⁴⁴ Le 17 octobre, Fontaine a écrit à Jammes : « Quant à Gide, j'enverrai prochainement une lettre à sa découverte » (*Correspondance 1898-1930, op. cit.*, p. 112). Il désirait sans doute lui faire part de son tourment, sa femme, après leur divorce aux environs du mois de juin, venait de se remarier avec le médecin Abel Desjardins, frère cadet de Paul Desjardins, l'ami de Fontaine.

A. F.

37. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [dimanche] 25 octobre 1908.

Mon cher Gide,

J'ai vu Bérard ¹⁴⁵ et lui ai dit ce qu'était votre roman ¹⁴⁶.

Cette publication répondrait si bien à des sentiments intimes et impérieux chez lui, que ma communication est arrivée au moment psychologique.

Il est décidé à faire un gros effort auprès de Ganderax ¹⁴⁷ pour obtenir la publication dans le délai que vous désirez. S'il ne réussissait pas, vous reprendriez d'autres projets, et il n'y aurait que quelques jours de perdus.

Voulez-vous passer à *La Revue de Paris* ¹⁴⁸ un de ces jours. Victor Bérard y est de 4 h à 5 h 1/2 ; mais c'est vers 4 h que vous pourriez causer utilement ensemble.

Votre ami

A. F.

38. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Dimanche soir, 24 janvier 1909.

Mon cher Fontaine,

Je vous écris parce que je sais mal vous parler et qu'hier en

¹⁴⁵ Victor Bérard (1864-1931), diplomate et surtout helléniste réputé, appelé à devenir l'auteur d'une traduction de *L'Odyssée* qui fera date.

¹⁴⁶ *La Porte étroite*, qui paraîtra quelques mois plus tard, en préoriginale, dans les trois premiers numéros de 1909 de *La NRF* (février, mars et avril).

¹⁴⁷ Louis Ganderax (1855-1941), qui collabore au *Figaro* et à *La Revue bleue*, dirige *La Revue de Paris* avec Henri Meilhac. Gide avait d'abord songé à confier à cette dernière la publication de son roman, avant de le donner à *La NRF*.

¹⁴⁸ Voir la note précédente.

particulier je n'ai su vous dire que des sottises¹⁴⁹. Il n'est peut-être pas une de nos conversations dont je ne sois sorti insatisfait. Oh ! non par votre faute, certes, mais par suite d'une sorte de timidité bizarre que je n'ai jamais su dépouiller complètement près de vous. Je n'ai jamais su vous montrer qu'une figure contractée, que des propos contraints et que, dès avant de les dire, mon cœur et mon esprit désavouaient ; en général, je ne parle jamais si mal que quand mon cœur a plus à dire ; près de vous cela devient une infirmité.

Je vous sens triste et souffrant, cher Fontaine ; hier pendant cette récitation, vous étiez à quelques places devant nous, à côté d'une place vide ; je ne pouvais assez vous oublier pour écouter ce que chantait Yvette que d'un esprit bien douloureusement distrait... Mais quand, à la sortie, je vous ai retrouvé, voyez si j'ai su rien vous dire. C'est cette triste certitude où je suis que je ne saurai pas vous parler qui m'empêche de chercher à vous revoir ces derniers temps ; aurez-vous su sentir qu'il n'y a là froideur ni négligence de cœur ?

Quelles inepties ne vous ai-je pas dites à propos du succès et du moyen d'y parvenir. Plus habile, j'aurais parlé d'orgueil et sans doute de cette pointe cachée de vieux protestantisme qui me stimulera toujours vers le plus âpre et le plus exigeant par une sorte de méchanceté contre moi-même et de mépris pour le contentement facile. Question de « tempérament ».

Disons aussi que, si je ne fais point fi de la gloire, je deviens pourtant affreusement sensible à ce qu'elle peut avoir de frelaté. Un Barrès écrirait que le geste pour se l'attirer manque trop souvent d'élégance ; je pense plus douloureusement que jusqu'à présent je n'ai jamais vu un ami parvenir au succès qui ne m'ait forcé du même coup à l'estimer un peu moins. Certains s'en tirent avec loyalisme ; l'amour de la fin couvre pour eux le dégoût des moyens ; Jammes, lui, s'en tire avec une sorte de naïveté et de

¹⁴⁹ La veille, Gide et Fontaine se sont rencontrés au théâtre du Gymnase où Yvette Guilbert chantait, entre autres, des poèmes de Jammes. Il y avait là également les couples Lacoste, Lerolle, et Schlumberger...

demi-inconscience qui le pousse toujours plus avant dans son sens ; je veux dire qu'il est le même lorsqu'il soigne sa renommée que lorsqu'il écrit « Les Vigny m'emmerdent avec leur dignité¹⁵⁰ ». C'est ce qui lui permet, dans sa prose après la mort de Guérin¹⁵¹, de parler de l'admirable dignité de vie d'H. de R.¹⁵², de ce même H. de R. que, peu de temps auparavant, à Orthez, il m'avait dit mépriser profondément, – de dédier à Jean de Gourmont *Le Poète et sa femme*¹⁵³. Il faut pouvoir faire cela ingénument. Pour moi qui souffre de ce travers singulier d'avoir l'ironie infiniment plus aiguë à mon endroit que contre autrui, je risquerais de m'empoisonner pour longtemps l'existence, avec un geste que je saurais non gratuit. Jammes est tout abandon ; je suis tout réaction – c'est ruineux. Devant ce qui peut me servir, j'entre en garde, et d'apprendre que M. a vendu son roman à Fayard qui tira d'un coup à dix mille, ma foi, cela me donne aussitôt envie de tirer à trente. Je me dis que ces trente sont les bons. (Vous en êtes.)

Voilà les plus secrètes, c'est-à-dire les plus irréductibles « raisons » qui m'ont fait refuser mon roman à Gandéax. (J'eusse agi différemment sans doute s'il avait montré un peu plus d'empressement pour l'avoir.) Ce sont aussi les raisons que je peux le plus

¹⁵⁰ *Existences*, V ; *Poésies complètes*, t. I, Biarritz, J. et D., 1995, p. 436.

¹⁵¹ Le poète Charles Guérin (1873-1907) était mort en mars 1907 d'une congestion cérébrale. Jammes, son ami, avait écrit un article dans le *Mercure de France* du 1^{er} avril, article que Gide relit, en février 1908 : « Il n'a jamais rien écrit de plus mauvais. Je n'aime pas qu'il cite comme un modèle de dignité Henri de Régnier, quand, quelques mois auparavant, il le traitait de paltoquet » (*Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 590).

¹⁵² Henri de Régnier.

¹⁵³ Ce poème dialogué de 567 vers, en 3 actes, était paru dans *L'Ermitage* de juin 1905, puis repris en 1906 dans *Clairières dans le ciel*. À cette occasion, Gide avait noté, le 10 janvier 1907 : « Rien ne m'a plus déprécié Jammes que cette dédicace à Jean de Gourmont, qui sans doute lui aura conté ses peines de cœur et surtout a écrit dans *Vers et prose* une si plate louange du poète de *L'Église* que je me suis aussitôt félicité de ne lui avoir pas envoyé *Amyntas*. » (*Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 551).

difficilement sortir ; même vous, vous dont Herr ¹⁵⁴ disait, avant-hier, admirablement : « Fontaine choisit toujours dans la vie ce qui peut le faire mieux souffrir ». Saurez-vous suffisamment me comprendre ?

En tous cas, quand je vous reverrai, faites comme si je ne vous avais pas écrit.

À dimanche, bien affectueusement.

Votre

André Gide.

39. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Mardi [26 janvier 1909].

Mon cher Gide,

Votre lettre m'a profondément ému ; elle est si affectueuse et pleine de confiance. J'ai comme vous quelque timidité en face de certains que j'estime autrement et que j'aime ; et il me semble que je ne vous dis pas toujours exactement ce que je voudrais. Mais j'ai reçu de vous depuis quelques années des lettres si touchantes, si sincères, si belles que je ne saurais un instant douter de votre amitié ; et j'ai toujours vu que vous aviez saisi au delà de ce que je disais, ce que je voulais dire.

Samedi dernier, cher ami, je vous ai bien compris. Je comprends ce que vous dites de la gloire, du succès, de Jammes et de vous-même. Je vous comprends, sans que ma raison vous approuve jusqu'au bout, — car je sais que l'orgueil de l'isolement, très noble, est douloureux ; qu'il faut accepter la douleur et non pas la chercher. — Mais, malgré ma raison, je suis porté à agir comme vous. Affaire de tempérament plus que de logique.

¹⁵⁴ Lucien Herr (1864-1926), intellectuel engagé, inlassable promoteur des idées socialistes, a occupé la fonction de bibliothécaire à l'École normale supérieure de 1888 jusqu'à la fin de sa vie. Il était aussi secrétaire de *La Revue de Paris*, et de plus aidait Arthur Fontaine dans l'élaboration de ses réformes.

Je vous comprends, et je vous en aime davantage.

Et cependant, pourquoï ne pas se détendre un peu et sourire à la gloire qui vous vient sans marchandage. C'est une si douce chose que d'entrer dans le cœur des hommes, de les émouvoir, de se sentir renforcé de toute leur sympathie.

À dimanche, mon ami. Votre amitié est, parmi les quelques présents des dieux qui me sont restés, l'un des plus précieux. Je suis fier de la mériter et plus content de moi quand parfois je sens que j'en suis digne.

Votre

Arthur Fontaine.

40. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Vendredi soir, minuit. [Mars 1909.]

Mon cher Gide,

Vuillard¹⁵⁵ et moi avons passé toute la soirée avec vous, en communion d'idées avec vous, émus par vous, heureux par vous. J'avais commencé à lire à haute voix *La Porte étroite*. Nous n'avons pu nous en détacher. Nous avons lu tout ce qui a paru¹⁵⁶, nous arrêtant pour jouir de notre émotion, de notre bonheur, ayant cette joie mesurée, harmonieuse et grave que donne une œuvre simple de forme et riche de fond. Le mot « parfaite » nous est venu aux lèvres en même temps.

Quel intérêt a pour moi, cher ami, cette admirable nature de Jérôme. Le thème que vous posez, la ferveur que je sens en vous ; cette hésitation devant le bonheur tout simple, ces scrupules, cette opposition et cette conciliation de la vertu et du bonheur que nous offrent Jérôme et Alissa.

¹⁵⁵ Le peintre Édouard Vuillard (1868-1940), enrôlé en 1889 par Maurice Denis dans la « confrérie des Nabis ».

¹⁵⁶ *La Porte étroite* a d'abord été publié en préoriginale dans les trois premiers numéros de *La NRF*, en février, mars et avril 1909, avant de paraître en volume, au Mercure de France, la même année.

Heureux les simples de cœur ! Mais ce bonheur n'est pas pour tous. Tout est plus noble, plus élevé, plus consciemment sincère, plus douloureux en vous.

J'entends en moi un écho de votre pensée, et je vous suis reconnaissant. Il y a longtemps, bien longtemps que je n'avais pas eu une aussi bonne soirée. À vous entendre, je sens quelque estime pour moi, et quelque espérance peut-être.

Votre ami

Arthur Fontaine.

41. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[S. l.] Dimanche matin. [Mars 1909.]

Mon cher Fontaine,

Quel excellent ami vous êtes. Vous allez me faire me réjouir à présent de n'être pas venu chez vous l'autre soir. Vous êtes un de ceux qui m'empêcherez à tout jamais de devenir misanthrope. J'ai donc bien fait, décidément, d'écrire ce livre – et je l'ai donc bien écrit. Votre lettre suffirait à ma récompense. Et, du reste, j'ai si souvent pensé à vous en l'écrivant...

Au revoir. Toute mon affection.

André Gide.

42. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [mardi] 9 novembre 1909.

Mon cher Gide,

Je suis désolé que Madame Gide et vous nous manquerez jeudi¹⁵⁷ !

Mais j'avais quelque chose à vous dire que je ne puis remettre à

¹⁵⁷ Gide fait un saut de deux jours à Cuverville.

plus tard. Voici.

Il y a longtemps que je n'ai lu un article de critique, de philosophie critique, aussi net, aussi juste, aussi convaincant, aussi captivant que votre 3^e article « Nationalisme et littérature ¹⁵⁸ ».

Le choix heureux des arguments, votre comparaison si riche avec les théories de la mise en valeur du sol, la maîtrise de la pensée et du style, tout cela m'a ravi et m'a confirmé dans les idées qui sont la trame de ma vie.

Je ne sais si vous vous rappelez avec quelle émotion Vuillard et moi avons lu un soir chez moi, voici plus de six mois, la première partie de *La Porte étroite*. C'est avec une émotion différente, mais avec le même plaisir que nous lûmes ensemble vendredi dernier votre article de critique.

Ceci dit, avec toute l'affection que j'ai pour vous et l'admiration que m'inspire votre talent et votre esprit, – je voudrais bien vous voir.

Puis-je dimanche matin vous trouver chez vous vers dix heures ?

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

43. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l. n. d.. De la main de Gide : *Jeudi 17 février 1910.*]

Mon cher ami,

Je reçois la belle édition du *Retour de l'enfant prodigue* ¹⁵⁹. Et c'est avec une émotion profonde, une reconnaissance profonde que je retrouve la dédicace « À Arthur Fontaine ». Cet appel à ma sincérité, au sentiment religieux vivant sous la critique amère du

¹⁵⁸ Le troisième article de la série intitulée « Nationalisme et littérature » a été publié dans *La NRF* du 1^{er} décembre 1909, pp. 237-44.

¹⁵⁹ Une nouvelle édition, luxueuse, du *Retour de l'enfant prodigue* est parue fin janvier 1910 à la Bibliothèque de l'Occident.

dogme, à la sainte curiosité de la vie, à la liberté de l'esprit, le plus noble présent que Dieu ait fait à l'homme ; cet appel arrivé jusqu'au fond de moi m'associe à vos angoisses, à vos espoirs et à vos résignations. Il m'émeut et me fait du bien.

On lutte avec tout son désir, toute sa force, toute sa liberté pour arriver à la lumière. Et quand on revient meurtri, on sait que d'autres partent pour la vie.

Et quasi cursores vitae lampada habent ¹⁶⁰.

Le numéro Charles-Louis Philippe paraît fort intéressant (je suis attristé seulement de la brouille avec Jammes, puis-je aider à la dissiper ¹⁶¹). J'ai beaucoup aimé le premier *Charles Blanchard* que vous avez publié avant la mort de Philippe ; je l'ai préféré au second ; je vais lire le troisième, *Charles Blanchard heureux* avec une vive curiosité ¹⁶². Et c'est toujours aussi une substantielle

¹⁶⁰ Lucrèce, *De Natura rerum*, II, 79. La citation exacte est : « *Et quasi cursores vitae lampada tradunt* », « Et comme les coureurs, ils se passent le flambeau de la vie ».

¹⁶¹ Aussitôt après la mort de Charles-Louis Philippe, survenue le 21 décembre 1909, Gide s'employa à réunir des lettres représentatives de sa personnalité. Jammes en fournit une, mais qu'il faisait précéder d'un « chapeau » jugé par Gide désobligeant pour Philippe ; Fontaine conseilla de publier ce texte à la suite de la lettre, et non à l'ouverture. Le 29, Gide transmit cet avis à Jammes qui décida de ne plus collaborer à *La NRF*, puis demanda le retrait de la lettre de Philippe. Il s'ensuivit un refroidissement d'un an dans leurs relations. Gide, dans son hommage à Jammes en 1938, revient sur cet épisode et sur le rôle joué par Fontaine (voir *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 909).

¹⁶² *La NRF* a publié dans ses numéros du 1^{er} janvier 1910 (pp. 443-69) et du 1^{er} février 1910 (pp. 5-32) des extraits de *Charles Blanchard*. Le numéro d'hommage à Charles-Louis Philippe, daté du 15 février 1910, reproduit un choix d'états de *Charles Blanchard*. Une note de la rédaction annonçait, au début du numéro du 1^{er} février : « Dans le numéro spécialement consacré à la mémoire de notre ami, nous donnerons quelques-unes des nombreuses variantes » propres à présenter « un Charles Blanchard complètement différent du premier – un Charles Blanchard HEUREUX ». Gide lui-même, dans le numéro d'hommage, précisait dans un article de présentation intitulé « Les "Charles Blanchard" » : « *Plusieurs Charles Blanchard se proposèrent, dont successivement il s'éprit et dont il raconta la première jeunesse : l'un triste, abandonné dans une chambre et ne sachant que pleurer tout le jour ; un autre (ou le même) allant quêter son pain avec sa mère ; un autre enfin (celui que nous présentons aujourd'hui) naturellement*

nourriture de lire le « Journal sans dates ¹⁶³ ». Je crois que vous pouvez être content de *La Nouvelle Revue Française*. Elle a de l'intérêt, de la tenue, de l'unité, – et tout de même de la vie et du charme. Paul Desjardins que j'ai rencontré avant-hier dans le train de Versailles m'en parlait avec une réelle satisfaction, un vrai plaisir ¹⁶⁴.

Je serais heureux de vous revoir. Êtes-vous à Paris ? Quand vous trouve-t-on sans vous déranger. Je suis libre de bon matin ou le soir assez tard vers 6 h.

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Gide et croyez à ma fidèle amitié.

Arthur Fontaine.

44. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris, vendredi 18 février 1910.]

[*Il vient de rentrer de Cuverville et verra son ami avec plaisir.*]
Pouvez-vous sans peine venir dimanche matin à Auteuil ? Sinon c'est moi qui passerai Av. de Saxe. [...]

45. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[S. l. n. d. Février 1910.]

Mon cher Fontaine,

joyeux, accueillant, exalté, puis qui prend brusquement connaissance de sa misère, de la manière qu'on verra. » (*Essais critiques, op. cit.*, p. 219).

¹⁶³ Dans *La NRF* de décembre 1909, Gide a déjà donné un extrait du « Journal sans dates », suivi, au début de l'année 1910, de plusieurs autres (*La NRF* des 1^{er} janvier, 1^{er} février, 15 février).

¹⁶⁴ Sur les rapports entre Paul Desjardins et l'équipe de la toute jeune *NRF*, voir *Correspondance avec Paul Desjardins, Jacques Heurgon et Anne Desjardins*, éd. Pierre Masson, Aux éditions des cendres, 2011, en particulier pp. 21-2, où l'on voit qu'au printemps 1909, « le contact est à présent établi, non seulement avec Gide, [...] mais aussi avec l'équipe de la jeune revue – Copeau et Schlumberger particulièrement – qui, dès sa fondation, tente d'attirer à elle la collaboration de Desjardins ».

Ceci pourtant encore – que j’aurais dû vous dire : je n’ai envoyé *l’Enfant prodigue* à (presque) personne – soit en tout Desjardins, vous, Verhaeren et Claudel¹⁶⁵. Je ne voudrais pas que James voie une intention dans le fait de ne pas le lui avoir donné.

Amicalement,
votre

André Gide.

46. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris, mercredi] 25 janvier 1911.

Mon cher Ami,

J’accepterais – et nous accepterions, aussi volontiers que vous pouvez croire, – si je ne me sentais de nouveau légèrement grippé et fort soucieux de me présenter en forme à la lecture que j’ai promis de faire rue Visconti dimanche prochain¹⁶⁶. Desjardins vous parlera de ce projet, qui m’intéresse mais me comble d’appréhén-

¹⁶⁵ Desjardins accuse réception du livre dans une lettre datée du 20 février (*Correspondance avec Paul Desjardins, Jacques Heurgon et Anne Desjardins, op. cit.*, pp. 23-4), et se lance dans un commentaire élogieux qui débute ainsi : « Vous savez (car je vous l’ai dit) que ce *Retour de l’enfant prodigue* marque une époque dans ma vie. J’y ai trouvé, j’y retrouve, non seulement un ouvrage d’art, le plus pur, si je ne me trompe, le moins raide, le plus entrant, qu’ait proposé ce temps, d’une fécondité cependant incalculable, – mais une confiance où beaucoup sont soulagés de se reconnaître. » Verhaeren lui écrit le 18 février 1910 (*Correspondance*, éd. Carlo Bronne, Messein, 1955, p. 71) : « Je vous remercie de l’envoi de cet *Enfant prodigue*. L’édition en est solennelle. Savez-vous que cette œuvre marche de pair avec *La Porte étroite* ? ». Claudel évoque pour sa part sèchement cet envoi dans une longue lettre datée du 17 février 1910 (*Correspondance*, éd. Robert Mallet, Gallimard, 1949, pp. 120-2) : « J’ai reçu ce matin même l’*Enfant prodigue*. Faut-il encore vous envoyer une grande tartine à ce sujet ? »

¹⁶⁶ Au local de l’Union pour la vérité, rue Visconti, Paul Desjardins a instauré la pratique de lectures commentées. Le 29 janvier 1911, Gide donne une conférence-lecture des poètes de l’Abbaye, lisant des textes de Vildrac, en présence de Verhaeren. Une seconde lecture, prévue pour février, sera reportée.

sion, car je sais combien je suis sujet aux extinctions de voix, de pensée, etc... Éperdument je me soigne jusqu'à dimanche.

Croyez donc à mes – à nos – regrets.

Bien amicalement
votre

André Gide.

47. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Cuverville, [samedi] 25 février [1911].

Mon cher ami,

Je m'excuse d'avoir quitté Paris sans vous avoir remercié de ce que vous aviez bien voulu faire pour Maurice Quillot ¹⁶⁷ ; votre intervention lui aura rendu grand service.

Ne vous ai-je pas entendu dire l'autre soir que vous iriez peut-être passer les jours gras dans le midi ? Si vous êtes auprès de Jammes, saluez-le affectueusement de ma part. Il m'a écrit dernièrement une courte lettre plus distante encore que ne l'avait été son silence ¹⁶⁸ ; mais si peut-être cette morgue est inconsciente et involontaire, je serrerais sans façons cette main qu'il dit condescendre à me « tendre ». C'est du reste ce que je lui ai télégraphié aussitôt. Mais le ton de cette lettre achève de me persuader qu'il se sera mépris sur cette phrase de moi écrite peu après la mort de Phi-

¹⁶⁷ Maurice Quillot (1870-1944), qui comptait parmi les camarades de Pierre Louÿs au lycée Janson de Sailly, est un ami proche de Gide qui lui a dédié *Les Nourritures terrestres*. Le 17 février 1911, Gide apprend à Eugène Rouart que Quillot « a été exproprié d'une partie de ses terres par le canal de Marne à Saône » (*Correspondance*, t. II, *op. cit.*, p. 357). Gide sollicite alors des appuis pour qu'une indemnité lui soit versée rapidement. Fontaine avait déjà dû intervenir en sa faveur en 1902.

¹⁶⁸ Lettre du 8 février : « Mon cher Gide, Je ne veux pas que cet état de choses se perpétue entre nous. Si je ne prenais sur moi pour faire ce pas vers toi aujourd'hui, il est probable que je ne le ferais jamais. Je te tends la main. » À quoi Gide a répondu par télégramme : « Je te la serre » (*Correspondance 1893-1938*, *op. cit.*, pp. 273-4).

lippe ; quand il m'eut redemandé la lettre de Philippe chapeauté de son désobligeant commentaire, pour la donner, disait-il, à une autre revue, je lui répondis que cela ne nous empêcherait point de la reproduire ; la dépêche que je reçus aussitôt me fit entrevoir quelle menace il avait pu voir là ! et peut-être le ton monté de nos dernières lettres prêtait-il à cette interprétation – mais au lieu de lui expliquer qu'il ne s'agissait de reproduire cette lettre qu'après qu'il l'aurait lui-même livrée à la publicité, je ne lui envoyai qu'une lettre d'excuses – tant me paraissait inutile et insupportable une explication que tout le passé de notre amitié devait suffire à donner.

Et peut-être après tout interprété-je à mon tour et inventé-je rétrospectivement ces griefs ; et n'y a-t-il entre Jammes et moi que de la littérature, et de la littérature froissée – de même qu'entre Jammes et Philippe, comme j'ai pu le comprendre plus tard.

À travers ce petit différend, mes sentiments à l'égard de Jammes n'ont pas beaucoup changé ; c'est à dire qu'auparavant ils étaient déjà, vous le savez, à bien peu près les mêmes – et il n'y aura dans la suite de nos relations qu'autant ou aussi peu de distance qu'il lui plaira d'en maintenir, car je suis pour ma part incapable de ne pas céder à l'entraînement de mon affection pour lui — s'il ne l'empêche.

Mais de tout ce que je vous écris ici, ne lui parlez que si, de sa part, quelque marque de sympathie pour moi vous y invite.

Et du moins vous me savez bien amicalement votre

André Gide.

Et surtout ne lui dites rien qui puisse lui laisser croire que je désire le voir collaborer de nouveau à *La N.R.F.* ! Quand il nous enverrait les plus beaux vers du monde, dans l'intérêt de notre amitié je le prierais de les porter ailleurs.

Cher Ami,

Je reçois à l'instant une lettre de Jammes aussi simple, cordiale et « comme si de rien n'était » que je la pouvais souhaiter ¹⁶⁹. Je lui répondrai de tout mon cœur dans quelques jours ; mais déjà je veux vous écrire le grand plaisir que m'apporte cette lettre, pensant que votre voyage à Orthez ¹⁷⁰ n'y est peut-être pas étranger.

Amicalement votre

André Gide.

49. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Jeudi [9 mars 1911].

Mon cher Gide,

Comme je suis heureux de la lettre de Jammes ! Et elle est toute spontanée car c'est demain seulement que je dois partir pour Orthez.

Voici un an que, me trouvant à Orthez, et parlant avec Jammes des incidents survenus entre vous, j'avais vu l'affection, la tendresse de Jammes pour vous se montrer intactes dès que l'on abordait de graves sujets. Le reste était malentendu, froissement douloureux que le temps devait guérir et qui ne pouvait détruire ni même atteindre sérieusement une belle et ancienne amitié.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

50. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [dimanche] 16 novembre 1913.

¹⁶⁹ Le 7 mars (voir *ibid.*, p. 274), Jammes écrit en effet à Gide, lui parlant d'*Isabelle*, mais aussi de ses *Géorgiques chrétiennes* et même d'un article de Pergaud sur La Fontaine, le tout sur un ton badin, l'assurant finalement de son affection.

¹⁷⁰ Fontaine devait en effet arriver chez Jammes le 4 mars (*Correspondance Claudel-Fontaine*, p. 199), mais ce voyage va être un peu retardé.

Mon cher ami,

Voici bien longtemps que je suis privé du plaisir de vous voir et de vous entendre. Vuillard vient dîner chez moi mercredi à 8 h *tout à fait sans cérémonie*. Voulez-vous me faire le grand plaisir de venir ? Madame André Gide également, si elle est à Paris et si elle peut accepter une respectueuse invitation.

Les nouvelles que j'ai eues de vous, c'est par *La Nouvelle Revue Française*. Ces souvenirs, ces réflexions, ces observations si suggestives, nées dans l'accomplissement de vos fonctions de juré, m'ont prodigieusement intéressé ¹⁷¹. J'attends la suite avec impatience. Je suis convaincu que le jury est une institution excellente. Mais il faut que les questions soient posées de telle manière que le jury puisse répondre utilement, sans méfiance, dans l'ordre d'idées même où le sentiment du jury a son importance.

On peut avoir des conceptions bien diverses de la justice humaine. Chercher les responsabilités, – sauvegarder la société contre les anormaux, en laissant à Dieu le souci des responsabilités, etc.

À quelle conception de la justice peut utilement s'adapter le jury, c'est ce qu'indiquent des études pénétrantes comme la vôtre.

Et pour ceux qui ne se soucient pas d'organiser la société, vos notes fournissent un document du plus haut intérêt sur l'homme.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

51. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris, *ca* lundi 17 novembre 1913.]

Cher Ami,

Il me tarde bien, également, de vous revoir, et j'accepterais volontiers – sans ce prix Nobel qui dégringole sur la tête de l'admirable poète hindou que je me suis occupé de traduire cet été et dont le N° de décembre de *La N.R.F.* s'apprêtait à donner un important

¹⁷¹ Gide vient de publier une première partie des *Souvenirs de la Cour d'Assises*, dans *La NRF* du 1^{er} novembre 1913 ; une seconde partie suivra dans *La NRF* du 1^{er} décembre 1913.

morceau. Pour satisfaire à l'appétit subit du public, et avant qu'il ne soit trop rebuté par les honteuses traductions que vont bâcler journaux et revues, il faut que le volume de *L'Offrande lyrique*, le premier et de beaucoup le plus beau, soit prêt avant la fin du mois ¹⁷². Tour de force.

Ajoutez à cela que j'ai promis une conférence pour samedi prochain au Théâtre du Vieux-Colombier, dont pas un mot encore n'est écrit ¹⁷³.

Je demande qu'on m'oublie d'ici là et, sitôt sorti de dessous cette vague, je serai votre

André Gide.

52. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Paris.] Lundi [8 décembre 1913].

Mon cher Fontaine,

Que je suis heureux que vous aimiez Tagore. Il me tarde de pouvoir vous envoyer la traduction complète ¹⁷⁴ ; mais voici que j'ai dû mettre au pilon la petite édition bleue que d'abord j'avais fait tirer, y ayant découvert une fois de retour à Paris (j'étais allé à Bruges pour en surveiller le tirage) un tas de coquilles inavalables.

J'ai du travail par-dessus la tête ; même pas eu le temps d'assister aux nouvelles représentations du Vieux-Colombier ¹⁷⁵. C'est

¹⁷² L' « admirable poète hindou » dont parle Gide est Rabindranath Tagore (1861-1941), qui reçoit le prix Nobel le 13 novembre 1913. La NRF du 1^{er} décembre 1913 présentera effectivement vingt-cinq poèmes de *L'Offrande lyrique (Gitanjali)*, dans une traduction de Gide (pp. 833-51), la totalité paraissant simultanément en volume aux éditions de la NRF.

¹⁷³ Cette conférence, « Introduction à *L'Offrande lyrique (Gitanjali)* de R. Tagore », a été prononcée au théâtre du Vieux-Colombier le 4 décembre 1913. Reprise en volume dans la traduction de *L'Offrande lyrique* aux éditions de la NRF, en 1914, elle figure dans les *Essais critiques, op. cit.*, pp. 516-28.

¹⁷⁴ Voir l'avant-dernière note.

¹⁷⁵ Le théâtre du Vieux-Colombier a été fondé quelques mois plus tôt, par Jacques Copeau, en octobre 1913.

un comble. Je regrette tout de même de ne pouvoir être des vôtres vendredi.

Bien affectueusement,

André Gide.

53. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

La Nouvelle Revue Française
Paris — 35 et 37 rue Madame — Paris

[Paris, samedi] 24 janvier 1914.

Mon cher Fontaine,

Quel ami vous faites et combien j'aime ce que vous me dites de la réponse du ministère de la Justice ; il ne reste rien à faire pour le moment, qu'à persuader s'il est possible ce pauvre garçon de se constituer prisonnier – je vais m'y employer de nouveau à travers la mère¹⁷⁶.

J'étais hier soir près de Copeau lorsqu'il reçut votre excellente lettre, et vous remercie en ami de la joie que vous lui avez apportée¹⁷⁷. Je venais de lui parler de la pièce de Wilde¹⁷⁸ et l'ai trouvé très disposé à en prendre connaissance. Madame de Clausade pourra sans doute se renseigner – et même elle n'aurait pas, je pense, entrepris cette traduction sans s'être assuré préalablement

¹⁷⁶ Faute de toute indication, on peut supposer qu'il s'agit ici de Le Brun, ce prévenu que Gide connut à la Cour d'Assises de Rouen, et dont il ne cessa de tenter de faire reconnaître l'innocence, sollicitant le Ministère de la Justice, jusqu'à sa mort à la guerre en 1916. Voir *Essais critiques*, *op. cit.*, pp. 1086-7.

¹⁷⁷ Fontaine et Copeau étaient en relations, au moins depuis juillet 1912, Copeau tentant de solliciter l'aide de Fontaine pour inciter Jammes à réintégrer *La NRF*. Le 17 janvier 1914, Gide invitait à dîner Copeau et Fontaine, mais ce dernier devait se rendre à Orthez.

¹⁷⁸ Dans son *Journal*, l'été précédent (29 juin 1913), Gide se reproche d'avoir sous-estimé l'œuvre dramatique de Wilde et conclut : « Je voudrais aussi expliquer à ma façon l'œuvre de Wilde, et en particulier son théâtre – dont le plus grand intérêt gît entre les lignes » (*Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 746-7).

des droits ¹⁷⁹.

Au revoir. Votre fidèlement reconnaissant

André Gide.

54. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Samedi, 22 août [1914].

54, avenue de Saxe, 15^e

Cher ami,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai vu ¹⁸⁰ ! Pouvez-vous venir déjeuner jeudi 27, un peu avant midi 1/2 ? On a bien besoin de se réconforter les uns les autres malgré qu'on ait bon espoir. J'ai vu Raymond Bonheur hier ; il témoigne du bon esprit et du courage des campagnes autour de lui. Tous mes enfants sont (ou étaient il y a peu de jours) en bonne santé. Philippe a parcouru à cheval la Belgique jusqu'à Liège et est revenu vers Dinant ¹⁸¹.

Bien affectueusement à vous.

Arthur Fontaine.

Si Jean Schlumberger pouvait vous accompagner jeudi, j'en serais tout à fait heureux.

55. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [mardi] 15 février 1916.

¹⁷⁹ Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce projet, ni sur cette personne.

¹⁸⁰ En fait, Gide a dîné le 5 août cher Arthur Fontaine, en compagnie de Copeau.

¹⁸¹ Le 9 août, Fontaine écrivait à Jammes : « Jean-Arthur, sapeur-aérostier à Épinal, est sur les frontières maintenant. Philippe, envoyé d'abord entre Hirdon et Mézières, est aujourd'hui sans doute en Belgique. [...] Jacqueline m'a quitté hier ; [...] on organise une ambulance chez nous et elle a voulu s'y rendre. [...] J'ai vu ces jours-ci Raymond Bonheur, qui fait simplement son devoir à Magny, au milieu des paysans. [...] Gide est dans les services de la Croix-Rouge, avec Schlumberger » (*Correspondance 1893-1938, op. cit.*, pp. 144-5).

Cher ami,
L'adresse d'Alexis Léger ¹⁸² est
5 avenue Alphonse XIII.
Je n'ai pu vous la transmettre hier soir, ne la retrouvant pas dans
mon livre d'adresses.
Bien à vous,

Arthur Fontaine.

56. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[S. l., lundi] 27 novembre [19]16.

Mon cher ami,
Doit-on vous féliciter ou vous plaindre ?
Vous étiez déjà suroccupé au point qu'on n'imagine pas davan-
tage. Mais si le poste est plus important, j'en suis heureux pour
nous tous ¹⁸³. Je veux dire pour notre brave pays, et ça me donne
un peu de confiance.
Bien affectueusement votre

André Gide.

57. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

[Cuverville, samedi 14 décembre 1918.]

¹⁸² Nom d'état civil du poète Saint-John Perse, qui avait déjà collaboré à *La NRF* en 1909-1911. Étant entré en contact avec Claudel et Jammes, il avait obtenu de ce dernier une entrevue avec Fontaine afin d'entrer dans la carrière consulaire. Fontaine l'avait reçu début décembre 1911 (voir *Correspondance Fontaine-Jammes*, pp. 132-3). Il avait ensuite, séjournant à Londres en 1919-1923, servi d'intermédiaire entre Tagore et Gide pour permettre au second de traduire le premier. Attaché au quai d'Orsay, il allait bientôt être envoyé à Pékin.

¹⁸³ Tout en conservant ses fonctions au Ministère du Travail, Fontaine vient d'être nommé à la tête de la Commission des contrats au Ministère de l'Armement.

Mon cher Fontaine,

Voici bien longtemps que je ne vous ai revu. Si vous le permettez, je viendrai sonner « à votre porte » à mon prochain passage à Paris, c'est-à-dire vers la fin de ce mois. Aujourd'hui c'est au sujet de Jacques Rivière que je vous écris. Vous savez que comme prisonnier rapatrié il a été expédié sur Toulouse où il languit depuis trois mois. Voici la lettre que je reçois de lui ce matin :

« Je suis, je l'espère, sur le point de revenir à Paris. Un nouveau décret va nous permettre de rejoindre les dépôts les plus rapprochés de nos domiciles. Déjà j'avais écrit, l'autre jour, à Fontaine pour lui demander de m'aider à obtenir le plus tôt possible ce "rapatriement". C'était avant que le décret n'eût paru. Mais même encore aujourd'hui son appui pourrait bien m'être nécessaire, car je tremble d'être déclaré "indispensable" par le service qui m'emploie, tout au moins jusqu'à ce que tous les prisonniers soient rentrés. Or mes fonctions se bornent à appeler du matin au soir des listes de permissionnaires et à les faire ranger par deux dans un corridor. Si tu as l'occasion de voir Fontaine ces jours-ci, tu pourrais peut-être lui rappeler mon ardent désir de bénéficier le plus tôt possible des mesures qui viennent d'être édictées pour ma catégorie. Je crois qu'il n'aurait pas grand mal à obtenir qu'elles me fussent dès maintenant appliquées¹⁸⁴. »

Puis il proteste que ce n'est ni le cafard, ni le mal du foyer qui le pousse à parler ainsi, mais bien un ardent besoin de travail et le sentiment urgent de tout ce qui lui reste à dire. J'ajouterai que la reprise possible de *La NRF* est intimement liée à ce retour de Jacques Rivière à Paris¹⁸⁵... Pouvez-vous vraiment quelque

¹⁸⁴ Jacques Rivière à André Gide, 11 décembre 1918, *Correspondance 1909-1925, op. cit.*, p. 511. Au reçu de la lettre de Rivière, Gide lui répond : « Je reçois ton excellente lettre et vais écrire à Fontaine tout aussitôt ; puis, à Paris dans quelques jours, j'irai le voir pour m'assurer de ce qu'il aura pu faire » (*ibid.*, p. 514).

¹⁸⁵ Le dernier numéro (n° 68) publié par *La NRF* date d'août 1914, Jacques Copeau et Jacques Rivière occupant alors respectivement les fonctions de directeur et de secrétaire de la revue. Dans la lettre que Gide vient de recevoir, Rivière écrit, le 11 décembre, à propos de *La NRF* : « Décidément le moment est

chose, ici ? Sinon veuillez excuser mon importunité ¹⁸⁶.

À bientôt, n'est-ce pas. Croyez à mon affection bien fidèle.

André Gide.

58. — ANDRÉ GIDE À ARTHUR FONTAINE

Cuverville, [mardi] 21 janvier 1919.

Mon cher Ami,

J'applaudis de tout mon cœur à l'annonce de votre « dignité » nouvelle ¹⁸⁷. Quelle joie pour vos amis de voir reconnaître votre mérite, votre énergie et la patience de votre dévouement.

Ma femme se joint à moi dans les félicitations que nous vous envoyons. À bientôt, j'espère.

Croyez à ma profonde et fidèle affection.

André Gide.

59. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l.] Vendredi 4 juillet [1919].

Mon cher Gide,

venu pour nous de reprendre la parole, et sans tarder. La forme et les directions à donner à *La NRF* qui jusqu'ici ne m'apparaissaient pas qu'à travers une sorte de brouillard, se précisent chaque jour à mes yeux. J'ai même commencé un petit topo-programme, de l'achèvement duquel je sens bien aujourd'hui que rien ne me sépare, sinon la vie absurde et distraite que je mène » (*ibid.*, p. 512). Le premier numéro publié après l'interruption liée à la guerre (n° 69) le sera finalement en juin 1919, Jacques Rivière assumant dès lors la fonction de directeur.

¹⁸⁶ Fontaine répond aussitôt à Gide, comme nous l'apprend ce mot de Gide à Rivière du 16 décembre : « Je te récris bien vite au reçu d'une excellente lettre de Fontaine, prêt à faire pour toi le possible et l'impossible – et fêtant déjà la reprise de *La NRF* » (*ibid.*, p. 516). Rivière rentrera à Paris le 7 janvier et sera démobilisé le 21 mars 1919.

¹⁸⁷ Fontaine vient d'être fait Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Je viens seulement de lire vos « Réflexions sur l'Allemagne » parues dans *La N.R.F.* du 1^{er} juin 188. Je pense profondément tout ce que vous dites là. Je suis heureux de trouver en vous cette confirmation, cette preuve de ma foi réfléchie ; car je sais que vous parlez avec une entière sincérité, après avoir longuement pensé, étudié, pesé, composé.

Non seulement je trouve votre pensée juste, profonde, chargée d'avenir. Mais je trouve son expression, sa proclamation opportunes. Car il ne s'agit pas seulement du salut de l'Europe, mais du salut de la France. Et je vous loue, dans cet article, d'avoir insisté sur l'importance de la Nation, dans cette Europe en formation, et en mettant en relief le génie et le rôle de la France, d'avoir mis en relief aussi le caractère et le rôle nécessaire de l'Allemagne.

Nous ne sommes pas encore sortis de la terrible tourmente, qui ne date pas d'hier, où l'Europe risque de sombrer. Les actes de l'Allemagne prussienne – en 1870, en 1914 – sont d'épouvantables initiatives. Peut-on concevoir une Europe ? L'Allemagne est-elle prête à renoncer à l'hégémonie ? Les Nations déchirées, ruinées, pourront-elles avoir confiance, avec la garantie des États-Unis ? Travaillons à ce qu'il en soit ainsi.

Et pour cela, restez le plus français des écrivains.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

60. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

54, avenue de Saxe, XV^e
[Paris, samedi] 24 juillet 1920.

Mon cher Gide,

¹⁸⁸ Dans ses « Réflexions sur l'Allemagne » (*La NRF*, 1^{er} juin 1919, pp. 35-46), Gide appelle de ses vœux le développement d'une « culture nouvelle », « européenne » : il affirme que la France a « besoin de l'Allemagne » tout en soulignant que cette dernière « avait besoin de notre levain pour faire passer sa pâte épaisse ».

Merci de m'avoir envoyé *La Symphonie pastorale* que j'avais eu plaisir à lire dans *La Nouvelle Revue Française* et que j'ai plaisir à relire¹⁸⁹. Voici bien des années que vous m'aviez confié votre intention de traiter ce sujet¹⁹⁰ : la naissance, le développement des idées et des sentiments chez un aveugle, leur brusque transformation le jour où l'aveugle recouvre la vue. Je m'étais fait du sujet une idée qui tenait plus de l'histoire naturelle et de l'observation psychophysiologique que du roman et de la littérature, et ma première impression fut d'être un peu déçu par l'amour. Mais mon sujet était impossible et sans doute peu humain, et ma pensée fut à la fois présomptueuse et injuste. Et votre œuvre est une belle œuvre humaine, et je suis heureux que vous ayez eu l'amicale pensée de me l'adresser.

À ce merci bien sincère et affectueux, je dois joindre une nouvelle. Je me marierai vers la fin d'août avec Mademoiselle Germaine de La Seiglière, et j'en éprouve une grande joie. Vous voyez que je ne suis pas inhumain. Vous connaissez Mademoiselle de La Seiglière, sa beauté et son esprit¹⁹¹ ; son cœur est aussi une richesse.

Bien affectueusement à vous,

Arthur Fontaine.

¹⁸⁹ *La Symphonie pastorale* a été publiée dans *La NRF* d'octobre et octobre 1919, l'édition originale, aux éditions de la NRF, que vient de recevoir Fontaine, ne recevant l'achevé d'imprimer que le 15 décembre.

¹⁹⁰ S'il n'est pas possible de dater le moment où Gide a parlé de son projet à Fontaine, il convient de rappeler que Gide a déclaré l'avoir formé plus d'un quart de siècle plus tôt, au début des années 1890 : voir sur ce point la notice de Pierre Masson sur *La Symphonie pastorale*, dans *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, *op. cit.*, notamment, pp. 1141-2.

¹⁹¹ Anne-Marie Germaine de la Seiglière, née en 1876, était une figure de la société aristocratique. Le 2 septembre, Jammes écrit à Bonheur : « Ma mère ayant reçu un faire-part, ma femme y a découvert la belle-mère qui n'est plus la bonne Mme Escudier, mais une dame de Clinchamp dont le nom serait celui d'un mariage morganatique du duc d'Aumale. On ne peut pas être plus classiquement bourgeois que Fontaine. » (*Correspondance Francis Jammes – Raymond Bonheur*, *Bulletin de l'association Francis Jammes*, n° 43, juin 2006, pp. 271-2).

61. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [lundi] 3 janvier 1927.

Cher André Gide,

Le récit de votre voyage au Congo ¹⁹² est passionnément intéressant, – il est angoissant aussi. Vous avez bien fait de dire ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Votre cri de détresse sera entendu, il a déjà été entendu. Il n'est pas possible de tolérer de tels abus. Qu'est-ce donc que notre civilisation ! (hélas !)

Je vous trouve plutôt trop indulgent pour certaines choses. Vous acceptez comme un mal nécessaire les trop nombreuses morts d'hommes qui sont le prix du chemin de fer, des routes, du transport des éléments des bateaux à vapeur de la côte au bassin navigable du Congo. Sans doute, ces premiers portages, douloureusement pénibles, préparent la suppression du portage et l'établissement d'un régime plus humain. Mais a-t-on fait le nécessaire pour éviter les pertes, pour réduire la fatigue au minimum dans les œuvres utiles ? Et à quoi serviront ces routes si elles traversent des pays dépeuplés ?

Ces gens vivaient sur leur sol, sans se soucier de tant voyager. Que leur avons-nous évité, que leur avons-nous apporté ? Nous supprimons l'esclavage (du moins quand les corvées auront été réduites aux travaux publics d'intérêt public) ; nous apportons une organisation d'hygiène (que nous-mêmes peut-être avons rendue nécessaire) ; nous apportons des lois qui nous paraissent parfaites et une paix contestable. Mais les ravages jusqu'ici ont été plus

¹⁹² À ce moment, Gide a commencé à publier son *Voyage au Congo* dans *La NRF* (livraisons du 1^{er} novembre 1926 et du 1^{er} janvier 1927 ; suivra la suite du premier volume, dans les livraisons du 1^{er} février 1927 et du 1^{er} mars 1927, puis une partie du second volume dans les numéros des 1^{er} décembre 1927, 1^{er} janvier 1928, 1^{er} février 1928). Arthur Fontaine comptera parmi les appuis qui conduiront le Bureau International du Travail à mettre la question du travail forcé dans les colonies à l'ordre du jour de la Conférence Internationale du Travail en 1929, puis en 1930.

grands que les avantages. Ces peuplades étaient trop loin de notre civilisation pour la recevoir sans catastrophe (tout au moins en Afrique Centrale).

En colonisant l'Afrique, l'Europe obéit à une loi d'expansion mystérieuse ; le mieux à dire est qu'elle était inévitable. Espérons qu'à partir d'aujourd'hui nous apporterons réellement des bienfaits en échange des richesses que l'Afrique a procurées à l'Europe.

Vous avez, cher André Gide, un tel souci de justice et de liberté, un tel souci de la vie heureuse de chacun, ou de l'effort de chacun vers une vie libre et heureuse, une telle faculté de vous émouvoir, un tel besoin de dire ce qui vous émeut qu'il n'est pas une de vos œuvres que je ne lise avec intérêt et émotion.

Très souvent, je suis charmé ; quelquefois, je suis choqué dans ma nature intime ; toujours j'attache de l'importance à ce que vous dites. Non pas seulement parce que vous le dites très bien. Mais parce que quand vous dites quelque chose, vous ne pouviez pas ne pas le dire, vous avez été contraint de parler. Même quand je trouve qu'il valait mieux se taire (et ce n'est pas le cas pour le *Voyage au Congo*), vos paroles ont de l'importance.

Au revoir, cher ami, je vous envoie mes bons souhaits.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

62. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l., dimanche] 27 février 1927.

Cher André Gide,

Je viens de lire *Numquid et tu...* ?¹⁹³. Peut-on lire un livre de vous sans vous suivre avec émotion. Votre sincérité, votre sincère inquiétude, votre inquiétude vous jettent sur les aspects contraires

¹⁹³ Le « cahier vert » dans lequel Gide avait noté ses interrogations sur la religion, dans un contexte de crise spirituelle, entre janvier et juin 1916, avait déjà fait l'objet d'une publication en 1922, à tirage limité, sous le titre *Numquid et tu ?*. L'ouvrage fait l'objet d'une nouvelle édition en 1926 aux éditions de la Pléiade de Jacques Schiffrin.

et complémentaires du monde intérieur, du monde construit par la pensée, et votre enthousiasme, comme vos déceptions, sont contagieux par émotion – et par l’art de votre style.

Dans *Numquid*, je retrouve votre pensée permanente, celle qui harmonise vos élans en apparence contraires.

« Je sais et je suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n’est impur en soi, et qu’une chose n’est impure que pour celui qui la croit impure. »

« Joie, joie. Je sais que le secret de votre Évangile, Seigneur, tient tout dans ce mot divin : joie. Et n’est-ce pas là ce que, sur toutes les humaines doctrines, votre parole a de triomphant ? qu’elle permette autant de joie que la vertu de chaque cœur en propose ¹⁹⁴. »

Et vous pensez que la Vie Éternelle commence dès aujourd’hui ¹⁹⁵.

Quant à moi, c’est seulement dans l’ordre de la connaissance, dans l’ordre de l’Esprit, que je suis libre.

Dans l’ordre de l’action, ma nature « Ile de France » se refuse aux actes qu’elle pourrait regretter, et je suis heureux sous le signe de la règle.

Vos notes de voyage sur le Congo sont de plus en plus intéressantes, suggestives et complètes. Ce désir, cette volonté de justice,

¹⁹⁴ *Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 992 et 1003. La première citation est tirée de l’Épître aux Romains, la seconde est de Gide.

¹⁹⁵ Cette question de la vie éternelle est centrale dans *Numquid et tu ?*. Gide affirme notamment : « La vie éternelle n’est pas seulement à venir. Elle est dès à présent toute présente en nous ; nous la vivons dès l’instant que nous consentons à mourir à nous-mêmes, à obtenir de nous ce renoncement qui permette la résurrection dans l’éternité. » (*Numquid et tu ?*, 18 février [1916], *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 991). Le dernier cahier se referme sur des réflexions qui portent sur « la confusion qui fréquemment s’établit dans l’esprit du chrétien entre la vie future et la vie éternelle » ; Gide se livre alors à une exégèse du texte biblique qui l’amène à réfuter que « le Christ parle [...] de la vie éternelle, ainsi que d’ordinaire on l’enseigne, comme d’un état à venir » et conclut : « Dès l’heure où tu nais de nouveau, dès l’instant où tu bois de cette eau, tu entres dans le royaume de Dieu, tu prends part à la vie éternelle. » (*Numquid et tu ?*, 15 juin [1919], *Journal*, t. I, pp. 1007-8).

cette humaine bonté, ce sens d'une prospérité douce aux humbles (et bien ordonnée !), c'est vous encore, c'est vous très fortement.

Je serais heureux de vous revoir. Ma fille Jacqueline ¹⁹⁶ me disait ces jours-ci : « J'ai aperçu André Gide sur la place de la Concorde, j'aimerais causer avec lui. » Voulez-vous venir déjeuner 16 bvd Raspail le jeudi 10 mars ? Et qui désireriez-vous que nous invitions avec vous ?

Votre bien affectueusement dévoué.

Arthur Fontaine.

Nous nous absentons de Paris quelques jours, du 6 au 9 mars.

63. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[Paris, lundi] 30 avril 1928.

Cher André Gide,

Je suis rentré hier de Genève (où j'avais emporté *Le Retour du Tchad* ¹⁹⁷). J'ai eu grand plaisir à vous accompagner sur le Logone, chez les Massa, à travers la brousse et jusqu'à N'Gaoundéré ¹⁹⁸. Vous excellez dans l'art de conteur de voyages. Vous évoquez le paysage par des traits nets et simples, et vous nous y proposez toujours un sujet de méditation ; vous méditez vous-même, comparant la vie autour de vous là-bas, celle d'Europe, et tout ce qu'évoquent en vous vos lectures quotidiennes. Et rien d'humain ne vous est étranger ¹⁹⁹.

Ce qui me frappe, c'est à la fois la misère de la plupart des po-

¹⁹⁶ Gide a pu la voir, notamment lors des conférences données par la doctoresse Sokolnicka, en mars 1922 (voir *Journal*, t. I, p. 1173). Jacqueline Fontaine (1893-1932) faisait des études de médecine. Amie de la fiancée de Drieu La Rochelle, elle avait permis à ce dernier d'entrer à *La NRF* en transmettant ses vers à Léon-Paul Fargue.

¹⁹⁷ *Le Retour du Tchad* est paru fin avril 1928.

¹⁹⁸ N'Gaoundéré n'est pas la dernière étape du voyage de Gide, mais le titre du dernier chapitre de son livre.

¹⁹⁹ Citation de Térence (*Héautontimorouménos*, v. 77) : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

pulations nègres, et le peu d'avantages que leurs mœurs et leur condition leur permettent de tirer de notre (brillante) civilisation. C'est aussi le fait que quelques-unes de ces populations, bien gouvernées par leurs « rois nègres » sur des territoires avantageux, paraissent assez heureux sans s'embarrasser de nos richesses.

La civilisation européenne obéit à une force interne, à une nécessité (heureuse, ou malheureuse, ou aveugle) en cherchant à mettre en valeur toute la planète, au profit de la race blanche (quoi qu'elle en pense), et avec le désir intermittent (et sincère souvent) d'améliorer le sort des populations indigènes.

Mais comme notre civilisation est indigeste pour ces pauvres gens, et à quels abus peut conduire notre colossale puissance, notre excellence scientifique et notre armement industriel !

Je ne critique pas la colonisation, j'ai été moi-même souvent emballé par des idées colonisatrices. Mais quels soins, quel art, quelles précautions elle comporte de la part des races dites supérieures, – et qui le sont. Quelle difficulté, quelles peines, quelles souffrances, quels vices pour les colonisés qui ne peuvent accéder à notre culture et à notre richesse que par de très lentes étapes. Et qui ne peuvent peut-être pas y accéder, et sont voués alors à disparaître.

Quel problème, quelle destinée, et quelle hypocrisie ! Sans lutter contre la destinée des races blanches sur les continents nouveaux, avec quel amour humain vous avez senti le respect et l'affection qui doivent entourer nos frères noirs. Ces sentiments sont, certes, très répandus, mais ils ont besoin d'être souvent et fortement excités, car l'intérêt personnel à l'accoutumance les endort complètement.

Les polémiques que votre livre, que vos livres ont soulevées sont utiles et salutaires. Et vos deux livres sont de beaux livres.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

64. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

[S. l., samedi] 18 mai 1929.

Mon cher Gide,

Je vous remercie de m'avoir envoyé *L'École des Femmes*²⁰⁰. Votre souci de sincérité profonde, de loyauté de l'être s'y exprime avec une simplicité émouvante. Il atteint au tragique, très naturellement, dans l'âme d'Éveline, pipée par les apparences et qui s'était donnée. On peut être étonné de la vivacité de la réaction d'Éveline et qu'après vingt ans elle détermine une crise de dégoût si intense. Robert vaut encore mieux que beaucoup d'autres, il joue honnêtement son rôle malhonnête. La crise d'Éveline, son besoin de racheter son âme profonde, mettent en pleine lumière la douleur sourde et peu à peu intolérable d'une telle situation. On se livre sur soi à un examen de conscience, dont on ne sort pas satisfait, et on rectifie silencieusement l'échelle de valeurs.

Affectueusement à vous.

Arthur Fontaine.

65. — ARTHUR FONTAINE À ANDRÉ GIDE

Paris, [jeudi] 13 février 1930.

Cher André Gide,

Merci de m'avoir envoyé *Robert*²⁰¹. Je l'ai écouté tout de suite, d'un bout à l'autre. Évidemment, Éveline avait raison, Robert n'est pas sympathique et sa cause est médiocre. J'avais espéré

²⁰⁰ *L'École des femmes* a fait l'objet d'une prépublication dans les numéros de mars et avril de *La Revue de Paris* et vient de paraître en volume aux éditions de la NRF, en avril 1929.

²⁰¹ Deuxième volet de *L'École des femmes*, Robert a été écrit par Gide six mois plus tôt, très rapidement, en septembre 1929. En janvier 1930, il est publié dans *La Revue hebdomadaire* de François Le Grix. Le personnage de Robert évoque dans ce roman les vingt années que le journal de son épouse Éveline passe sous silence, en donnant de l'évolution des sentiments de celle-ci une vision qui lui permet de se défendre lui-même en se réclamant hypocritement de la morale religieuse.

qu'Éveline et Robert auraient raison tous les deux ; mais ce n'était pas possible, car Robert avait déjà dit et fait des choses antipathiques, il ne pouvait plus s'en laver. Tant pis pour lui, la cause est entendue.

La lettre à Montgomery Belgion ²⁰² me plaît beaucoup.

Votre bien dévoué

Arthur Fontaine.

²⁰² Critique littéraire, il avait publié en 1929 un livre intitulé *Our Present Philosophy of Life (according to Bernard Shaw, André Gide, Freud and Bertrand Russell)* ; Gide jugea l'étude qui le concernait très intéressante, tout en regimbant face à certains points de détail (voir *Journal*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1997, pp. 163-4). Il écrivit alors une lettre à Belgion, le 22 novembre, et la publia dans *La NRF* de février 1930 (pp. 194-7).

TIM TRZASKALIK

« Où est le masque ? »

Quelques remarques sur *Le Grincheux* d'André Gide ¹

« Doch hat er einen harten Kopf,
Der widerwärtge Sauertopf.
Das ganze menschliche Geschlecht
Machts ihm, dem Griesgram, nimmer recht.
Doch ist die Zukunft ihm entdeckt... »

(Goethe, *Faust*. Der Tragödie Zweiter Teil.)

SI ÉTRANGE qu'il paraisse, ce n'est pas seulement par tout ce qu'il dit, que s'affirme un poète, ce n'est pas tant par tout ce qu'il dit, que par tout ce qu'il *taït* ². » C'est avec ces mots que Gide pointe, le 22 novembre 1913 au Vieux-Colombier, la nouveauté d'une certaine poésie, en l'occurrence celle de Verlaine et celle de Mallarmé. Or, comme le précise une note de Pierre Masson qui renvoie le lecteur à l'entrée du *Journal* datée du 31 juillet 1905, une telle « esthétique du sous-entendu », Gide s'est toujours appliqué à se l'approprier. Il semble que dans son étude du caractère Grincheux, œuvre posthume de Gide et qui fut publiée, après sa découverte tardive en 1993, par Claude Martin, ce principe de composition subisse un détournement humoristique et quasi criminalistique. Car *Le Grincheux* – Gide a conféré à son petit récit un titre qui peut s'entendre comme le devenir person-

¹ Je remercie Jacqueline Laneyrie et Konrad Linggenfeld-Landrock pour leurs précieuses remarques.

² André Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1999, p. 497.

nage de la qualité dite « grincheuse » – raconte bel et bien, mais tout en brouillant les pistes, l'histoire d'un meurtre. Il convient d'entendre le monologue extérieur de ce personnage – dont le lecteur ne saura jamais dans quelle mesure celui-ci l'incarne, pas plus qu'il ne saura à qui ce Grincheux adresse la parole – comme la confession, ou plutôt la revendication, par sous-entendus d'un meurtre que l'on ne saura guère qualifier d'acte gratuit, qui ne laisse même pas affleurer l'idée de gratuité ; malgré le fait, ou peut-être plus précisément à cause du fait que le motif sous-entendu du crime et, surtout, son motif malgré lui rappelle en quelque sorte Lafcadio. Ce qui contredit une qualification de ce meurtre comme étant gratuit n'est pas tant le fait que l'auteur, ou plutôt le calculateur, ne ressent pas la nécessité de compter jusqu'à douze, et qu'il allume lui-même en quelque sorte le feu, c'est plutôt un motif des plus communs, mais qui, à la fin du récit, quand le but est atteint, se trouve écarté au moment même où il surgit pour laisser entrevoir ce qui a présidé véritablement à l'acte constitutif de l'histoire du « mythe », c'est-à-dire de la fable, du nœud, et qu'il s'agit de reconstruire dans l'enquête de la lecture : le caractère Grincheux façonne le destin de son ami Molle, peut-être en se confiant en partie au hasard, pour pouvoir s'accrocher de cette manière à sa propre existence.

Commençons la reconstruction du crime par l'observation de deux étrangetés qui perturbent le lecteur dès les deux premiers paragraphes du récit : notons d'abord l'irritante utilisation que Gide fait des temps verbaux. D'emblée, le lecteur se voit confronté à un discours en direct. Quelqu'un lui parle et lui dit ce qu'il est en train de faire, à savoir attendre son ami Molle. Cette valeur du direct se voit renforcée par l'apostrophe qui commence avec la locution « Et remarquez que ... » (nous revenons plus loin à la construction biscornue de ce syntagme). Celui qui parle marque ensuite, par le recours au plus-que-parfait et à l'imparfait (temps verbaux qui peuvent appartenir autant au *discours* qu'à l'*histoire*, selon la terminologie d'Émile Benveniste ³), respectivement une antériorité (« qu'il m'avait demandé ») et deux accomplissements

³ Cf. Émile Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français », in *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris : Gallimard, 1966, pp. 237-50.

(« que j'étais arrivé », « je savais »). Puis le discours en direct continue, tout en basculant du plan d'une action (attendre Molle) vers celui d'une réflexion sur l'exactitude des gens : « Il y a des gens qui ne peuvent être exacts. Mais [...] ». Or, il est pour le moins étrange que Gide emploie par la suite, pour un bref retour au plan de l'action, à nouveau l'imparfait qui maintenant ne remplit plus la fonction d'exprimer un accompli ou une antériorité, mais celle d'« aoriste du discours ⁴ » : « Et tout en prenant froid, je nourrissais d'amères réflexions sur le genre humain et sur moi-même. » Si le discours se présente, après les quelques dégustations d'amertume qui suivent, à nouveau au présent (« Il me plaît que Molle ne vienne pas à ce rendez-vous »), la confusion est complète, et la valeur temporelle du début, un discours au présent et en direct, pour le moins sérieusement désavouée.

Le deuxième paragraphe enfonce le clou. Le syntagme « L'embêtant, c'est que, en rentrant le soir [...] » ou bien démasque cette valeur comme feinte, ou bien la transforme par l'après-coup en un présent du passé. La fin de ce deuxième paragraphe l'avoue clairement : un tel enchevêtrement de temps verbaux « n'a aucun sens », si ce n'est celui d'émettre un doute sur la sincérité de celui qui parle, voire de souligner le fait que « le temps spécifique du destin [...] puisse à tout moment être rendu simultané à un autre ⁵ ».

À cette confusion narrative correspond une confusion sémantique dans une des phrases les plus tordues que Gide ait jamais écrites, à savoir l'apostrophe déjà mentionnée du premier paragraphe : « Et remarquez que c'est pour lui rendre service qu'il m'avait demandé de lui fixer un rendez-vous. » C'est la deuxième étrangeté que nous souhaitons souligner ici. Il va sans dire, et mieux en le disant, qu'après le syntagme « c'est pour lui rendre service », on s'attend à un changement de sujet. C'est-à-dire que

⁴ *Ibid.*, p. 249.

⁵ Walter Benjamin, « Destin et caractère », in *Œuvres*, t. I, Paris : Gallimard, 2000, p. 205. Si nous évoquons ici le célèbre essai de Walter Benjamin, publié en 1921, malgré le fait que Benjamin se soit fait une idée du paganisme qui fut à l'opposé de celle de Gide, ce n'est que pour souligner l'importance de ces deux notions de la théorie du tragique pour le récit de Gide.

celui à qui est rendu service, ne peut pas être, du moins non sans quelque irritation, le sujet grammatical de la proposition suivante. Or c'est précisément le cas de la phrase étrange que propose Gide. Il faut y voir comme un avertissement, car dans la logique propre et assez biscornue du récit, la phrase est la plus juste possible et convient au mieux à une pratique fort étrange du rendez-vous : le service en question rendu à Molle, c'est de lui fournir un alibi, et ceci par l'irréfutable autorité de la preuve écrite noir sur blanc d'un rendez-vous, non avec la maîtresse, mais avec l'ami grincheux. Le sous-entendu est clairement perceptible : alibi qui permet à Molle d'aller voir non l'ami grincheux, mais la maîtresse – et ceci, pour le dire avec les mots du Grincheux, en toute « félicité quiète ».

En d'autres termes, « l'embêtant » dans cette affaire n'est embêtant que pour Molle. Pour le Grincheux, au contraire, « l'oubli » embêtant est – du moins – la condition de possibilité d'un hasard objectif, si toutefois il s'agit bien d'un « oubli » qui, quoi qu'il en soit, ne parvient pas à faire oublier un certain « oubli » de Thésée. Ceci dit, il semble bien plus ajusté à la composition du récit de voir dans ledit oubli un calcul des plus précis. L'ami grincheux de Molle, « son confident », avoue ce calcul, quoiqu'il le fasse de façon assez taciturne et entre parenthèses : « (j'ai bien calculé) ».

Auparavant, c'est-à-dire jusqu'à « l'oubli » quasi-meurtrier, Molle pouvait faire confiance à l'ami grincheux : ce dernier postait toujours comme convenu et en bon « confident » ses lettres de rendez-vous pour que Molle, de son côté, ait la main libre d'aller tranquillement aux rendez-vous avec la maîtresse. Or, le manque de fiabilité qui intervient avec « l'oubli » ne peut s'expliquer que trop bien par les circonstances : puisque le Grincheux connaît tout de la double vie que mène son ami Molle, on est en droit de conjecturer qu'il est également au courant du quotidien de son confrère, y compris de quelque événement menu de ce quotidien, comme par exemple l'acquisition d'un nouvel appareil de chauffage. Il ne faut pas être psychologue avisé pour prévoir qu'un homme comme Molle, privé de sa liberté d'aller voir sa maîtresse, c'est-à-dire condamné à rester au foyer, livré par conséquent à l'ennui, un des « plus authentiques produits de l'enfer ⁶ », finira tôt

⁶ Et contre lequel « il importe de savoir préférer parfois être dupe, de se

ou tard, et selon les lois de la vraisemblance plutôt tôt que tard, par se mettre à bricoler, et ceci avec d'autant plus de vraisemblance que, d'un côté, il est connu pour être « toujours à l'affût d'inventions nouvelles », et que, de l'autre côté, il vient d'acquérir un nouveau jouet.

C'est dire que pour bien calculer, l'ami grincheux n'a qu'à se livrer à un calcul bien facile : ne pouvant pas sortir par manque d'alibi, Molle se mettra rapidement à tripoter sa nouvelle chaudière. Il suffira donc de se confier au hasard objectif de la composition du récit, dans la mesure où « il est vraisemblable que beaucoup de choses arrivent même contrairement à la vraisemblance⁷ ». Ou de manipuler l'appareil pour ne laisser rien au hasard dans la réalisation de cet attentat perfide. Mais quoi qu'il en soit, Molle aura eu sa chance d'échapper au piège, « s'il eût été exact au rendez-vous », celui avec la maîtresse, s'entend, et ceci malgré l'absence d'alibi, c'est-à-dire au prix de l'aveu. Et le Grincheux aura calculé son crime selon une devise bien gidéenne : en quelque sorte, il aime mieux, lui aussi, « faire agir que d'agir⁸ ».

Si l'on prend en compte le sous-entendu de l'intrigue, on entend mieux les quelques allusions d'allure bien anodine que nous livre le protagoniste. Que le Grincheux ait su que Molle allait venir avec quelque retard (« Et pourtant, je savais qu'il viendrait en retard »), s'entend à partir de là comme un aveu cynique, en écho au pétard qui assomme Molle à l'instant même. Car même en dehors de l'intrigue assassine, il n'y a pas lieu de parler de retard puisque Molle de toute façon ne vient jamais à ce genre de rendez-vous convenu par correspondance. Par conséquent, et mine de rien, l'ami grincheux corrige peu après son attitude à l'égard du rendez-vous manqué. Et sans parler de retard : « Il me plaît que

prêter à l'illusion », comme Gide poursuit dans son *Journal* à la date du 12 mai 1927, pour ajouter : « et le plus habile [...] n'est sans doute pas celui "à qui on ne la fait pas", mais qui tout au contraire se prête au jeu, soucieux avant tout de préserver sa joie » (*Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1951, p. 841).

⁷ Aristote, *Poétique*, texte traduit par J. Hardy, préfacé par Philippe Beck, Paris : Gallimard, Paris, 1996, p. 114.

⁸ André Gide, « Conversation avec un Allemand », in *Souvenirs et voyages*, éd. Pierre Masson, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2001, pp. 69-77, ici p. 76.

Molle ne vienne pas à ce rendez-vous. Je savais qu'il ne viendrait pas. » En effet, alors que normalement l'ami grincheux ne prend aucun plaisir lorsqu'il attend Molle pour ces faux rendez-vous habituels, pour cette fois-ci il lui plaît que Molle ne fasse pas apparition. Et quand il affirme par la suite « Je savais qu'il ne viendrait pas », ce n'est plus seulement à cause de la double vie de Molle, mais avec la conviction qu'il a réussi son coup pour de bon, qu'il a « bien calculé », que Molle n'aura pas avoué. Il ne s'agit nullement d'une « négligence meurtrière », par laquelle le texte comme une boucle revient à son point de départ pour se compléter⁹, mais bel et bien d'un calcul meurtrier du Grincheux qui, en effet, n'est nullement surpris, sans que lui, ou son auteur, n'inaugurent pour autant l'offensive contre la société de consommation¹⁰.

Malgré ce bon calcul, le Grincheux n'est pas à l'abri de l'erreur, ou de quelque négligence d'ordre mathématique. Et l'auteur avertit son lecteur, il lui fait comprendre qu'il ferait bien de se méfier de cet adepte passionné d'une sincérité beaucoup plus affectée que véritable¹¹. Que le Grincheux prétende, par exemple, s'opposer à la multiplication insensée de menus cadeaux de Noël, est une chose. Qu'il affaiblisse la fiabilité de son affirmation, à peine celle-ci articulée, en est une autre : quatre enfants et sa femme faisant chacun de tels cadeaux à tous les autres membres de la famille, y compris au père grincheux, cela fait exactement, et non en moyenne, vingt-cinq cadeaux. Le chiffre de trente ne peut être atteint dans de telles conditions que si le Grincheux en fait, à l'image de tous les autres.

Bref, ce Monsieur n'inspire pas confiance. Et c'est au plus tard à la fin du récit, à la lumière de la mention antérieure faite comme en passant de l'exemple d'une « visite de deuil » que l'on relève son caractère perfide. Force est de croire qu'il parle en toute connaissance de cause, et qu'il s'agit là non pas d'une visite de

9 Comme l'écrit Pierre Masson dans sa présentation du *Grincheux* dans le *BAAG* n° 102, d'avril 1994 (pp. 331-4, ici p. 332).

10 Cf. la fin de l'entrée du *Grincheux* par David H. Walker dans le *Dictionnaire Gide* (Paris : Classiques Garnier, 2011), p. 174.

11 « "Il ne suffit pas d'être heureux ; il faut encore que les autres ne le soient pas", écrit Renard. Je crains qu'il n'y ait là plus d'affectation de sincérité que de sincérité véritable. » (André Gide, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 819 sq., 9 août 1926).

deuil quelconque, mais de la visite de deuil au foyer de son ami « plus qu'à demi carbonisé ».

Gide, tout semble aller dans ce sens, s'est peint dans son étude du caractère Grincheux un personnage qui, dans la mesure où il traite dans son discours de la vérité et de la sincérité, partage les préoccupations de son auteur. Ce partage permet à l'auteur de procéder à la vérification de son propre discours, en se détachant de celui de son personnage¹² : dans la mesure où son propre discours se démarque du caractère Grincheux, il peut prétendre à une vérité qui saura se mettre à l'abri d'un « terrorisme moral¹³ ». Ce terrorisme moral, ou plus précisément l'orgueil¹⁴ du Grincheux, sert d'éclairage du début à la fin de l'ouvrage. Il a la fonction d'une écorce qui se démarque de ce qu'elle met à l'abri, de ce qui, celé par elle, en elle se décèle, à savoir le nœud meurtrier de la fable.

Encore qu'ici, un tel décèlement ne suppose en rien un rapport quelconque entre le plan des actes muets du Grincheux (le nœud meurtrier) et celui de ses actes de parole. Du reste, rien ne semble plus incertain qu'un tel rapport, car son discours montre à l'évidence qu'il ne dit pas ce qu'il fait ou qu'il ne parle pas de ce qu'il fait, et qu'il ne fait pas ce qu'il dit. D'un autre côté, il est même simplement impossible de déterminer dans quelle mesure le Grincheux pense ce qu'il dit. À aucun moment du texte le lecteur ne peut recevoir ce discours comme argent comptant. C'est tout le contraire : il assiste à un discours qui ressemble bien plus à une répétition pour ou devant soi-même qu'à une prise de parole sincère sur quoi que ce soit. C'est dire qu'une contradiction performative détermine ce discours d'un bout à l'autre : tout en professant son mépris du théâtre, le Grincheux propose « ce jeu de dupes » à son interlocuteur imaginaire. Et tout se passe comme si l'existence purement imaginaire, insaisissable de ce dernier finissait par contaminer celle du Grincheux. Son discours n'a nulle

¹² « Le Grincheux est un nouvel Alceste, ce personnage justement que Molière s'est peint pour essayer de s'en détacher. » (Pierre Masson, *BAAG*, art. cité, p. 331.)

¹³ Cf. *ibid.*, p. 333.

¹⁴ L'autre authentique produit de l'enfer, selon l'entrée du *Journal* de la date du 12 mai 1927 (voir plus haut, note 5).

emprise sur le réel de son existence. Il flotte en toute liberté, et par conséquent en toute gratuité, au-dessus de sa propre vie.

Du reste, ce discours s'avère être contradictoire à un point tel qu'il paraît presque impossible que le Grincheux le prenne lui-même pour argent comptant. Il semble tout au contraire qu'il prenne un certain plaisir à se perdre dans les contradictions flagrantes qu'il développe. Évoquons à titre d'exemples quelques-unes de ces contradictions. Et commençons avec une contradiction située au plan pour ainsi dire métaphysique, voire métapsychologique ou spéculatif du discours Grincheux, contradiction qui est liée à un plaisir manifestement perçu comme une souffrance, du moins si on juge d'après les paroles mêmes que professe le Grincheux : « Chaque preuve que l'homme me fournit à neuf de son abjection me *ravît*. Ne pouvoir se fier à personne, c'est de cela que je *souffre* [...]. *Mais* que l'un [...] échappe à cette loi de non-fiabilité, je suis *déçu*. » (Nous soulignons.) Visiblement, ravissement et souffrance sont ici du même côté ; et quand la cause de la souffrance fait défaut, c'est la déception qui règne et qui, elle, est à l'opposé du ravissement et de la souffrance. Or, comme de cette manière le Grincheux tire son bonheur de son malheur, il se contredit quand il proclame pouvoir être encore plus heureux « sans cet absurde bonheur des autres », lequel est en vérité bel et bien la condition de possibilité de son malheur, à savoir selon sa logique spéciale : de son bonheur ; de « la solitude de sa misère » – et non pas, évidemment, de la misère de sa solitude... Ajoutons à cela que sa définition du bonheur – n'avoir « besoin de personne ni de rien » – se trouve elle-même en contradiction ouverte avec le système des plaisirs qu'il donne à entendre.

De telles contradictions rythment son discours. Elles affectent fortement la confiance en l'amour du vrai que cet orateur se découvre à volonté. Mais ce qui détermine le caractère Grincheux, ce ne sont pas tant les contradictions au sein de ses ratiocinations, ce n'est même pas tant la position d'avocat du vrai qu'il s'invente en désintéressé principal, c'est-à-dire en s'élevant à un point bien au-dessus de l'humanité – même s'il en fait partie qu'il le veuille ou non – ; ce n'est pas non plus l'intransigeance avec laquelle il considère les actions et les passions par lesquelles les autres s'efforcent d'aller mieux dans *la synthèse d'insatisfactions*

que chacun est à sa manière ¹⁵. Le Grincheux n'est pas un anti-pathique. Il est un exécration du fait d'une autre contradiction, ou d'une inconsistance, située, elle, au plan éthique de son discours : à savoir les deux mesures selon lesquelles il fixe ses jugements – une mesure à sa mesure, ou plutôt à sa convenance ; puis une autre, bien plus intransigeante, à la mesure, à l'inconvenance des autres. Qu'il revendique, par exemple, le droit à ses dégustations misérables, ne l'empêche nullement d'ôter à ses proches leur droit à l'amusement, bien que dans un cas comme dans l'autre celui qui éprouve un plaisir l'éprouve bel et bien par l'intermédiaire des autres, transformés en objets de plaisir. Ou encore, pour n'en citer qu'un autre exemple, le fait que sa femme ne sache même pas dans quelle situation difficile se trouve la domestique, ce fait ne dit pas tant sur l'ignorante elle-même que sur son mari grincheux qui apparemment lui cache ce fait dont il a eu vent, de son côté, dans un contexte qu'il fait clairement sous-entendre ¹⁶.

Bref, à aucun moment de son monologue extérieur, le Grincheux ne fait preuve de bonne volonté. C'est bien au contraire avec la plus évidente mauvaise volonté qu'il refuse d'assumer un inconvénient majeur et incontournable : tout ce qu'il dit à propos de l'humanité et de ses proches vaut aussi pour son propre compte.

Mais laissons ce discours prétentieux et rempli de haine de la prétention pour ce qu'il est et revenons au nœud de l'intrigue, le meurtre. Au sein d'une enquête, l'enquêteur s'interroge forcément sur le motif du crime. Et Lafcadio a sans doute raison, à bien des égards en tout cas, de se réjouir quand il se dit : « Un crime immotivé, [...] quel embarras pour la police ¹⁷ ! » L'embêtant pour Lafcadio, c'est que Gide dessine son caractère grincheux de telle sorte qu'une phrase prononcée par Lafcadio comme en passant pourrait très bien résumer le motif qui a poussé le Grincheux à

¹⁵ « Quelqu'un est une synthèse d'insatisfactions » (Philippe Beck et Gérard Tessier, *Beck, l'impersonnage*, Paris : Argol Éditions, 2006, p. 65).

¹⁶ « Je dois me cacher [...] pour parler avec cette pauvre fille et lui donner [...] quelques secours dont elle a le plus grand besoin. [...] Après midi, pour gagner un peu plus, elle accepte encore une autre servitude. » (Cf. *Le Grincheux*, p. 26).

¹⁷ André Gide, *Les Caves du Vatican*, in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1958, p. 829.

jouer le destin de son ami Molle : en l'assassinant d'une manière assez spéciale, il s'agit pour « l'auteur du crime » de s'assurer de la preuve qu'il se possède parfaitement¹⁸. C'est que l'étude sur le caractère Grincheux écarte par le discours même de son protagoniste le motif le plus commun tout en le dessinant : étant donné les moyens dont le Grincheux dispose pour obtenir les servitudes qui lui conviennent, ce n'est sûrement pas pour « assumer la charge » de la maîtresse de son ami que ce personnage bien installé dans sa misère bourgeoise – bourgeoise et finalement meurtrière – se laisse aller à en finir avec ce que l'on pourrait appeler le principe Molle. Peut-être ne peut-on le croire sur parole qu'à cet endroit précis de son discours où il exprime clairement qu'il n'a même pas l'intention de se donner « les gants de la charité pour récupérer la maîtresse de son ami », comme Pierre Masson l'a suggéré¹⁹. Ce n'est ni « par amitié pour Molle, ni par commisération ; mais par décence », et « pour pouvoir mépriser Molle un peu plus, et les hommes en général » qu'il entretiendra, « comme on dit », cette maîtresse. Autrement dit, une telle récupération ne vaut pas comme motif, il s'agit tout au plus d'un effet secondaire qu'il ne se résout pas à dédaigner.

Le motif ne peut être situé qu'au plan plus abstrait de l'étude du caractère Grincheux. Le mépris du Grincheux à l'égard de Molle obéit à la mécanique de la misanthropie, comme le note à juste titre Éric Bonnargent : « Mal à l'aise avec lui-même et les autres, le misanthrope est souvent victime d'une individualité mal vécue, la misanthropie n'étant finalement rien d'autre que la projection sur les autres de ce que l'on déteste en soi-même²⁰. » Supprimer Molle, tel est l'espoir du Grincheux, serait pour lui comme un acte cathartique. C'est au prix de son coup réussi contre Molle que le Grincheux espère entrevoir une dernière possibilité de s'assurer lui-même de sa propre existence. Le fait qu'il soit capable d'en finir avec les petits arrangements misérables auxquels se livre son ami, lui sert de preuve pour sa propre existence ; une existence comme il se l'imagine : privée de ses ennuis et insatisfactions,

18 « Preuve que je me possède parfaitement » (*ibid.*, p. 830).

19 Pierre Masson, art. cité, p. 331.

20 Éric Bonnargent, *Atopia, petit observatoire de littérature décalée*, Éditions le Vampire actif, 2011, p. 21 sq.

mais sans en payer le change, une existence surtout et avant tout inchangée, obéissant toujours à la dictée de l'imaginaire grincheux, au rythme de ses déformations et déplacements, de ses dénégations et dénis. L'étude montre le caractère Grincheux souffrant de son incapacité à entrer en relation avec sa vie, c'est-à-dire avec tout ce qui le rend dépendant des autres, à l'opposé de son programme imaginaire de mort-vivant : « je n'ai besoin de personne ni de rien. »

Le caractère Grincheux n'est pas ce caractère dont Walter Benjamin a fait l'éloge en l'appelant « le soleil de l'individu », pour l'opposer au destin : « l'ensemble de relations qui inscrit le vivant dans l'horizon de la faute ²¹ » ; la vision du caractère Grincheux n'est libératrice sous aucune de ses formes, précisément parce que chaque fois qu'il prononce un jugement il dicte un destin. C'est en poursuivant les indications que le récit nous donne, sous la forme d'allusions pleines de mépris à l'égard du théâtre et de la comédie, sous la forme d'un certain rapport entre destin et caractère, que l'on peut entrevoir la conception d'un faux caractère, voire d'un non-caractère, d'un caractère à l'image d'une époque où le masque a quitté la scène pour s'emparer de la vie, pour servir « une humanité monotone ou déjà masquée ²² ».

Sauf que le propos, en quelque sorte trop tranchant, que Gide a posé en ces termes au centre de sa conférence sur « L'évolution du théâtre », prononcée en 1904 à Bruxelles, à savoir la question « Où est le masque ²³ ? », s'est visiblement compliqué entre-temps, c'est-à-dire environ trente ans plus tard. Car répondre à la question de savoir où est le masque devient beaucoup plus hasardeux dès le moment où il faut calculer avec la possibilité du

²¹ Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 204.

²² « Les plus splendides époques de l'art dramatique, celles où le masque triomphe sur la scène, sont celles où l'hypocrisie disparaît de la vie. Au contraire, celles où triomphe [...] l'hypocrisie des mœurs sont celles mêmes où l'on arrache le masque à l'acteur, où on lui demande, non plus tant d'être beau que d'être naturel ; c'est-à-dire, si je comprends bien, de prendre exemple sur les réalités, sur les apparences du moins que le spectateur lui propose, – c'est-à-dire sur une humanité monotone ou déjà masquée. » (André Gide, « L'évolution du théâtre », in *Essais critiques*, pp. 433-44, ici p. 440.)

²³ *Ibid.*

masque du non-masque, ou de l'hypocrisie de la sincérité. À travers le Grincheux, un Sindbad à l'envers, et catholique de surcroît, Gide dessine le portrait de toutes les hypocrisies, y compris celle de la sincérité, pour avertir de l'énergie meurtrière que la prétention génère, et surtout la prétention de la non-prétention.

Tout se passe comme si Gide se glissait, en confiant la parole à son protagoniste, dans la peau de ceux qu'il évoque à la fin de sa conférence de Bruxelles : « Il semble que ceux qui parlent se rendent compte, malgré la prétention qu'ils ont de représenter toute l'humanité de leur temps, que d'autres attendent et qu'après que ces autres auront pris la parole, eux ne l'aurons plus... de longtemps²⁴. » Ceux qui prétendent représenter toute l'humanité sont souvent ceux qui placent leurs représentations au-dessus de celles des autres. Le Grincheux en fait partie.

En ce sens, ce petit récit soigneusement tenu secret par son auteur ne correspond guère aux besoins de l'art, mais bien trop aux mœurs du temps, du moins à en juger selon le programme que Gide formule en 1904 : « Je dirais assez volontiers : qu'on nous redonne la liberté des mœurs, et la contrainte de l'art suivra ; qu'on supprime l'hypocrisie de la vie et le masque remontera sur scène. Mais puisque les mœurs ne veulent encore rien entendre, alors donc : que l'artiste commence. J'ai quelque espoir que les mœurs suivront²⁵. » *Le Grincheux* ressemble dans ce contexte plutôt à une sorte d'auto-vérification. Révérer ce que l'on quitte, en levant l'ancre. En ce sens, une publication ne s'est pas imposée. Le Grincheux dont le destin, « une expérience qui revient toujours²⁶ », s'appelle Noël, « une des pires épreuves de ma vie, et qui revient périodiquement », n'aurait pas été un remède à « la disette de caractères²⁷ ».

En revanche, il aurait été, et il l'est à présent, par la complication que le récit fait subir à la question du masque, une matière extraordinaire pour la scène. Car *Le Grincheux* force le dispositif scénique à travers chaque mot à s'exposer à sa propre mise en

24 *Ibid.*, p. 443.

25 *Ibid.*, p. 442.

26 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 201. Benjamin se réfère à Nietzsche.

27 André Gide, « L'évolution du théâtre », p. 441.

abyrne. Une justesse ne sera possible ici qu'en ayant recours à l'artifice, à la contrainte, à sa surexposition. En montrant la parole vide, vidée de son naturel, et en décelant le nœud, ce vers quoi tend cette parole, à force d'indépendantisme qui tourne à vide.

Gide inclut dans son récit une véritable réflexion sur la puissance de la parole. Quelqu'un essaie un discours, se fait une scène, se livre à une répétition, se joue une comédie – et on ne peut même pas dire si ce faisant il se prend à son propre jeu, tellement sa parole est éloignée de l'acte par lequel il tente vainement de s'emparer de sa vie. C'est un discours à vide, un discours de l'évitement. « On se rend au théâtre », écrit Valère Novarina, « pour voir l'acteur souffrir de son corps, de l'espace et du temps, et se délivrer par la rédemption finale », à savoir par le mot salvateur (*Lichter des Körpers*, S. 12). Gide rappelle au bon souvenir de l'art dramatique que le mot privé de sens, l'abandon à la perte du sens, annule la puissance libératrice du drame de la parole et laisse le dernier mot au complot meurtrier.

JEF LAST

Mon ami André Gide

(suite)

*Traduit du néerlandais
par*

BASIL D. KINGSTONE

Le premier chapitre de *Mon ami André Gide*
a paru en janvier 2012 dans le n° 173 du *BAG*.

II

Notre amitié — Souvenirs de Paris — Mon travail pour le Parti communiste hollandais — Zuyderzee — Roquebrune

IL EST, bien sûr, extrêmement agréable pour moi de trouver dans le livre de Claude Mauriac (*op. cit.*, p. 193) l'image de moi, sans doute quelque peu exagérée, que Gide esquissait pour ses amis. Mais je suis d'avis que l'autre portrait de moi, presque caricatural, qu'il a fait dans son introduction à la version française de mon *Zuiderzee*¹ révèle beaucoup mieux le plaisir qu'il tirait de notre rapport. Il prenait certainement un plaisir satanique à présenter à ses intimes quelqu'un qui souffrait encore davantage d'exactly les mêmes fautes que son cercle lui reprochait. Mon incapacité à retenir les noms et les visages, qui me met constamment dans les situations les plus pénibles, mon égoïsme involontaire, mon manque d'ordre, l'alternance de la générosité avec une avarice soudaine quand je ne peux plus ignorer l'état de mes finances, l'attrait que le danger a pour moi et les conséquences inattendues de cela (par exemple, je suis arrivé une fois à Paris sans le sou, m'étant fait voler mon portefeuille à Anvers par un gamin des rues, qui me l'a enlevé avec une élégance insurpassable), tout cela amusait grandement Gide, parce qu'il s'y reconnaissait.

Il montrait parfois, devant d'autres invités, de cette manière vraiment taquine que Klaus Mann² a décrite, divers petits défauts que j'ai : glotonnerie, ignorance des bons vins, pataquès ; mais il savait bien que je rirais le premier d'être ainsi démasqué.

¹ *Zuiderzee* parut en version française chez Gallimard en 1938 ; Gide consacra beaucoup de temps à réviser la traduction pour en extirper les belgicisms. Pour la préface de Gide, voir *Essais critiques* (Bibl. de la Pléiade), pp. 901-4. Elle fut conçue plutôt pour amuser le lecteur, car Gide ne voulait pas parler des vues politiques de Last, ni de ses goûts sexuels, de peur d'attirer sur Last davantage les foudres des communistes.

² Voir Klaus Mann, *André Gide, die Geschichte eines Europäers*, Zurich : Steinberg Verlag, 1948, pp. 36-42. Mais le récit de cette rencontre ne donne pas l'impression que Gide ait taquiné Mann.

À d'autres égards encore, nous avions beaucoup en commun. J'éprouvais comme lui un besoin obsédant de lire sans cesse, par exemple dans le train (Gide me dit que lors de son premier voyage en Allemagne, pendant sa jeunesse, ce besoin l'avait même empêché d'observer ce pays), et une curiosité toujours aux aguets qui en résultait. Combien, aussi, je comprenais son indignation de ce que l'homme est « condamné à habiter toute sa vie une seule peau ». L'incapacité à jouir d'un repas, d'une promenade, d'un film ou d'un livre si on ne peut pas partager cette jouissance avec un autre pour la voir comme reflétée sur son visage, le besoin de solitude mais aussi de quelqu'un qui soit à portée de voix dans la même maison, le désir d'explorer les villes, les auteurs, les musées seul et sans guide, et même l'habitude de commencer à écrire un livre sans plan préconçu... je ne reconnaissais tout cela que trop bien en moi-même. Nous aimions tous deux également nous lever de bonne heure, faire de longues randonnées, et jouer à tout sport non compétitif. Des parties d'échecs que nous jouions presque tous les jours quand nous voyagions ensemble, chacun de nous a dû en gagner autant qu'il en a perdu.

Bien entendu, au commencement, nous avions quelques auteurs favoris en commun, dont moi aussi j'avais lu presque tous les ouvrages importants : Dostoïevski, Browning, Ibsen, Goethe, Whitman. Les romans, drames et poésies de ces auteurs que nous préférions étaient presque toujours les mêmes. Mais combien plus profondément et complètement Gide semblait avoir lu et compris ces livres ! Souvent je ne me rappelais que vaguement l'intrigue, et la plupart du temps les noms des personnages secondaires m'échappaient plus ou moins ; mais Gide pouvait parler des personnages même mineurs comme s'il les avait connus personnellement. On voyait bien que ces créations littéraires lui étaient souvent plus réelles que ses amis intimes. Il pouvait parler d'Œdipe et de Thésée comme s'ils étaient des contemporains vivants, et s'amuser pendant de longues minutes en spéculant sur ce qu'auraient fait un Veltchaninov ou un Troussotski³ dans les circonstances où nous nous trouvions à ce moment-là. Cela l'irritait de voir combien vite, ma mémoire étant dix fois moins puissante que la sienne, je me retirais du jeu. « À quoi ça sert », me demandait-il alors d'un ton moqueur, « de lire des livres dans toutes les langues, si tu ne fais pas de leur contenu une partie de toi-même ? » Mais comment, dans le maelström sans fin de l'activité

³ Personnages de *L'Éternel Mari* de Dostoïevski.

journalistique et politique, où j'avais déjà de la peine à gagner ma vie, aurais-je pu trouver la paix sans souci pour me plonger dans mes lectures de façon gidienne ? Il m'introduisit à d'autres auteurs encore, qui me frappèrent énormément et dont l'œuvre devint une source de conversations entre nous : Melville, Blake, Hogg, Grimmelshausen, Keller (*Der grüne Heinrich*), Emily Brontë⁴. D'autre part, c'est grâce à ma connaissance des langues, que Gide m'enviait tant, que je connaissais beaucoup de littératures, mais aucune à fond ; en effet, pour ce qui est de mes lectures, j'aurais peut-être mieux fait de passer à étudier les bonnes traductions disponibles le temps que j'ai consacré à l'étude et à la pratique de ces langues.

Du domaine où j'étais en quelque sorte expert, la culture chinoise, Gide ne savait rien, et moi je connaissais presque aussi peu la matière qui l'intéressait, lui, si intensément : la culture de la Grèce et de Rome. À la différence de la plupart des jeunes gens que Gide rencontrait, j'avais peu lu de son œuvre avant de faire sa connaissance, et dans ma vie très pleine je n'ai comblé cette lacune que très lentement et après coup. C'était encore un handicap, d'autant plus que les noms de nombreuses personnes dont il parle dans son *Journal* ne me disaient rien. Naturellement, j'avais constamment honte d'avouer que je n'avais pas encore la moindre idée de qui étaient A. Ruyters, Charles Du Bos, Ghéon, Schlumberger, Van Rysselberghe et maints autres, mais par conséquent, après avoir bien ri

⁴ En effet, ces noms émaillent le *Journal* de Gide. Herman Melville (1819-1896), romancier américain dont les œuvres sont des épopées de la lutte du Bien et du Mal. De tous les romans en anglais, son *Moby Dick* (1851), sur la pêche à la baleine, est « le plus glorieux de tous, sans doute », dit Gide (*Journal*, p. 751). — William Blake (1757-1821), poète, peintre et graveur anglais, lyrique, visionnaire, dont Gide traduisit en 1922 *Le Mariage du ciel et de l'enfer*. — James Hogg, écrivain écossais, dont le roman *Memoirs of a justified sinner* sembla à Gide « un des plus extraordinaires livres I ever read » (*Journal 1939-1949*, p. 275). Gide écrivit pour la traduction française (*Confessions d'un pêcheur justifié*) une préface qui fit enfin connaître ce roman... en Angleterre (cf. *BAAG* n° 71, juillet 1986, p. 91). — Hans Grimmelshausen (1620-1676) romancier allemand, auteur des *Aventures de Simplicius Simplicissimus* (1668-69), qui dépeint l'Allemagne à l'époque de la Guerre de Trente Ans. — Gottfried Keller (1819-1890), romancier suisse d'expression allemande, dont Gide apprécia le roman autobiographique *Henri le Vert* (1854-55). — Emily Brontë (1818-1848), la plus célèbre des sœurs romancières anglaises, écrivit un seul roman : *Les Hauts de Hurlevent* (1847).

des anecdotes innombrables qu'il racontait en voyage ou à table au sujet de ses amis et contemporains, pour la plupart je les oubliais vite.

La littérature française était pour moi un terrain encore plus dangereux. Je trouvais que, pour un jeune Hollandais, j'avais déjà lu pas mal de livres français et que, grâce à mon voyage en URSS en 1932 avec Aragon et, plus tard, à mon amitié avec René Crevel, je savais quelque chose de la littérature française récente. Je subis le premier choc un jour où une dame qui rendait visite à Mme Van Rysselberghe parla tout un après-midi de toutes sortes d'auteurs dont je n'avais même pas entendu parler. J'avouai à Gide ce soir-là que j'avais été sur des charbons ardents pendant toute la visite. Il dit, pour me consoler : « Quoi, Mme X... ? Mais elle-même n'a pour ainsi dire rien lu ! Tout ce qu'elle connaît un peu, c'est la littérature des vingt dernières années, donc en fait rien de vraiment important ! »

Étaient « vraiment importants » pour lui, d'abord, les classiques, et qu'en savais-je ? J'avais lu quelques tragédies de Corneille et de Racine, quelques vers de Ronsard, des comédies de Molière. Corneille me semblait un phraseur réactionnaire, Molière un laquais spirituel. Je trouvais Racine aussi mièvre et ennuyeux que Vondel⁵.

Là-dessus nous faillîmes nous quereller. Mais comment aurais-je su, dans une telle querelle, défendre mon point de vue contre quelqu'un qui semblait connaître par cœur chaque vers que ces auteurs avaient écrits ? Et combien d'auteurs classiques n'y avait-il pas – Montaigne, pour ne prendre qu'un seul exemple, que Gide admirait tellement plus que tous – dont j'avais lu tout au plus un extrait dans une anthologie ?

Et encore, passe pour mon ignorance. Mais je n'appréciais pas Balzac et Stendhal comme il fallait, Rostand, Richepin, Loti et Anatole France figuraient parmi mes auteurs favoris, Valéry me dépassait, et jusque-là j'avais compté Romain Rolland et Duhamel parmi les meilleurs écrivains français. C'étaient là des barbarismes dont je devais avoir honte et qui témoignaient d'un impardonnable manque de goût.

Je dois dire qu'il m'étonnait d'autant plus en louant Zola et Victor Hugo comme deux géants de la littérature française.

Dans tout autre domaine la discussion était possible, mais pas dans celui-ci. Ici le pape parlait *ex cathedra*, et plus je lisais, plus je devais

⁵ Joost van den Vondel (1587-1679), un des pères fondateurs de la littérature néerlandaise, poète et dramaturge baroque, écrit des ouvrages religieux et historiques.

admettre que le pape avait raison. Par conséquent je commençai à éviter toute conversation à ce sujet ; quand Gide en parlait avec ses amis, je me taisais. Parfois j'essayais de noter quelques-unes de ses remarques qui me semblaient particulièrement frappantes, mais je découvrais presque toujours par la suite qu'elles étaient déjà consignées quelque part dans ses œuvres. Pour ceux qui, à cette époque, connaissaient son œuvre mieux que moi, cela a dû être un peu irritant de le voir se citer si souvent. Pour lui aussi, d'ailleurs, témoin son observation à Claude Mauriac : « C'est affreux d'en être réduit là : tout avoir connu et dit déjà de ce que l'on pouvait dire et connaître. Y a-t-il pire bêtise, pire ridicule que de se citer soi-même ? » (Cl. Mauriac, *op. cit.*, p. 130). Et moi-même, plus je vieillissais, moins je dois parler des belles choses qui me sont arrivées comme marin et en Russie, en Espagne, au Maroc et à Bali, car j'ai déjà ressassé tout cela dans mes livres et conférences. La difficulté de dire quelque chose de nouveau dans un livre comme celui-ci tient aussi à ce que presque toutes les anecdotes importantes ou amusantes ont été notées presque immédiatement, soit par Gide lui-même, soit par un de ses nombreux amis. Même les histoires en queue de poisson, les « dog-stories » dont il nous régalaient, je les retrouve mot pour mot à la page 1187-88 d'*Ainsi soit-il*, toutefois sans la tentative de les caractériser comme ayant « un excès d'impossible ». Tout au plus peut-on apporter ici et là une correction. L'histoire du médecin et du chef de district (*ibid.*, p. 1236-7) repose sur une histoire que je lui racontai, à propos d'un livre que j'avais lu sur la situation en Chine.

Quand j'étais à Paris, j'occupais d'habitude la petite chambre que Gide tenait à ma disposition au dernier étage de sa maison. Cet arrangement avait l'avantage que je pouvais entrer et sortir tout à fait librement, par l'ascenseur de service, sans passer par l'appartement de Gide. Son étage à lui consistait en trois appartements reliés ensemble par un corridor. Celui de Gide était au milieu, Mme Van Rysselberghe habitait à droite, celui de derrière fut d'abord l'atelier de Marc Allégret et plus tard Pierre Herbart et sa femme Élisabeth Van Rysselberghe sont venus l'habiter. C'était le plus souvent Gide lui-même qui me réveillait le matin. La vieille bonne Eugénie, qu'il aimait beaucoup, ne venait qu'à midi, et la plupart du temps nous déjeunions debout dans la cuisine : une tasse de thé, deux toasts beurrés et un œuf. L'appartement consistait en deux petites pièces côté rue, avec notamment des toiles de Van Rysselberghe, la chambre à coucher de Gide, où pendaient quelques sculptures japonaises en bois, et ensuite un long corridor étroit, plein de rayons de livres,

qui menait à la salle de bains et à l'atelier. À part ma chambre au grenier, d'où l'on voyait par-dessus les toits de Paris jusqu'au Sacré-Cœur, seule la salle de bains offrait une belle vue, sur le jardin du ministère de l'Agriculture.

L'atelier, spacieux, avec une galerie attenante où se trouvaient sa bibliothèque et ses archives, donnait sur une sombre cour intérieure. Ici, si je me rappelle bien, il n'y avait pas de peintures ; la pièce était décorée pour la plupart de toutes sortes d'objets rapportés du Congo. Gide semblait trouver agréable que je travaille tranquillement dans cet atelier, pourvu que je ne dise rien. J'étais souvent surpris par la manière agitée dont il travaillait. Il faisait presque sans cesse les cent pas entre l'atelier et la petite antichambre où régnait Mme Yvonne Davet, sa secrétaire. De temps en temps il notait quelques phrases dans son cahier, mais j'avais l'impression que les interruptions du téléphone et de la sonnette, dont il se plaignait toujours, lui offraient en fait des occasions bienvenues pour arrêter son travail. (Mme Davet a noté dans son *Hommage à André Gide*, p. 348, « un des rares cas où il me savait gré de le protéger des coups de téléphone ».) Dans la plupart des cas il n'avait même pas besoin d'entendre sonner, il n'avait qu'à fermer la porte de l'atelier. Mais bien que Mme Davet répondît, bien sûr, au téléphone, et qu'il me demandât d'aller recevoir à la porte extérieure les visiteurs sans rendez-vous, il était beaucoup trop curieux pour nous laisser faire.

À cette époque, Gide était assiégé par toutes sortes d'émigrants qui venaient crier misère et demander de l'aide. J'avais beaucoup d'expérience avec eux, mais je compris très vite qu'un seul homme ne saurait alléger toute cette pauvreté. Éprouvant constamment alors combien Gide était bouleversé, au point que ses pensées, ses observations et les tourments de sa conscience commençaient à tourner en rond et que souvent, pendant des heures, il n'était plus capable de travailler ou de lire, je disais maintes fois qu'il n'était pas en ville, ou pas visible. Mais la plupart du temps c'était juste à ce moment-là qu'il paraissait : c'était donc moi le sans-cœur. Cela finissait presque toujours par le don de quelques billets de banque et une promesse d'aide que Gide n'avait pas les moyens de tenir.

Quant à moi, les émigrants m'inspiraient surtout de la pitié, mais Mme Davet était constamment réduite aux pleurs parce que, une fois de plus, elle n'avait pas su protéger Gide contre lui-même. Sa dévotion n'aurait pas pu être plus grande si elle avait été au service d'un saint ou d'un amant. C'est justement cela qui irritait Gide et menait à une sorte

de danse de mort à la manière de Strindberg. Cette tragédie aussi cruelle que possible avait pourtant son côté comique car, pris dans cet irritant combat de générosité, ils en venaient à s'insulter. Rien ne rendait Gide plus furieux, le provoquant à des sarcasmes accablants, que les tentatives constantes de Mme Davet pour l'entourer de petites attentions à ses propres dépens, en faisant des heures supplémentaires en cachette ou en payant elle-même les timbres-poste. Ces actes pouvaient déclencher des scènes affreuses ; elles finissaient toujours par une réconciliation, mais alors, par suite des tentatives de Gide pour faire amende honorable, elle faisait de nouveaux sacrifices qui à leur tour menaient à de nouvelles scènes. Et pourtant, on avait parfois l'impression que tous deux, elle d'une manière masochiste, Gide d'une manière sadique, jouissaient de cette triste tension.

D'habitude nous prenions le repas de midi dans l'appartement de Mme Van Rysselberghe. Les repas étaient savoureux, solides et simples. Gide me taquinait souvent parce que je mangeais si peu de pain avec un plat chaud, ce qu'il attribuait à la gloutonnerie hollandaise. D'autre part, ma présence servait souvent d'excuse pour ouvrir une très bonne bouteille. Il prenait plaisir à poser devant moi deux verres de vins différents, poussant une sorte de cri de joie indignée quand je préférais le vin le plus sucré et le moins cher.

Il était lié à la « Petite Dame » par une amitié fidèle et éprouvée par les années. Elle ne lui épargnait jamais sa critique, et souvent il éprouvait devant son jugement une peur enfantine. Il n'aurait jamais osé inviter chez lui quelqu'un qu'elle n'aimait pas ou à un moment qui ne lui convenait pas. Dans ce cas, il aimait mieux aller manger dans un petit restaurant en ville. « Allons-nous-en, mes garçons. C'est un de ses mauvais jours ! » Le plus amusant, c'étaient les soirs où, après le dîner, Gide faisait des patiences sous l'œil critique de Mme Van Rysselberghe, qui fumait sa pipe courte. Quand il ne les réussissait pas, il commençait à se trouver des excuses : « Je me rappelle que dans un tel cas ma mère disait toujours qu'il était permis de... », inventant à l'instant quelque règle de fantaisie qui le mettrait en position de réussir finalement la partie ⁶.

Et Mme Van Rysselberghe de débourrer sa pipe avec impatience : « Oh non, non, cher ami, vous trichez et vous savez que vous trichez.

⁶ Ne dirait-on pas que Gide distribuait à la Petite Dame ce même rôle d'« inhibition » qu'avaient joué pour lui sa mère et puis sa femme ? Cf. *Ainsi soit-il*, in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, p. 1213.

Vous devriez avoir honte ! » Alors Gide ramassait les cartes et, confus, se mettait à lire quelque chose à haute voix.

Autre drame : les nouveaux livres dédicacés, qui arrivaient à presque tous les courriers. Mme Davet avait la tâche de remercier les expéditeurs par une petite carte, mais les livres eux-mêmes s'empilaient sans être lus dans une grosse caisse noire. « Que diable veux-tu que j'en fasse ? Si je m'obligeais à les lire tous, je n'aurais plus le temps de faire quoi que ce soit ! » Mais souvent, plus tard, je le voyais fouiller dans la caisse puis feuilleter quelque livre dont l'auteur lui était connu. Il semblait convaincu que les livres de l'école de Poulaille devaient me plaire. « Cela, mon cher, c'est de l'art prolétarien, tu trouveras cela bon, j'en suis certain. Ceci est de Lime⁷, un jeune homme très talentueux dont tu devrais certainement faire la connaissance. Lis-le et dis-moi ce que tu en penses ! »

En fait, c'est justement la lecture de ces populistes français qui a le plus contribué à me dégoûter de la « littérature prolétarienne ». Je l'ai trouvée, presque sans exception, banale et ennuyeuse au possible. Je n'eus pas plus de succès avec les livres que moi je lui recommandais. Il renonça au bout de vingt pages à *Des Kaisers Kulis* de Van Plivier, et *The Daring Young Man on the Flying Trapeze* de Saroyan lui sembla d'une artificialité et d'une arrogance pénibles⁸.

Assez peu de temps après les deux premières fois que j'avais logé chez Gide, l'été de 1934, je partis pour Moscou pour assister comme délégué de la Hollande au congrès pan-russe d'écrivains. Ma déception y fut si grande que pendant mon retour je tombai malade à Berlin et dus y rester quatre jours.

J'avais assisté au grand banquet dans la Salle des Colonnes⁹, où chaque assiette était entourée d'une batterie de verres, et où chaque plat

⁷ Maurice Lime rendit visite à Gide en octobre 1935. Gide le trouva très sympathique, pareil à Last, et lui a dit « tout le bien que je pensais de son livre, lu très attentivement cet été » (*Journal*, p. 1238).

⁸ Theodor Plivier (1897-1935), romancier allemand néo-réaliste et communiste. *Des Kaisers Kulis* (*Les Galériens de l'Empereur*, 1929) traite de ses années dans la flotte allemande pendant la guerre de 1914. William Saroyan (1908-1981), romancier américain, auteur de la nouvelle *L'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant* (1934) ; tempérament romantique et anarchiste.

⁹ Salle dans la Maison des Syndicats. À l'époque où ce bâtiment était le Club des Nobles, c'était la plus grande salle de bal de Moscou. Les colonnes qui jalonnent le mur sont hautes de deux bons étages ordinaires.

coûtait quatre-vingt-dix roubles, soit à cette époque le salaire mensuel d'un ouvrier. Comme je sortais de la salle, un groupe d'enfants dormait sur les marches sur des journaux. Comme j'avais vu récemment le film *La Voie vers la vie*, je leur demandai pourquoi ils ne se présentaient pas à une des maisons de réhabilitation de la Guépéou¹⁰, dont j'avais lu tant de bien.

Ils me dirent qu'il n'y avait pas de place pour eux là-dedans. Je ne le crus pas et leur demandai s'ils étaient prêts à m'accompagner au poste de police. À ma grande surprise, ils déclarèrent à l'unanimité qu'ils voulaient bien. Suivi d'un cortège de douze petits mendiants, j'entrai dans le poste de police, où je présentai ma carte d'identité. Après une longue conversation et beaucoup de coups de téléphone, on m'informa qu'en effet, pour l'instant, toutes les institutions étaient pleines à craquer par suite de la famine en Ukraine, qui avait envoyé vers la ville un grand flot de *besprizornis* (enfants « négligés »). On nota les noms des enfants, mais on ne leur donna rien à manger, et il n'y avait même pas une cellule où ils auraient pu passer la nuit.

Le soir suivant, je fus invité à une fête entre écrivains chez l'un d'entre eux. Je me rappelais les masures où certains de mes confrères vivaient en 1932, mais aussi les conversations sans fin que nous y avions eues, avec rien à boire sauf du thé sans sucre, jusque tard dans la nuit. La famille chez qui cette fois j'étais invité, par contre, habitait un appartement très convenable, et il y avait abondance de boissons et d'amuse-gueules. On passa des disques de jazz durant presque toute la soirée et, comme on dansa tout le temps et que la moitié des invités furent vite éméchés, aucune conversation un peu sérieuse ne fut possible. Notre hôtesse, remarquant que je ne m'amusais pas, vint soudain s'asseoir à côté de moi. Elle releva sa manche et me montra quelques taches bleues. « Regardez », dit-elle, « ce sont des signes qui restent de la famine. Alors comment pouvez-vous vous offenser si nous voulons nous amuser un peu, maintenant que les choses vont un peu mieux ? » Et certes j'approuvais. Seulement, je ne comprenais pas qu'ils pussent vraiment s'amuser ainsi. Le congrès aussi fut différent de tous les congrès communistes auxquels j'étais habitué. La salle était magnifiquement décorée, et il y eut de nombreuses surprises, avec des défilés de pionniers et de femmes venues des kolkhozes avec des paniers de fleurs et de fruits pour

¹⁰ La police secrète, longtemps connue sous le sigle KGB. Last lui donne partout le nom de GPU, qu'elle avait jusqu'en 1934.

accueillir les congressistes, mais pour ainsi dire pas de discussions, et les discours de Radek et de Boukharine ¹¹ prononcèrent plus ou moins un arrêt de mort pour tout ce pour quoi ils avaient lutté jusqu'alors dans la « Direction de gauche » et le « Front de gauche ».

Ma déception fut si grande que, sans m'arrêter en Hollande pour faire mon rapport, je passai par Anvers et me dirigeai vers Paris. Chose curieuse, c'est Gide qui en fit le plus pour calmer mes doutes. Qu'on pût voir au moins dans certaines parties de la société un commencement de bien-être lui sembla un bon signe, et l'enlèvement bourgeois que j'avais constaté lui parut être une réaction passagère à l'excès de privations. Il voyait les discours de Boukharine et de Radek tout autrement que moi, naturellement, et bien que les slogans du « réalisme socialiste » lui fissent hausser les épaules, il croyait néanmoins voir un bon signe dans le fait que, sous l'influence de Gorki ¹², une idée plus saine de la fonction de l'art commençait à prévaloir.

Mais peu après, le Congrès des Écrivains à la Mutualité ¹³ fut pour moi presque un cauchemar. Gide prit part à ce congrès, et deux factions luttèrent violemment autour de sa personne au moyen des plus basses

¹¹ Deux personnages presque aussi importants que Staline, donc supprimés. Karl Radek (1885-1939), secrétaire du Komintern 1920-24, soutint Trotski contre Staline et fut donc exilé en Sibérie en 1927. Réhabilité en 1930, il retomba en disgrâce en 1936 et mourut en prison. Nikolaï Boukharine (1888-1938), économiste et sociologue, membre important du Komintern dès sa création, longtemps rédacteur de la *Pravda* et des *Izvestia*, orateur infatigable ; fusillé par un peloton d'exécution. Au chapitre IV, on le verra essayer de parler à Gide lors de la visite de celui-ci en URSS. Le but du Congrès ayant été de proclamer que désormais, les arts devraient servir le peuple (donc glorifier Staline), on voit que le choix de ces deux non-stalinistes éminents pour proclamer la nouvelle orthodoxie fut un moyen de les humilier en public.

¹² Maxim Gorki (nom de plume, signifiant « amer », d'Alexis Maximovitch Pechkov, 1868-1936), auteur russe, révolutionnaire depuis les années 1890. Il fut exilé en 1921, mais rentra en 1926 et mourut dans la gloire. On verra au chapitre IV le différend qui s'éleva entre Last et Gide au sujet du discours que celui-ci prononça à la mort de Gorki.

¹³ Il s'agit du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui eut lieu du 21 au 25 juin 1935, donc après la visite de Last et de Gide au Maroc. On voit que Last abandonne parfois l'ordre chronologique pour simplifier son récit. Les noms de certains écrivains actifs à ce Congrès sont connus des lecteurs de *Littérature engagée* (Paris : Gallimard, 1950), le recueil de documents de l'activité de Gide à cette époque.

intrigues. L'alliance de Plisnier, Breton, Poulaille, d'autres écrivains non communistes ou trotskystes essaya de faire de l'affaire Victor Serge ¹⁴ le point principal des discussions ; de l'autre côté, il y eut surtout Ehrenbourg ¹⁵ pour s'y opposer par les moyens les plus malhonnêtes et avec une grossièreté qui ne reculait devant rien. Les négociations pour le voyage de Gide en Union soviétique étaient déjà avancées, et Gide, qui espérait former sur place sa propre opinion, ne voulait pas prendre une position qui l'en aurait empêché, d'autant plus que les deux factions lui donnaient des informations très opposées. J'avais fait la connaissance de Serge en 1932 à Moscou et conçu une vive sympathie pour lui, tout en me disant que la manière rusée dont il avait essayé de me monter contre le régime ne pouvait être tolérée. Après quoi, mon expérience dans l'affaire de Van der Lubbe m'avait rendu très méfiant envers les diffamations répandues contre les opposants.

Personne ne doutait alors de ma loyauté envers le Parti. Aragon avait discuté avec moi dès 1932 le pour et le contre d'une visite de Gide en Russie. Maintenant, c'était surtout Fédine ¹⁶ qui me poussait à user de mon influence dans un sens favorable, ce qui me surprit d'autant plus qu'en même temps il s'exprimait de la façon la plus brutale sur l'homosexualité, où il voyait la preuve la plus typique de la chute du capitalisme dans la perversion et la dégénérescence.

Kisch ¹⁷ non plus, qui était toujours un très bon ami et avec qui

¹⁴ Victor Serge (1890-1947), écrivain belge francophone vivant en URSS, dont l'esprit trop libre lui valut une persécution continue à partir de 1928, et qui, au moment du congrès, était exilé à Orenburg et privé de toute possibilité de travail. Grâce à la pression de Gide et d'autres, il fut élargi en avril 1936 et reçut un permis de séjour belge.

¹⁵ Ilya Ehrenbourg (1891-1967), écrivain russe prolifique qui survécut à toutes les purges des années 30 et fut envoyé à l'étranger en 1935 comme propagandiste. Son ouvrage le mieux connu en Occident est sans doute *Le Dégel* (1954), critique des années stalinistes.

¹⁶ Konstantin Fédine (1892-1977), romancier russe qui joua à partir de 1934 un rôle important dans l'Association des écrivains soviétiques, organisme créé pour supprimer toute littérature non staliniste.

¹⁷ Egon Erwin Kisch (1895-1948) écrivain de gauche, autrichien mais exilé de divers pays, auteur de nombreux livres de reportage et d'analyse économique, actif dans divers organismes d'aide internationale et dans le *Schutzverband deutscher Schriftsteller* (Ligue de défense des écrivains allemands). Il s'exila à Moscou quand Hitler vint au pouvoir.

j'allais souvent manger dans un restaurant juif du faubourg Saint-Antoine, ne cachait pas qu'il était jaloux de mon intimité avec Gide. Il insista à plusieurs reprises pour que je le présente à Gide, mais malheureusement, il avait prononcé un discours si prétentieux qu'il avait provoqué chez Gide une invincible aversion contre celui qu'il appelait «le prolétaire en bras de chemise ». Comme à cette époque, malgré des doutes naissants, je croyais toujours fermement au communisme, il me fut extrêmement pénible de constater l'impression profonde que tout ce tohu-bohu produisit sur Ter Braak ¹⁸, qui assistait au congrès comme observateur.

De Hollande, j'écrivis à Gide pour lui dire l'effet paralysant que ces événements avaient eu sur moi. Pendant dix ans, j'avais pu sublimer complètement le côté homosexuel de ma nature, au point de croire l'avoir vraiment vaincu. J'avais réussi cela au moyen de mes conférences. Je choisissais dans chaque salle quelques jeunes hommes dont les visages m'attiraient, et c'est surtout vers eux que je dirigeais mon message. Je prenais le plus grand plaisir quand s'éteignait la cigarette de quelque gars de Trifouillis-les-Oies, à l'apparence si lourdaude, quand son visage commençait à rayonner, quand je voyais naître dans ses yeux quelque chose du même enthousiasme qui m'inspirait. Mais cela ne pouvait durer, bien entendu, que tant que je croirais fermement à mon message.

En octobre 1932, j'avais assisté à une conférence au *Verband Deutscher Schriftsteller* à Moscou. Willy Bredel ¹⁹ y tint un discours où il prouvait que la révolution prolétarienne allait se déclencher d'un moment à l'autre. Moi, par contre, au cours de mes randonnées en Allemagne et dans mes entretiens avec les Toppelbrüder au chômage, je croyais avoir remarqué que le Parti n'avait aucun attrait pour cette nouvelle « classe » qui ne figurait pas dans le schéma de Marx. Au cours de la discussion, j'avouai que je doutais que notre propagande fût bien conçue pour gagner cette armée à notre cause, et que je prévoyais, non une révolution prolétarienne, mais un putsch fasciste.

Bien sûr, dès le lendemain matin je fus convoqué au bureau du

¹⁸ Menno ter Braak (1901-1940), auteur néerlandais important. Il écrivit des romans autobiographiques et des ouvrages sur la culture et l'histoire. Sans allégeance politique. Quand les nazis envahirent les Pays-Bas, il se suicida.

¹⁹ Willy Bredel (1901-1964), auteur allemand de nouvelles et romans écrits selon les principes du « réalisme socialiste ».

Komintern, où Knorine ²⁰ (plus tard liquidé) me prouva à l'aide d'un flot de données sur les effectifs de nos organismes, les abonnements à nos journaux, les grèves dans les usines, que j'avais tort. On exigea de moi qu'au prochain congrès je me reconnaisse publiquement coupable de défaitisme. Mais j'étais de retour en Hollande depuis moins d'une quinzaine quand Hitler arriva au pouvoir. Ce fut là le premier choc, et il fut si grand que je ne pouvais tout simplement plus prendre la parole dans les réunions, car j'avais l'impression que mes discours trompaient les auditeurs.

Je me retirai du travail direct pour le Parti et promis de faire pour *De Groene* une suite de reportages sur Urk ²¹. Mais la première fois que je vis un jeune pêcheur urkois, j'eus le coup de foudre. Cela faisait vingt ans que je n'avais connu une passion aussi violente, aussi irrésistible. Il en sortit mon roman *Zuiderzee*, qui en vérité fut inspiré beaucoup plus par mon jeune ami pêcheur que par les problèmes de l'assèchement des terres.

Au milieu de ce travail, le Parti me rappela pour que je prenne fait et cause contre Van der Lubbe. Freek van Leeuwen ²² et moi fîmes ce que nous croyions notre devoir, mais découvrîmes peu après qu'on nous avait abominablement trompés. Ce fut là le deuxième choc, qui fut suivi par mes expériences à Moscou et à la Mutualité. Seuls ceux qui ont lu *The*

²⁰ Wilhelm Knorin (1890-1939), historien et politicien letton qui devint président du comité exécutif du Komintern. En 1932, au moment où il semonça Last, il en était chef du secrétariat pour l'Europe centrale. Arrêté en 1937 et mort en prison en 1939, il fut réhabilité à titre posthume.

²¹ *De Groene Amsterdammer* (*L'Amstellodamois vert*), excellente revue fondée en 1877, dont les articles sur une grande gamme de sujets sont l'œuvre d'auteurs importants. Urk, village de pêcheurs qui perdirent leur gagne-pain quand on construisit la digue qui ferma la Zuyderzee (aujourd'hui Lac IJssel) pour en commencer la réclamation. C'est là, évidemment, le sujet du roman de Last.

²² Freek van Leeuwen (1905-1968), poète et ouvrier dont les poèmes écrits pendant la crise économique des années 30 disent éloquemment la misère du chômage. En 1927 il fonda avec Last la revue *Links Richten*. Nous verrons au chapitre IV qu'ils ont joué innocemment un rôle dans la naissance du « Livre brun » commandité par Willy Münzenberg, le grand propagandiste communiste en Europe occidentale ; ce livre prétend que Van der Lubbe était fou et n'avait été qu'un simple instrument des nazis. Certains communistes néerlandais y ripostèrent en publiant un « Livre Rouge » qui contredit point par point les affirmations du « Livre brun ».

*God that failed*²³ comprendront pourquoi, malgré cela, je ne quittai toujours pas le Parti. Quand la société capitaliste ne semble plus offrir d'idéal qui vaille la peine qu'on lutte pour elle, comme c'était assurément le cas à cette époque de chômage de masse, de persécution de réfugiés et de préparation à la guerre, on se cramponne à la seule croyance qui paraît offrir un moyen de sortir de la solitude et d'avancer vers un nouveau communisme.

Tout cela, je l'écrivis à Gide, et en guise de réponse il m'invita à venir à Roquebrune travailler avec lui sur la traduction de mon *Zuyderzee*. Gide en avait lu la version allemande, parue peu avant aux Éditions des Carrefours de Münsterberg²⁴, et – chose peut-être curieuse pour beaucoup de lecteurs – ce fut après lecture de cette version-là qu'il avait recommandé à la NRF de publier le livre.

Notre correspondance à ce sujet est malheureusement perdue, mais je m'en rappelle plus ou moins quelques phrases. « Le style lourd et pâteux », écrivait-il, « est peut-être à mettre au compte du sujet et contribue à créer une certaine atmosphère, mais j'ai des réserves sérieuses au sujet de l'excès de chiffres et de données exactes, qui rabaisent une grande partie de ton roman au niveau du journalisme. »

Il se plaignait également des portraits sans nuances, tout en noir et blanc, « mais je crains que ce ne soit chez toi une question de principe dont nous ne pouvons discuter », et il trouvait que les personnages secondaires n'étaient que des esquisses : « Tu ne te sens vraiment à ton aise que dans la peau de Teun et d'Auke. » En revanche, il trouva que j'avais bien rendu la mentalité protestante orthodoxe des habitants d'Urk. Mais la raison principale pour laquelle il avait recommandé la publication était, bien entendu, le rapport entre Teun et Auke. Il était d'avis que presque toute la littérature homosexuelle allemande était trop sentimentale, tandis que le Français ne peut concevoir l'homosexualité sans une certaine teinte d'esprit criminel. Teun, au contraire, était le type de ce qu'il appelait « l'homosexuel normal », auquel selon lui on prêtait beaucoup trop peu d'attention, parce que les médecins auteurs de traités scienti-

²³ Recueil d'essais (éd. Richard Crossman, Londres : Hamish Hamilton, 1950 ; trad. fr. *Le Dieu des ténèbres*, Paris : Calmann-Lévy, 1950) où plusieurs auteurs, dont Gide (traduit par Enid Starkie), racontent leur expérience communiste et leur déception. Last en cite un extrait plus loin.

²⁴ Lapsus pour Willy Münzenberg (voir la note 3 de la page précédente). Ses Éditions des Carrefours existaient pour publier de la propagande communiste.

fiques sur le sujet ne voyaient que les cas morbides.

Je lui renvoyai sa lettre dans l'espoir qu'il pourrait la remanier pour en faire l'avant-propos qu'il m'avait promis. Mais il me dit plus tard qu'il n'y avait malheureusement pas réussi, parce qu'on aurait peut-être cru qu'il recommandait une œuvre tendancieuse au lieu d'une œuvre artistique. Il publia alors le portrait de moi qu'on peut lire dans la première édition française de *Zuyderzee* ²⁵.

Mais j'anticipe. J'avais recommandé le peintre Eeckman ²⁶ comme traducteur, et nous avons fait une visite ensemble à l'atelier de celui-ci, pour qu'ils entrent en relation directe. Plus tard, Gide me dit combien il s'était senti heureux de pouvoir louer les toiles d'Eeckman sans se contraindre.

Quand la traduction fut prête, cependant, il fut beaucoup moins satisfait. Eeckman était né en Belgique, et selon Gide sa version péchait par des belgicisms inadmissibles. Pendant un mois, il travailla d'arrachepied à la correction de la traduction, mais à la fin cela lui coûta trop de temps et il chargea Lola ²⁷ du reste.

La maison où j'étais invité était la villa des Bussy à Roquebrune ²⁸. Gide admirait beaucoup les tableaux du maître de maison, qui peignait notamment des oiseaux et des poissons exotiques sur de petits panneaux dans un style un peu décoratif, dans la même gamme de couleurs que le Douanier Rousseau ²⁹. Sa fille, qui était très spirituelle, était aussi un peintre doué, bien que ses œuvres fussent alors encore fortement influ-

²⁵ La préface de Gide a paru dans *La NRF* en 1938, puis dans *Rencontres*, Neuchâtel : Ides et Calendes, 1948, pp. 57-63.

²⁶ Nous n'avons pas pu identifier ce peintre. Ce n'est certes pas Jan van den Eeckhoudt, que Gide connaissait depuis des années. C'est peut-être Nicolas Eekman (1889-1973), qui vivait à Paris à l'époque et était déjà célèbre, mais rien ne suggère qu'il connaissait Last.

²⁷ Encore un inconnu. Le traducteur Victor Llona (1885-1953) fut le représentant de Gide pour la traduction anglaise de ses œuvres, mais aurait-il entrepris de corriger un texte français ?

²⁸ Last inverse l'ordre chronologique : en fait, Gide et lui allèrent au Maroc en mars et avril 1935 – voyage dont il ne parle qu'au chapitre suivant – et à Roquebrune du 5 novembre au 6 décembre de la même année.

²⁹ Henri Rousseau, dit le Douanier (1844-1910), peintre français. Sans avoir reçu de formation technique, il produisit des toiles marquées par de rares dons de coloriste et une fantaisie vive. Raoul Dufy (1877-1953), peintre français qui apprit à rendre la sensation immédiate par des traits de couleur.

encées par Dufy. Mais la véritable amie de Gide était Mme Bussy, la traductrice anglaise de ses romans, une femme avec des dons exceptionnels de cœur et d'intelligence. Qu'elle fût aussi une artiste de race, elle le prouva non seulement par ses parfaites traductions de Gide mais aussi et surtout, plus tard, avec ce petit joyau d'*Olivia*. Il m'a toujours paru que Roger Martin du Gard, en citant le mot de Baudelaire : « Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste » (*Notes sur André Gide*, p. 112), faisait surtout allusion au rapport entre Gide et Mme Bussy !

Nos conversations avec Mme Bussy portaient souvent sur la littérature anglaise ; il était alors surtout question des romanciers de l'époque de Richardson et de Fielding³⁰. L'après-midi, dans le magnifique jardin de la villa, avec sa vue sur la Méditerranée, entre des séances de travail (Gide corrigeait mon *Zuiderzee* et moi je traduais ses *Nouvelles Nourritures*), il me lisait des passages du *Turn of the Screw* de Henry James. Il essaya aussi de me faire prendre goût à *Pride and Prejudice* de Jane Austen, mais je trouvais les préjugés en question si absurdes et déraisonnables que je ne pouvais m'intéresser aux problèmes des personnages principaux. J'eus la même difficulté à apprécier un livre dont tout le milieu m'était tout à fait antipathique quand, plus tard, Gide voulut me persuader d'admirer *Lucien Leuwen* de Stendhal. Dans ces cas-là, il pouvait secouer la tête avec des sarcasmes au sujet de mon incapacité à séparer la vie de la littérature, mais en même temps il semblait content de voir que j'étais si peu « littérisé ».

Nous visitâmes aussi Monte-Carlo ensemble, où Gide me glissa dans la main une petite somme ridicule pour jouer au casino. Deux paris épuisèrent cette mise de fonds, si je me rappelle bien, mais il refusa formellement de me prêter davantage pour un nouvel essai. C'est la seule fois où j'aie eu quelque raison de lui reprocher d'être avare.

Pendant cette période, je fis également la connaissance de Roger Martin du Gard, qui nous offrit une bouillabaisse dans une petite taverne de pêcheurs de Nice. Bien que j'eusse le grand désavantage de ne pas avoir encore lu un premier mot de lui, il me semble que notre estime et notre respect furent réciproques dès le premier instant, ce qui visiblement

³⁰ Samuel Richardson, auteur de *Pamela* (1740) et Henry Fielding, auteur notamment de *Tom Jones* (1749), figurent parmi les pères du roman anglais. Henry James, romancier américain, publia *The Turn of the Screw* (*Le tour d'écrou*) en 1898 ; Jane Austen, fine analyste de la société provinciale anglaise, publia *Pride and Prejudice* (*Orgueil et préjugés*) en 1813.

ravit Gide. Je me rappelle que la conversation de cet après-midi tourna autour de questions religieuses, et notamment des conversions sur le lit de mort. Martin du Gard affirma que, justement parce qu'il y attachait si peu d'importance, il ne s'opposerait pas à prendre les derniers sacrements sur son lit de mort, si cela pouvait épargner à sa famille bien-aimée de longues angoisses et le tourment de leur âme ; mais Gide trouva inacceptable un tel désaveu de la vérité.

III

Gide à la recherche de l'amour — Vacances en Hollande — Intermède méditerranéen — L'influence de Gide sur mon œuvre

GIDE m'avait assuré à Paris, à plusieurs reprises, qu'il n'osait s'offrir une aventure dans cette ville. Cela me paraissait peu probable. Dans les cercles surréalistes que je connaissais alors, on parlait d'homosexualité et de drogue comme des choses les plus naturelles du monde. Il n'était pas difficile de trouver un endroit à Paris pour essayer quelque chose dans ce domaine. À cet égard, Gide était exceptionnellement mal informé. Quand il nommait un square ou un café, en me faisant jurer le secret, ses renseignements semblaient presque toujours démodés de vingt ans ou plus³¹. En effet, il me semble impensable qu'il eût jamais osé ramener un garçon avec lui rue Vaneau, en bravant non seulement « la Petite Dame » mais aussi la concierge. Il est vrai que l'après-midi il allait souvent en ville pour voir un film. Mais il était trop vaniteux pour me cacher une aventure s'il en avait eu une. D'ailleurs, en rentrant, il nous donnait toujours un rapport, beaucoup trop long la plupart du temps, sur le film et le jeu des acteurs.

À titre d'exceptions à cette règle de chasteté parisienne, il me raconta deux anecdotes :

Un matin, une auto aux laques et chromes étincelants s'était arrêtée devant le 1 *bis* de la rue Vaneau. Une dame couverte de fourrures et de

³¹ Cette constatation nous semble s'accorder avec ce que Gide a confié à Robert Levesque en 1929 déjà, donc avant de faire la connaissance de Last : « Je t'imaginais ici [à Alger] la proie de mille sollicitations pour lesquelles, en moi, toute curiosité s'est tarie » (André Gide – Robert Levesque, *Correspondance*, p. 120). Il avait déjà atteint la soixantaine. Quand à sa jeunesse où le désir a dû être plus fort, il avoue que « quand on arrive à mon âge et que je me rappelle tout ce que j'ai perdu de joie à rester chaste jadis, j'en ai maintenant des tristesses » (*ibid.*, p. 119). Si jeunesse savait... — Ce même Robert Levesque écrit pourtant que « À une certaine époque, ces diverses portes d'entrée [du Vaneau] vous procurèrent la facilité de recevoir subrepticement des créatures capables d'éveiller la jalousie d'une secrétaire passionnée ». Mais Levesque est-il fiable ?

bijoux sortit de l'ascenseur. Elle demanda à parler au « maître », à qui elle venait offrir son fils comme élève. Divers psychiatres avaient déclaré que le jeune homme était homosexuel. « Ce qui n'a pas la moindre importance, car je sais de mes lectures de Freud que tout enfant naît pervers polymorphe. » Elle souligna l'expression « pervers polymorphe » en le prononçant avec un certain plaisir.

Comme, de plus, le jeune homme avait, selon elle, « du talent érotique », la meilleure solution lui semblait être de confier le développement de ce talent à un maître. « Je me suis senti très flatté », déclara Gide, et il accepta volontiers la tâche de lui donner des leçons.

Mais l'élève s'avéra décevant. « Il semblait voir en moi plus ou moins son masseur, et à peine avait-il joui qu'il s'esquivait à la hâte sans le bon conseil que j'avais voulu lui donner. Donc, au bout de la troisième leçon, je lui ai donné son congé. »

Une autre fois, Gide avait rencontré un jeune prêtre dans un urinoir. « Jamais je n'oublierai son visage hanté. Il se sentait sans doute possédé du démon et voué à la damnation éternelle, mais il était tout aussi certain qu'il ne pouvait ni ne voulait plus se retenir. Il avait peur de Dieu comme moi de la police. C'était une scène d'enfer, digne de Dante. Quand j'y repense, j'en frémis encore. »

À Roquebrune, Gide jouissait d'une liberté beaucoup plus grande, sans en profiter tout de suite. J'avais fait la connaissance d'un groupe de garçons très gentils, qui se réunissaient chaque soir dans une sorte de caverne. Nous y buvions du vin, parlions de tout et de n'importe quoi et jouions aux cartes, et l'un d'entre eux faisait très bien des tours de prestidigitation. Bien qu'il ne s'y passât rien d'inavouable, j'avais nettement l'impression que beaucoup d'entre eux n'étaient point innocents et n'auraient pas eu d'objection à l'idée d'une amitié plus intime. Mais Gide n'essaya même pas une seule fois de prendre contact avec eux ; je devais simplement lui raconter tous les matins, dans le détail, ce qui s'y était passé, leur apparence, de quoi nous avions parlé.

Ce n'est que tout à la fin de notre séjour à Roquebrune, quand j'avais rencontré à Menton deux gentils jeunes pêcheurs italiens, que Gide montra soudain de l'intérêt. Je les lui présentai, et nous fîmes une longue promenade dans la montagne. Ce fut un matin d'insouciance grecque. Mon souvenir le plus vif de la promenade, c'est un beau garçon aux cheveux noirs qui regarde Gide : « Nous sommes très contents, monsieur, très contents ! » Ils n'avaient pas besoin de le dire si ce n'était pas vrai !

Combien différent est le cas que François Derais nous a décrit dans *L'Envers du Journal de Gide*³². Ce qui a eu lieu quand Gide, pendant la guerre de 40, avait trouvé un refuge dans le bungalow de ses amis à Tunis, qui y avaient laissé tout seul leur fils de seize ans, ne peut, je le crains, être mis en doute. C'est le seul cas que je connaisse où, à mon avis, Gide ait enfreint sa propre morale. Non que quelque chose de mal s'y soit passé, sauf qu'un vieux monsieur qui se sentait seul, sans devenir agressif, a cherché à se rapprocher d'un garçon qui a laissé clairement entendre qu'il ne voulait pas de lui – donc en effet « il ne s'est rien passé ». Ce n'est pas non plus que cet incident constituât un grave abus de l'hospitalité, car la famille connaissait la réputation de Gide mais avait, à juste titre comme on le voit, confiance en la capacité de leur fils à se défendre. Il ne s'agit pas non plus d'une tentative préméditée contre la virginité du garçon, car celui-ci écrit lui-même qu'il avait déjà eu des relations avec des amis et avec un avocat tunisien. Non, ce qui est mal, c'est que le garçon était parfaitement dans son droit en refusant un vieux monsieur qui ne lui plaisait pas, et que Gide s'est affreusement avili en écrivant dans son journal toutes sortes de choses atroces à son sujet, par rancune devant cette rebuffade.

Je suppose aussi que là-bas, à Sidi Ben Safé [*sic*], Gide était si démoralisé par les déceptions de la guerre, par sa solitude et par la perte de sa croyance en l'avenir, qu'il ne se maîtrisait plus. Si sa femme avait toujours été en vie, ou si Mme Van Rysselberghe avait été quelque part dans le voisinage, je crois que les choses ne se seraient pas passées ainsi.

Il semble bien que Gide avait perdu le respect de lui-même et que pour une fois, malgré sa ferme volonté de ne suivre sa pente qu'en montant, il s'est laissé glisser vers le bas. Non seulement cette glissade mais aussi l'abîme moral où il est tombé par conséquent, à en juger par le récit de François Derais, contient un affreux avertissement pour nous tous.

*

Entre notre séjour à Roquebrune au printemps de 1935 et le voyage à

³² François Derais et Henri Rambaud, *L'Envers du Journal de Gide*, Paris : Le Nouveau Portique, 1951. Derais (de son vrai nom François Reymond), c'est le Victor du *Journal de Gide* en 1942-43 ; il nous raconte sa version du séjour de Gide à Tunis. Rambaud commente cette affaire en prétendant que notre conscience morale est innée et nous enseigne les mêmes règles à nous tous, donc que Gide ne saurait croire que l'homosexualité n'est pas condamnable et qu'il ment. Ces auteurs ont-ils attendu la mort de Gide pour l'attaquer ?

Fez en automne de la même année, se situe une courte visite de Gide en Hollande. Il descendit quelques jours à l'hôtel Amstel et se rendit notamment à une représentation du cirque d'enfants de ma femme, qui s'appelait encore alors *De vrolijke Brigade* (La Brigade joyeuse). J'avais loué une petite maison d'été à Epe et une petite auto, car nous avions prévu qu'il resterait tout le mois de juillet. Mais le mois entier fut froid et pluvieux. Gide restait dans notre petite maison en bois, frissonnant et transi. Nous fîmes une seule jolie tournée à Giethoorn et à Arnhem, mais bientôt il se mit à pleuvoir sans arrêt, de sorte que nous ne pouvions plus mettre le nez dehors. Je tapais le baromètre toutes les deux minutes, mais la pluie ne cessait de tomber.

Comme Gide se morfondait visiblement, nous mîmes fin aux vacances au bout de dix jours. Il y a peu à dire de ce séjour, sinon que Gide s'enthousiasma de la nouvelle architecture et des quartiers ouvriers d'Amsterdam. Alors que nous traversions le Gooi, il dit : « Je ne vois guère de maison ici où je ne voudrais pas vivre. Une maison vraiment laide fait exception ici. En France, dans les pays plats, c'est la règle. C'est honteux, dans la reconstruction d'après la guerre, comme nous avons manqué l'occasion. »

Avant le retour de Gide à Paris, pour le consoler un peu de ces vacances manquées, j'avais pris rendez-vous avec un jeune homme, tout juste majeur, que j'avais connu auparavant. Je lui avais si souvent parlé de Gide que, en partie pour me faire plaisir, en partie par curiosité pour un écrivain aussi célèbre, il voulut bien lui tenir compagnie gratuitement un soir, ou bien lui servir de guide dans l'Amsterdam louche.

Ceux qui parlent aujourd'hui d'« un grand essor de l'homosexualité » ne savent pas de quoi ils parlent. L'âge d'or pour les libertins homosexuels, ce furent les années 30, jusqu'à la guerre mondiale. Berlin dépassait Sodome et Gomorrhe. (J'ai décrit tout cela dans mon *Kruisgang der jeugd* [*Le Calvaire de la jeunesse*].) *Der Strich* était le seul endroit où les jeunes communistes et les chemises noires se toléraient en camarades. Dans le seul *Schipperskwartier* (quartier des marins) à Amsterdam, il y avait plus de soixante maisons closes où l'on pouvait emmener un garçon avec soi dans une chambre à l'étage. À Bruxelles, près de la gare du Nord et dans le Marollenbuurt, sur la musique d'orgues de Barbarie, les jeunes hommes dansaient l'un avec l'autre aussi naturellement qu'avec des filles. C'étaient des soldats, des garçons bouchers, des

coureurs cyclistes et de jeunes boxeurs³³ ; la « dentelle » d'aujourd'hui ne se trouvait encore que dans quelques boîtes de nuit de luxe.

À Copenhague, la place de l'Hôtel de ville, le Ströjk, le Kongshaven et la Lange Linje avaient une renommée mondiale. À Oslo, tout le monde connaissait le célèbre restaurant Lucullus. À Bergen en Norvège, l'homme qui vendait des saucisses chaudes sur la place principale de la ville avait une sorte d'album de photos où l'on pouvait faire son choix.

Or Rotterdam, La Haye, mais surtout Amsterdam ne le cédaient en rien à ces villes. Les petits cafés de la Warmoesstraat et du Gelderseksade, où une bière se vendait dix sous, regorgeaient de jeunes hommes qui cherchaient l'aventure. À dix endroits au moins dans la ville, il y avait un bout de rue où pour une misère on pouvait avoir de jolis garçons, pour ainsi dire rien qu'en secouant les arbres. C'étaient tous des gars du peuple qui, par ces temps de crise, n'avaient pas d'argent pour une cigarette ou pour aller au cinéma et qui « cherchaient à rigoler un peu ». De ceux que j'ai connus, presque tous ont embrassé plus tard une profession respectable et sont devenus de bons pères de famille. Si ces réalités ne sont pas reflétées dans les statistiques d'infractions aux bonnes mœurs, c'est que, à cette époque, la police n'intervenait presque jamais. Le chantage et l'agression à main armée par de jeunes malfaiteurs, choses fréquentes après la guerre, étaient alors presque inconnus.

J'amenai donc R.³⁴ à l'hôtel Amstel, où Gide était descendu. Il pleuvait à verse, de sorte que Gide n'avait aucune envie d'aller faire un tour dans la ville. Ils se sont pourtant fort bien amusés ce soir-là, quoique,

³³ Pour ce qui est des coureurs cyclistes, « à ce propos une anecdote » : un jeune homme à bicyclette nous a approché une fois à La Haye, en offrant de nous la vendre. C'est sans doute lui-même qu'il se proposait (inutilement) comme monture. Les autres professions nommées ici seraient d'autres codes pour la même offre. — Gide a donc redécouvert à Amsterdam un monde disparu de Paris. À l'époque de ses escapades avec Henri Ghéon, a-t-il dit à Robert Levesque, « on trouvait des garçons qui se laissaient emmener, mais qui n'étaient pas professionnels » (André Gide – Robert Levesque, *Correspondance*, p. 141).

³⁴ Ce sera « Roel », qui inspira à Last son roman *Een huis zonder vensters* (*Une maison sans fenêtre*, 1935). Une lettre inédite à Gide, en date du 27 août 1935, précise les sentiments de Last envers Roel : « J'ai été heureux avec lui parce que j'avais quelqu'un que je pouvais soigner, qui remplaçait d'une certaine manière le fils que je n'ai pas. Ce n'était pas l'amour, ce n'était peut-être même pas l'amitié », mais « j'ai été heureux et j'ai écrit un beau livre ». Le 29 décembre 1935, Last écrit que Roel était devenu « un bon prolétaire et un honnête garçon ».

selon leurs dires à tous les deux, « il ne se soit rien passé ».

« Il est très gentil, ton ami », me dit Gide le lendemain, « et tout à fait différent de l'image que je m'étais faite des Hollandais. Pas du tout des paysans comme tes Teun et Auke. Un vrai garçon de grande ville, nerveux, intelligent, rieur, et tout surface. Sur sa peau, comme sur celle de la mer, la moindre brise se reflète. Dommage qu'il ne sache pas embrasser... Mais nous nous sommes très bien amusés, jusqu'après minuit je crois... » Et, en réponse à ma question : « Non, il ne s'est rien passé, rien du tout. Peut-être parce qu'il était un peu trop âgé pour moi, peut-être parce qu'il m'a été pour ainsi dire servi tout rôti. Mais ç'a été quand même une jolie aventure ! »

Et voici le récit de R. :

« Un type marrant... C'est fou, hein, mais il m'a fait parfois penser au vieux Piet de la Tuinstraat. » (C'était un cambrioleur bien connu, qui était toujours entouré de garçons.) « Il a même fait monter un souper ! Mais le vin était très aigre. Je crois que le garçon était furieux parce qu'il devait me servir.

» Non, en fait il ne s'est rien passé, même après que je m'étais déshabillé. J'ai franchement eu peur quand il a voulu m'embrasser, mais après ça il ne m'a plus touché. Il a bien dit que j'étais "très beau". Bien sûr, je m'étais lavé avant. J'ai trouvé cela assez dommage, mais nous sommes restés à parler très amicalement jusqu'après minuit... »

« Mais tu ne parles pas français ! »

R. me regarda, étonné :

« Oui, c'est drôle, hein ? Mais je l'ai très bien compris. J'ai trouvé que parfois son français ressemblait tout à fait au néerlandais... »

Je pense que Gide lui avait un peu baragouiné en allemand.

Et qu'est devenu R. ? Eh bien, il a maintenant un très bon poste, et son auto à lui, et l'été il emmène sa femme et ses enfants en vacances aux lacs italiens.

*

Les traces de mon séjour à Roquebrune se retrouvent dans ma nouvelle *Een flirt met de duivel* (*Flirt avec le diable*), et celles de mon voyage au Maroc avec Gide dans mon roman *Een huis zonder vensters* (*Une maison sans fenêtres*), ma nouvelle *De slaaf* (*Le Sommeil*) et mes recueils de poèmes *Een ketter in morenland* (*Un incroyant parmi les Maures*) et *De bevrijde Eros* (*Éros libéré*)³⁵. Ce dernier recueil surtout

³⁵ Ces livres de Last parurent en 1936, les deux derniers dans le même volume.

donne l'essentiel de ce que j'ai éprouvé là-bas, au Maroc.

J'avais toujours su que, du côté de ma mère, j'étais un enfant du Sud³⁶. Mais maintenant, de l'autre côté de la Méditerranée, j'avais l'impression d'avoir retrouvé le véritable pays de mon enfance : les tropiques, dont ma mère m'avait raconté de si merveilleuses histoires quand j'étais petit. C'était comme si, pour la première fois de ma vie, j'avais la permission d'enlever sabots et chaussettes de laine et de courir nu-pieds sur le sable. Comment ne pas être involontairement poussé à danser ?

Déjà, en route vers l'Espagne, je compris comment l'âme de Vincent Van Gogh avait dû être entièrement transformée au premier contact avec le soleil du Midi. Je voulais exprimer cela à Gide, pendant que notre train traversait les champs colorés de la Provence.

« Voilà les arbres de Van Gogh ! » m'écriai-je, en prononçant les *g* à la néerlandaise, comme des *k* fricatifs.

« De qui ? » demanda Gide.

« Mais tu sais très bien qui est Van Gogh ! Le peintre célèbre ! »

« Jamais entendu parler de lui », grommela Gide.

Atteint au cœur de mon orgueil patriotique, j'insistai : « Mais voyons ! L'ami de Gauguin, le grand impressionniste ! »

Gide comprit enfin que je parlais de Van *Gogue*³⁷ ! Il avoua qu'il l'admirait autant comme peintre que comme homme : « Seulement, il me semble parfois que les deux qualités se font obstacle l'une à l'autre. Il y a parfois trop de littérature dans son lyrisme. Il exagère, par pur besoin de renier son lourd passif de conscience calviniste. J'ai parfois l'impression que la naïve pureté de Chongkine vaut mieux que celle de Van Gogh. Tous deux sont des géants, mais à mon goût on est trop conscient chez Van Gogh de l'énorme effort qu'il doit faire. C'est un Romain Rolland de la peinture. »

Il me fallut du temps pour comprendre que *Chongkine*, c'était notre Jongkind. Et nous n'étions pas encore au bout des confusions, puisque plus tard il parlait de « ton grand compatriote, mon ami le poète *Ver aa*

³⁶ Du sud des Pays-Bas, s'entend, d'« au-dessous des grands fleuves ». Mais le Maroc est un peu plus loin...

³⁷ On prononce Van Gogh en néerlandais avec deux *k* fricatifs ou *x*, et le *j* de Jongkind comme un *ŷ* (le *y* de *yeuse*). Pour Verhaeren, on prononce le *h* et on met l'accent sur le deuxième syllabe (*ae*, c'est un *a* ouvert). Jongkind est peut-être moins connu en France : c'est un peintre hollandais (1819-1891), précurseur de l'impressionnisme.

rán ! »

Cette fois, je dus avouer que je n'avais jamais entendu parler de ce poète néerlandais. « Ça, mon garçon, tu le connais certainement, tu n'es quand même pas assez barbare pour n'avoir jamais entendu parler de *Ver aa rán !* » C'est seulement quand il nomma *Les Villes tentaculaires* que je compris qu'il s'agissait de Verhaeren.

Verhaeren servit d'objet modèle, selon Gide, de la vraie littérature socialiste et révolutionnaire, par opposition au caractère artificiel du réalisme socialiste. « Ce n'est pas une littérature qui part d'un principe, encore moins d'une propagande. C'est quelque chose qui jaillit spontanément d'une âme assoiffée de communion et de justice. »

Je répondis que Luxun³⁸, en se défendant contre les écrivains prolétariens chinois, avait dit exactement la même chose. « Mais c'est justement cette sorte de poésie prolétarienne, celle de Mme Roland Holst et de Gorter³⁹, que nous autres jeunes écrivains prolétariens trouvons trop stylisée, trop vague et idéaliste. Nous aimerions formuler notre poésie socialiste en un choix restreint de slogans et d'événements. »

Gide ne montrait jamais d'intérêt quand je nommais des écrivains qu'il ne connaissait pas. Il semblait parfois convaincu qu'ils ne pouvaient pas être grand'chose tant qu'ils n'avaient pas été traduits en français.

Il continua son raisonnement : « Mais non, mon jeune ami ! La littérature que vous voulez créer là, c'est un mélange d'informations qui reste tout à fait à la surface. Chez Verhaeren, même les mots et la structure des phrases sont révolutionnaires. La "Petite Dame" a publié là-dessus un essai remarquable que je vais te donner à lire. » (Il fut publié plus tard sous le pseudonyme de M. Saint-Clair, dans *Galerie privée*⁴⁰.) « C'était un esprit noble et profondément socialiste », poursuivit Gide, « mais,

³⁸ Luxun, ou Lu Hsün (1881-1936), auteur chinois qui lutta pour faire de la langue parlée la nouvelle langue littéraire et pour faire servir la littérature au redressement de la Chine. Last écrivit sur lui sa thèse de doctorat à l'Université de Hambourg (elle fut publiée par Metzner Verlag à Francfort en 1959).

³⁹ Henriette Roland Holst (1869-1952), écrivain néerlandais célèbre, socialiste, qui collaborera avec Last sur le journal clandestin *De Vonk* (voir mon Introduction). Herman Gorter (1864-1927), poète néerlandais connu pour son grand poème *Mei (Mai, 1889)* qui dit magnifiquement la beauté de la nature. Il devint communiste ; Lénine le trouva trop extrémiste.

⁴⁰ On trouvera cet essai dans le recueil de son œuvre qui s'intitule *Il y a quarante ans*, Paris : Gallimard, 1968.

chose remarquable, il était en même temps beaucoup plus égoïste que toi ou moi. Une fois, nous avons acheté deux billets de chemin de fer dans le but de faire un long périple. C'est lui qui avait les billets, mais il égarait tout. Quand nous sommes retournés à la gare, il s'est écrié : "Oh, quel dommage ! Je ne retrouve qu'un seul billet ! J'ai dû perdre le tien !" J'ai d'ailleurs raconté cette anecdote une fois à ..., qui la cite dans son livre sur moi, mais inversée, comme preuve de mon avarice ! »

C'est pendant que nous traversions l'Espagne qu'eut lieu la conversation sur *Les Nourritures terrestres* que Gide cite dans son *Journal*⁴¹ – et aussi l'incident avec la puce qu'il raconte dans son introduction à mon *Zuyderzee*. À Madrid, nous descendîmes à l'hôtel Alphonse. Remarquable était la vitesse avec laquelle la fatigue que ressentait Gide après un long voyage cédait à la curiosité que lui inspirait une ville nouvelle. Il s'était à peine accordé le temps de manger et de prendre un bain, qu'il frappait déjà à la porte de ma chambre pour m'emmener faire un tour du soir en ville. Autre trait de Gide où son goût s'accordait parfaitement au mien : il ne se sentait pas le moins du monde attiré par les grands boulevards, les cafés, les magasins de luxe et les curiosités « qu'il faut voir ». Presque immédiatement, il se perdit dans le labyrinthe des ruelles étroites derrière les rues principales. Ce qui l'attirait, c'étaient les quartiers grouillant de monde, le marché plein d'éventaires, les petits débits de vin semblables à des cavernes et les petits bars, les étalages entassés des boutiques en plein air. Nous nous arrêtâmes devant un étal plein de crabes, de coquillages, de seiches et de crevettes. Dans un coin sombre pendaient de grosses bottes d'un animal en forme de cocon, comme de longs colliers gris. Gide sortit de sa poche intérieure le petit livre qu'il emportait toujours dans ses voyages pour pouvoir identifier les plantes et les animaux qu'il ne connaissait pas. Il y trouva celui qui était suspendu devant nous, avec une illustration le reproduisant et la mention « Ne se mange pas ». « Ah, par exemple ! » s'écria-t-il. « Rappelle-moi d'écrire tout de suite à l'éditeur ! » Mais point n'était besoin de le lui rappeler. Il revenait sans cesse là-dessus ; il paraissait profondément irrité que, pour une fois, son ouvrage de référence se fût montré inexact.

Pendant notre promenade du lendemain matin, je fus frappé par

⁴¹ Voir *Journal 1889-1939*, p. 1222. Pour la puce, voir « Jef Last » in *Essais critiques*, Bibl. Pléiade, pp. 901-4. Gide raconta cette anecdote à la Petite Dame dès son retour à Paris ; voir les *Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 434, 28 mai 1935.

l'énorme quantité de mendiants dans le métro, aux terrasses des cafés, mais surtout sur les marches des églises, où des femmes entourées de toute une ribambelle d'enfants en haillons semblaient n'avoir rien de mieux à faire que de demander de l'argent. Je pensais n'avoir jamais vu de contraste aussi frappant qu'entre le luxe de la Calle Alcala ou de la Granvia et le misérable quartier ouvrier derrière la Plaza de los Toros, où non seulement le tout-à-l'égout n'existait pas, mais où beaucoup de maisons n'avaient même pas de fenêtres. Gide partageait mon indignation, mais sans se mettre autant en colère : « Ah, mon garçon, que veux-tu ? Ce n'est vraiment pas pour rien que je suis devenu communiste. Tout cela doit changer. En même temps, tu ne peux nier que c'est très pittoresque... »

L'après-midi, nous visitâmes le Prado. Nous y errâmes sans le moindre plan et sans guide ; parfois, Gide traversait des salles entières à grands pas, pour s'arrêter soudain dans un petit cabinet, alléché puis fasciné. Je fus assez surpris de le voir rester longtemps devant une grande toile de Rubens, mais je crois que c'était la très belle figure d'un jeune page qu'il y admirait, plutôt que les qualités artistiques du tableau. Fut-ce par hasard que, à ma vive déception, nous ne nous sommes pas arrêtés devant les Greco et les Jérôme Bosch ? En revanche, il salua les Velasquez et les Goya avec des *ah !* et des *oh !* « Ce qui me frappe le plus chez ces deux peintres », me dit-il plus tard, « c'est qu'ils se sentent attirés à un degré égal par le sublime et le sale. Quelle incroyable curiosité a dû pousser Velasquez à peindre des nains ! Et ne voit-on pas clairement dans les portraits de Goya que lui aussi se sentait attiré par l'idiotie ? »

Après quelques jours d'arrêt seulement à La Linea et à Tanger, nous arrivâmes à Fez, où nous fûmes reçus dans la maison de M. Guy Delon. Celui-ci dirigeait un hôpital pour les ânes qu'avait fondé une dame américaine charitable. Sa maison se trouvait dans la vieille ville, un véritable labyrinthe de ruelles, de sorte que nous étions isolés du monde des touristes et des colons français. J'y ai passé quelques-uns des mois les plus heureux de ma vie. Quand je me rappelle les visages toujours souriants qui nous entouraient, les tons pastel du paysage, le doux bruissement de la fontaine dans le jardin et le printemps éternel dans les jardins devant la ville, je n'arrive pas à comprendre comment Pierre Loti et Den Doollaard⁴² ont pu ne voir dans cette ville paradisiaque qu'une

⁴² Pierre Loti visita le Maroc en 1889 et publia *Au Maroc* chez Calmann-Lévy

misère grise et puante. Ou est-il donc vrai que notre image d'une ville dépend entièrement du bonheur ou de la détresse que nous y avons personnellement éprouvé ? Je n'essaierai pas d'évoquer ici l'impression que l'Afrique du Nord fit sur moi. Je sais trop bien que je ne pourrais jamais rivaliser avec la description inégalée que Gide lui-même en donna dans son *Amyntas*. Mais le lecteur peut sans doute imaginer un peu le sentiment de libération qu'on éprouve quand un problème avec lequel on lutte depuis de longues années, comme avec un lourd rocher, se dissout soudain en vapeur. Se voir soudain admis dans une société où, sans que la race s'éteigne, sans que les mariages en soient moins heureux, sans que les hommes en paraissent moins confiants, fiers ou virils, le problème de l'homosexualité et tout ce qu'il entraîne : menace constante de scandale, chantage, espions de la police des mœurs, n'existent tout simplement pas ; où l'on ne semble pas rencontrer de purs homosexuels ni de purs hétérosexuels, mais rien que des bisexuels ; où le plaisir n'a ni plus ni moins d'importance qu'une fleur qu'on cueillerait au bord du chemin et qu'on jetterait négligemment après avoir joui de son parfum, – quel soulagement ! Les hétaires du « quartier spécial » ne sont pas des putains vénales traînées dans la boue : artistes de l'amour, elles sont honorées par les grands, qui ne les paient jamais mais les remercient par un cadeau. L'amitié courtoise d'un homme plus âgé pour son domestique et du domestique pour le garçon qui, la nuit, partage sa couche dans la tente. La joie sans fausse honte avec laquelle un garçon vous rencontre le lendemain en ville et vous salue avec le gracieux baiser de ses doigts !

Est-ce que je vois tout cela, en souvenir, de façon trop optimiste ? N'y avait-il point de prostitution masculine scandaleuse, criminelle, où l'on risquait sa vie, autour des hôtels de la « ville nouvelle » ? N'y avait-il point de rues de prostituées répugnantes, crasseuses, empoisonnées de maladies vénériennes, recours des légionnaires ? Tout cela existait certainement, et augmentera à mesure que la « civilisation » occidentale pénétrera et sapera les fondements des mœurs et du bonheur du Maroc. L'amour deviendra une affaire aussi dangereuse, clandestine, furtive, qu'à New York, à Berlin ou à Amsterdam, dès que le sentiment d'infériorité commencera à parler et qu'on adoptera comme première qualité

l'année suivante. A. den Doolaard (« le nomade », pseudonyme de Bob Spoelstra, 1901-1994), fit tous les métiers dans tous les pays, qu'il décrit dans ses livres. Il vit très tôt le danger du fascisme.

chrétienne notre hypocrisie pervertissante et, à l'aide d'une police des mœurs (qui est plus facile à copier que la réforme sociale), poussera dans un coin sombre ce qui, pour l'instant, ne sachant pas qu'il est nu, se prélassait au soleil. Mais nous, qui vivions dans un milieu arabe et que notre hôte prenait bien soin de ne pas exposer à des types patibulaires, nous pûmes garder pendant tout notre séjour l'illusion d'un monde d'avant la chute, où la connaissance du « bien » et du « mal » n'avait pas encore pénétré. Un monde, certes, où manquaient les rapports lourds de passion et de conflits auxquels l'érotisme allemand tend à se complaire ; au contraire, un monde de joie légère comme un papillon, souriante et vite envolée, mais où le vin ne semblait pas contenir de lie ; innocente des points culminants à la Beethoven, comme un morceau propre de Debussy, elle se résorbait presque imperceptiblement dans le silence.

Les orgies, les perversités, la brutalité n'avaient pas place dans ce monde, pas plus que la chasse apparemment frénétique de garçons, jusque dans l'église, que T. P. aurait vue à Pontigny (Cl. Mauriac, *Conversations avec Gide*⁴³). Ici, du moins, Gide n'avait rien d'un satyre ou d'un faune. Les garçons entraient et sortaient comme chez eux, chantaient dans le jardin et sur la terrasse, ou faisaient des patiences avec Gide. Quand il emmenait l'un d'entre eux dans sa chambre, cela se passait sans cérémonie. Tous aimaient et respectaient le vieux monsieur, quelques-uns nous invitaient à venir manger chez eux, et je me rappelle combien l'un d'eux, cloué au lit par une fièvre, fut ému et reconnaissant quand Gide lui rendit visite.

Les soirées se passaient à écouter des disques et à parler de la philosophie de l'Islam et de l'état du protectorat. Gide était un grand admirateur de Lyautey, en qui il voyait une figure tragique, qui avait eu la tâche historique de détruire ce qu'il avait aimé le plus. Gide admirait les tentatives de Lyautey pour protéger autant que possible les vieilles villes et la culture du Maroc, mais il ne nourrissait pas l'illusion que ces tentatives pussent résister aux intérêts commerciaux de l'Occident. Il était également convaincu que l'administration française directe au Maroc n'était plus qu'une question de temps⁴⁴.

⁴³ Voir la note du chapitre I, *BAAG* n° 173, p. 31.

⁴⁴ Le maréchal Lyautey (1854-1934) fut résident général de la France au Maroc (donc le pouvoir derrière le sultan) de 1912 à 1916 et de 1917 à 1925. Il démissionna par suite de la révolte dite la Guerre du Rif. Le *Petit Robert* dit de lui que « sa politique coloniale, mal comprise de son temps, évitait l'assimilation et

J'avais écrit à Fez la première partie de mon *Bevrijde Eros* (*Éros libéré*), en français (elle fut publiée dans la *Kroniek voor Kunst en Kultuur*, 1^{ère} année, 1^{er} numéro). Je fus très content que Gide appréciait ces poésies et qu'il trouvât l'une d'elles, « Le ruisseau qui compte ses cailloux », spécialement belle. C'est surtout à cause de ce poème qu'il écrivit plus tard : « Quelque intéressant et important que ce livre (*Zuyderzee*) puisse être, Jef Last est pourtant moins romancier que poète. » Évidemment, je savais fort bien qu'il était écrit en un mauvais français. Que de fois Gide avait ri de mes perles dans cette langue ! L'une d'elles était déjà devenue une anecdote classique qu'il lui fallait raconter à toutes ses connaissances : à La Linea j'avais commandé une *limonade gazonneuse*. Je lui demandai donc s'il voulait bien apporter les corrections nécessaires à ces vers. « Ah non, mon cher », répondit-il, « ce ne serait pas bien. C'est précisément cet usage naïf de la langue qui augmente le charme. Il arrive que notre langue, parlée par des étrangers, nous apparaisse sous une lumière tout à fait nouvelle. Tel mot qu'on croyait usé jusqu'à la corde semble soudain étinceler avec un vernis nouveau. Il m'arrive parfois de trouver mes constructions les plus osées quand j'ai parlé avec des étrangers. »

Pour ce qui est de la musique, cela m'a fait un vrai choc d'apprendre qu'il préférerait Chopin même à Beethoven. Dans ma naïveté, je croyais qu'on ne pouvait contester ce dieu, et je me rappelais combien j'avais profité de la lecture de sa biographie par Romain Rolland⁴⁵. J'étais aussi étonné de ce que les disques de Chopin, même enregistrés par les meilleurs artistes, ne trouvaient presque jamais grâce à ses yeux. Il semblait avoir une conception tout à fait personnelle de la bonne façon de jouer Chopin. Comme j'aurais aimé l'entendre une seule fois au piano ! Mais il citait une anecdote de Browning⁴⁶ et me disait qu'il avait fermé son piano et en avait jeté la clef, dès l'instant où ses doigts eurent commencé à s'ankyloser.

*

tentait de promouvoir un développement culturel proprement marocain ». La politique suivie après son départ visa le contraire et provoqua une révolte de plus en plus violente. Le pays gagna son indépendance en 1956.

⁴⁵ Romain Rolland (1866-1944), romancier français connu pour sa *Vie de Beethoven* (1903), où il présente le compositeur comme un héros humanitaire.

⁴⁶ Robert Browning (1812-1889), poète anglais que Gide nomme (*Journal 1889-1939*, p. 859), au même titre que Dostoïevski, Nietzsche et Blake, comme une « rencontre » capitale.

Gide se réjouissait de mon bonheur, et nous fîmes des plans pour continuer notre voyage vers Marrakech et le Sahara. Mais tous ces plans furent annulés par une virulente infection de l'oreille qui le força à rentrer précipitamment à Paris. Il refusa net de me laisser l'accompagner pour le soigner en route : « Tu te sens heureux ici, je veux que tu restes. » Il avait payé ma pension pour deux mois à l'avance, pour que je puisse vivre sans souci.

Il avait été dans l'intention de Gide que je l'aide à écrire sa pièce *Robert ou l'Intérêt général*. Cette pièce était conçue comme une sorte de cadeau à l'Union soviétique : il voulait l'offrir à son arrivée là-bas. Chaque jour il renouvelait sa promesse de m'en lire une scène, mais chaque jour, sous un prétexte ou un autre, la lecture était différée. Quand enfin il m'en lut une scène, en s'interrompant constamment – « Cela, je veux encore le changer, je sais moi-même que ce n'est pas bon » –, je fus consterné. À mon avis cela ne valait rien, sauf par-ci par-là les conversations entre une vieille douairière et un abbé qui frappaient juste. Mais les ouvriers, le patron, et surtout le chef syndical qui devait être sympathique, étaient des caricatures telles qu'un petit enfant les concevrait. Non seulement les scènes de discussion, mais le dessein entier de Gide tel qu'il me le racontait trahissaient son ignorance totale de ce qui se passe dans ce milieu. Il semblait parfois qu'il eût tout appris d'Eugène Sue⁴⁷.

Il prétendait avoir bûché Marx pendant des mois entiers, mais je ne pouvais que constater qu'il n'en avait rien compris. Gide n'avait absolument pas le don de penser en termes politiques ou économiques. Sa conception des ouvriers reposait toujours pour l'essentiel sur ce que son père et sa mère avaient pensé de leurs domestiques et de leurs métayers. Au fond, c'étaient toujours « les pauvres ». Si Gide pouvait percer à jour l'arrogance patriarcale de sa famille et de ses relations et la rejeter, c'est parce qu'il avait appartenu si complètement à cette classe, mais il n'était pas plus capable de comprendre l'autre classe que Schweitzer⁴⁸ ne

⁴⁷ Eugène Sue (1804-1857), auteur notamment des *Mystères de Paris* (1842-43), roman-feuilleton à message humanitaire qui dépeint très bien les milieux ouvriers et les bas-fonds de son époque. Mais cent ans avaient passé depuis.

⁴⁸ Albert Schweitzer (1875-1965), théologien, philosophe et musicologue alsacien, qui se tourna vers la médecine et fonda un hôpital au Gabon, recevant des milliers de malades, en plus d'une léproserie et un refuge pour animaux. Bien qu'il critiquât le colonialisme, on lui reprocha de traiter ses malades comme un colonisateur.

pouvait apprécier l'âme de ses malades noirs. Il avait quelquefois connu des gens du peuple, mais il ne voyait en eux que la personnalité individuelle et non pas le prolétaire. Il s'agissait d'ailleurs, en général, de personnes de milieux louches plutôt que de véritables ouvriers. Gide pouvait comprendre une lutte pour des principes comme la société sans classes, contre les lock-outs, pour l'homme nouveau ou encore contre la guerre, mais non pas une grève pour une hausse des salaires, un contrat collectif ou une pension de retraite. Né riche, il avait trop gardé la mentalité des riches pour pouvoir sentir l'importance de telles questions, même si son intelligence les comprenait. Il pouvait imaginer un bon bourgeois, un pasteur, un artiste, une vieille dame, et tout aussi bien un assassin, un ivrogne, un proxénète ou un braconnier, mais non pas un banquier, un huissier, un épicier ou un ouvrier métallurgiste. S'il avait rencontré de telles gens, ç'avait été dans un salon, dans son cabinet de travail à lui ou dans leur lieu de travail à eux. Il aurait peut-être pu les dessiner aussi bien que Molière comme amoureux, mari, hypocrite, masochiste ou mystique, mais nullement comme employé ou artisan.

Tout cela, je le lui dis franchement. Il m'écouta avec une modestie qui me rendait de plus en plus gêné. Il paraissait si entièrement d'accord avec mon jugement cinglant que je commençai à douter de moi. Je cherchais par quels moyens il pourrait malgré tout écrire ce drame dont il avait visiblement tant attendu. Peut-être, me dis-je, serait-il possible de ne mettre en scène que les bourgeois, de sorte qu'on n'apprendrait ce qui se passait au bureau et à l'usine que par leurs conversations. Gide me promit de considérer ma suggestion, un peu à la manière d'un écolier qui promet à l'instituteur qu'il va refaire son travail. Puis nous n'en parlâmes plus. Mais ce sont probablement ces conversations qui ont persuadé Gide de m'inviter à l'accompagner en Russie ⁴⁹.

*

Le voyage au Maroc fut pour moi un tournant littéraire. J'appris que d'une amitié entre deux hommes aussi, des enfants peuvent naître : des enfants spirituels. « Les livres aussi sont des enfants », fais-je dire à mon Leeghwater ⁵⁰ dans *Leeghwater maakt de meren leeg* (*Leeghwater as-*

⁴⁹ Cette raison nous semble moins importante que la grande amitié qui s'était formée entre les deux hommes. Là encore, Last est trop modeste.

⁵⁰ Ingénieur hollandais du XVII^e siècle qui adapta le moulin à vent aux travaux d'assèchement des terres. Il adopta ce surnom (« sèche-eaux ») vers la fin de sa vie. Le roman de Last à son sujet parut en 1942.

sèche les mers). Même avant de faire la connaissance de Gide, mes déceptions au Parti et ma rencontre avec les pêcheurs d'Urk avait permis une nouvelle percée des composantes homophiles de ma nature, que j'avais supprimées pendant dix ans. Le sentiment de libération se fait entendre dans mon *Bevrijde Eros*, mais c'est seulement dans mon *Huis zonder vensters* (*La Maison sans fenêtres*) qu'on voit que j'ai désappris d'en avoir honte. « Je suis anormal, exactement comme papa », y dit Jean Dujardin, et son frère Paul répond : « Oui, c'est parce que Papa était anormalement bon capitaine qu'on lui a donné le commandement du *France...* »

« Tu joues avec les mots... »

« Au contraire, je rends aux mots leur sens, que la fausse monnaie leur avait fait perdre. Contre l'arrogance de la médiocrité, nous devons toujours rappeler que tous ceux qui ont légué au monde quelque chose de grand ou d'important ont été des anormaux : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Rembrandt, Shakespeare ⁵¹. Ce que l'homme normal laisse derrière lui en quittant ce monde, c'est un vide. »

Dans un autre passage, Jean dit : « Mon amitié pour les jeunes est contre nature », et Paul répond : « Comment peut-elle l'être, alors qu'elle est tellement dans ta nature à toi ? »

Ce sont là des pensées gidiennes, et les arguments par lesquels le mécanicien défend son homophilie contre Jean sont également pris dans *Corydon*.

Il paraît de prime abord que Paul, sain, communiste et hétéro, est opposé à l'homosexuel Jean, en qui l'on verrait la décadence de la bourgeoisie. Mais Menno ter Braak ⁵² a vu plus loin quand il écrit : « Je ne prétends pas être un médecin des âmes, et encore moins savoir pénétrer le secret de la psyché de Last. Mais une chose me semble très claire : l'écrivain qui se livre à une idée avec un tel fanatisme que même les petites saletés des représentants officiels de cette idée n'arrivent pas à le faire en douter sérieusement, cet écrivain en cache un autre, de même que

⁵¹ Nous avons déjà vu les cas de de Vinci et de Shakespeare (chapitre I, *BAAG* n° 173, p. 37 note 1). Michel-Ange, déjà vieux, tomba amoureux vers 1534 d'un jeune noble, Tommaso de' Cavalieri, et lui adressa des sonnets passionnés qui sont l'expression la plus pure de ses croyances néoplatoniciennes sur la beauté physique. Pour Rembrandt, par contre, nous ne retrouvons aucune indication qu'il fût jamais homosexuel.

⁵² Pour Menno ter Braak, voir chapitre II, *supra* p. 244 note 1.

Paul Dujardin cache beaucoup d'un Jean Dujardin, plus bourgeois et plus faible. »

En fait, sous l'influence de Gide, le doute remontait déjà loin, et dans chaque livre que j'écrivais à partir de celui-là Jean gagnait du terrain sur Paul. La conception gidienne du christianisme m'influena et bientôt, à propos de mon poème *Kinderspel (Jeu d'enfants)*, Menno ter Braak souligna que si j'étais devenu chrétien, je devrais l'avouer franchement. L'influence de Gide ne rendait pas chrétien, mais dans mon *Vliegende Hollander (Vaisseau fantôme* ⁵³), où mon Hollandais volant revient constamment sur terre comme révolutionnaire, c'est en fin de compte le Christ qui gagne, parce qu'à l'opposé de son adversaire il met l'Amour au-dessus de la Justice.

Grâce à l'influence de Gide, ces thèmes reviennent constamment dans mes ouvrages ultérieurs, et je discutai en détail avec lui le plan d'un grand roman sur Judas. Le sujet que j'avais en tête était Judas, l'apôtre homosexuel. C'est le seul qui ait aimé Jésus pour lui-même, comme être humain, et non pour les idées qu'il apportait en tant que Fils de Dieu. Mais cet amour vire en haine quand il se rend compte que Jésus ne lui accorde pas de place particulière dans son cœur, qu'il ne l'aime ni plus ni moins que toutes les créatures.

Gide approuva les grandes lignes de ce projet. Il me procura beaucoup de matériel pour le réaliser et nous eûmes de longues discussions sur la figure de Judas et sur les idées de saint Paul. Mais, après la mort de Gide, je ne pus achever l'ouvrage. Seul le début parut, chez un éditeur obscur (Enclave, à Rotterdam), sous le titre *De Jeugd van Judas (La Jeunesse de Judas)*.

En somme, avoir fait la connaissance de Gide a déterminé une cassure dans mon œuvre, qui ne répondait plus à l'image que le public et les critiques s'étaient formée de moi. L'étiquette « communiste » n'était plus adéquate, mais il ne suffisait pas, pas plus que pour Gide, de coller par-dessus une autre étiquette : « renégat ». L'intérêt que le public néerlandais portait à mes livres baissa vite du moment qu'ils n'étaient plus de la littérature de propagande, mais de la littérature tout court. Cela n'est évidemment pas agréable pour un écrivain. Mais, en fin de compte, le jugement de Gide avait pour moi plus d'importance que celui des critiques néerlandais, et je sais qu'il jugeait que j'avais progressé comme

⁵³ *De vliegende Hollander* parut en 1939, *De jeugd van Judas* seulement en 1962.

homme et comme écrivain. En tout cas, grâce à son amitié, mon œuvre a gagné en profondeur et en honnêteté, comme ce fut le cas pour tous les artistes qui sont subis l'influence de Gide.

(La suite au prochain numéro)

Un secret

par

HENRI HEINEMANN

Ce poème de notre ami Henri Heinemann repose sur une double information : c'est au cours d'une visite à Cuverville, dans les années 80, que la propriétaire, M^{me} Chainé, lui révéla la présence de traits au crayon à l'intérieur d'un placard. D'autre part, c'est Michel Drouin qui lui confirma qu'André Gide mesurait la croissance de ses neveux avec cette toise improvisée.

1.

Dans l'angle droit du clair manoir
est la pièce dite « au billard »
qui reprend le même angle droit
à l'intérieur.

On a placé dans l'angle droit
de la pièce dite « au billard »
un placard et dans ce placard
un secret.

Or les secrets vivent après les êtres
pourvu que quelqu'un ou quelqu'une
en entretienne la fortune.

2.

Le secret est dans le placard
Ouvrez-le donc ! Il n'y a rien
s'écrient les chercheurs mal-voyants
caillou genou hibou joujou

rien qui se prenne entre les mains
rien qui s'accroche autour du cou.

3.

Vous cherchez le volume, essayez la surface !
dis-je en témoin très averti
Euréka, la porte nous parle
las ! sans la clé de l'écriture.

4.

Écoutez, écoutez l'histoire
de ces traits au calame gras
Il était une fois...
On se tait, on écoute, on voit
le secret par les oreilles
Voici le fin mot du secret.
Un oncle aimait sa parentèle
de neveux et petits-neveux,
il voulait tant les voir pousser
qu'il les toisait tous les étés
et marquait d'un trait de crayon
la performance du moment
sans ôter rien des précédents.

5.

D'où la porte aujourd'hui zébrée
et son secret. CQFD.

Lectures

Victoria REID, *André Gide and Curiosity*. Amsterdam & New York : Rodopi, coll. « Faux Titre », 2009. Vol. br. 21 x 13 cm, 316 pp., ISBN 978-90-420-2726-8, 130 €.

« La *curiosité* est mon plus grand ennemi » (42¹).

Ça commence par un canari (17). Mais si, souvenez-vous : dans *Si le grain...* Un canari vient se poser sur la casquette du jeune André qui se croit alors visité (202²) par quelque manifestation du Saint-Esprit (60). En tout cas, il est persuadé d'être un « élu ». Et voilà que le lendemain un canari s'abat de nouveau devant lui. Il ne doute plus alors que c'est le signe de sa vocation littéraire (207). Il observe l'oiseau, le retourne, épie ses mouvements quand il se perche sur son épaule, comme il le ferai plus tard ; à Cuverville, avec un étourneau ou un sansonnet (19). Bref, il est CURIEUX.

Gide écrit dans les *Faits divers* que « la curiosité est un des ressorts de notre activité qui me paraît avoir été le plus méconnu et le moins bien étudié » (29). Avec le livre de Victoria Reid, on peut dire qu'il est comblé, même si l'auteur précise qu'elle n'entend pas faire une étude exhaustive de la curiosité chez Gide³. Elle explique que depuis une trentaine d'années, les livres sur ce sujet se sont multipliés – et nous en donne d'ailleurs un très (trop ?) vaste échantillon. D'autre part, elle signale aussi que les études sur Gide se font de plus en plus nombreuses (elle en cite

¹ Les chiffres entre parenthèses donnent la pagination du livre de Victoria Reid. Ici, les italiques sont de Gide.

² Pour l'anecdote, on peut rappeler que l'amiral Nelson, lors de ses combats, se voyait « visité » par un oiseau (un bengali) qui venait se percher sur son épaule pour lui signifier la victoire (voir Alexandre Dumas, *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, Paris : Buchet et Chastel, 2004, p. 824. On n'a pas vu l'oiseau à Trafalgar).

³ La 4^{ème} de couverture nous dit le contraire : « a comprehensive exploration of curiosity of [...] André Gide ».

quelques-unes) et salue au passage les dernières nouvelles éditions de Gide dans « La Pléiade ». Tout cela, nous dit-elle, a éveillé sa propre curiosité.

D'emblée elle place son étude sous les auspices de Mélanie Klein, psychanalyste, un temps disciple de Freud (dont elle se démarquera plus tard) mais dont les travaux, à son sens, se prêtent mieux, par ses études sur les nourrissons et les enfants, à une étude du cas Gide (64). Mais cela ne fait pas notre affaire ! car à notre grande honte nous ne connaissions pas cette célèbre psychanalyste⁴ et nous ne nous sentons pas compétent pour nous pencher sur l'aspect de la question, malgré le glossaire qui est fourni à la fin du livre. Il faut bien avouer que cette constante référence à Mélanie Klein qui infiltre tout l'ouvrage de Victoria Reid rend la lecture bien difficile.

Victoria Reid divise son travail en trois grands chapitres : curiosité sexuelle, curiosité scientifique et curiosité de l'écrivain, chaque chapitre donnant lieu à des sous-chapitres et segments. Mais ce plan apparemment très charpenté est un peu factice car certains éléments se trouvant dans l'un pourraient se trouver dans un autre, les cloisons n'étant pas étanches ; aussi n'essaierons-nous pas de résumer le livre en le suivant pas à pas.

Victoria Reid reprend quelques anecdotes bien connues des gidiens comme celle de la bille glissée au fond d'un trou de la boiserie à Uzès, le trou étant le sexe de la mère (253) et la bille ce que le père y a mis. Gide laisse pousser démesurément son ongle du petit doigt afin de l'extraire, mais grande est sa déception quand il y parvient. Il coupe son ongle, ce qu'on eut assimiler à une castration. Il y a aussi le fameux épisode du kaléidoscope qu'il s'amuse à démonter pour voir ce qu'il y a dedans (243) ; mais grande aussi est alors sa déception. On remarque qu'il ne casse pas l'objet (absence de sadisme), de même qu'il remet la bille dans son trou.

En bonne « kleinienne », Victoria Klein explique là que la curiosité est toujours d'abord sexuelle, curiosité du corps de la mère et de son propre corps puis peu à peu curiosité de l'enfant pour son environnement (42) qui n'exclut pas une certaine forme de sa-

⁴ Depuis, nous avons appris que Julia Kristeva a consacré le deuxième volume de son *Génie féminin* à Mélanie Klein.

disme (72) : rappelons-nous le jeune André se délectant à piétiner les châteaux de sable des autres enfants au jardin du Luxembourg (243), comme si l'enfant voulait marquer son territoire et écarter ce qu'il ressent comme hostile. Son désir assouvi, sa curiosité s'éteint, comme c'est souvent le cas dans sa vie sexuelle.. On sait à quel point, sexuellement parlant, le moindre effleurement le satisfait, et qu'il ne conçoit l'acte que face à face et, comme il l'explique dans *Corydon*, il a horreur de l'homosexuel inverti et efféminé, pratiquant la sodomie, et que dans tous les cas il faut que le pédéraste, par définition, soit l'aîné (89). Et faut-il rappeler encore sa totale incuriosité à l'égard des femmes (125).

La curiosité de Gide se manifeste en fait à tous les niveaux, ce qui ne va parfois pas sans humour, comme quand, au cours de son voyage au Congo, il fait arrêter la voiture pour cueillir une plante ou une fleur qu'il ne connaît pas. On reconnaît là l'influence d'Anna Shackleton qui l'initia à la botanique, selon la bonne tradition protestante (146). La curiosité va de pair avec son goût pour les voyages (31), mais celle-ci n'est-elle pas suscitée par son désir de forniquer ? Gide fait de l'Afrique un véritable fétichisme de son goût pour les peaux ambrées (107).

Gide transmet son goût pour la curiosité à certains de ses personnages comme le Gérard d'*Isabelle*, mais cela est surtout sensible dans *Les Faux-Monnayeurs* : Bernard qui découvre sa bâtardise ou qui vole la valise d'Édouard, et on pourrait citer maints autres exemples. Un des titres des *Faux-Monnayeurs* n'a-t-il pas été *Le Curieux mal avisé*, comme le rappelle Jean Claude (54) ? Le narrateur aurait alors été Lafcadio, élément perversif, celui qui recueille les confidences (217) comme le fait Édouard (à l'instar de Gide) pour rassembler les éléments dont il a besoin pour son roman. Mais il faut qu'Édouard échoue pour que Gide réussisse (241). Pour tout ce qui touche à l'écriture gidienne, Victoria Reid largement, avec force citations (parfois très longues) et références (sa bibliographie est aussi abondante qu'éclectique) dans les travaux d'Alain Goulet⁵ et de Naomi Segal⁶ ; mais à un tel point que cela devient irritant. On a

⁵ Et principalement : *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris : Minard, 1986.

⁶ Et principalement : *André Gide, Pederasty and Pedagogy*, Oxford :

l'impression que Victoria Reid veut absolument se justifier pour la moindre phrase, voire pour le moindre mot, d'où un sentiment de déjà vu, de déjà lu, pour ne pas dire de réchauffé.

Enfin, on peut s'étonner qu'il n'y ait pas de chapitre, hormis une légère indication (27), consacré à « l'insatiable lecteur dont la curiosité ignore les frontières ⁷ », dont témoigne pourtant tout son entourage ⁸. Il suffit de relire *Les Cahiers de la Petite Dame* ou les *Essais critiques*. Il y aurait eu là de la matière qu'on aurait préférée à ce cours sur Mélanie Klein.

Bernard MÉTAYER.

Oxford University Presse, 1998.

⁷ *Dictionnaire Gide*, sous la dir. de Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann, Paris : Classiques Garnier, 2011, 4^{ème} de couv.

⁸ Voir par exemple Charles Du Bos, *Journal 1926-1929*, Paris : Buchet et Chastel, 2004, p. 539.

Chronique bibliographique

LIVRE

Béatrix BECK, *Gide, Sartre & quelques autres*, Nolay (Nièvre) : Éd. du Chemin de fer, 2012, 36 pp., 6,50 €, ISBN 978-2-916130-39-2.

COMPTES RENDUS

(Non signés)
du *BAAG* n° 172 (octobre 2011),
de la *Correspondance Gide-Blum*,
du *Lacan lecteur de Gide* de Ph. Hellebois ¹,
du *Dictionnaire Gide* des Classiques Garnier
et du *Gide politique* de J.-M. Wittmann,
dans *Histoires littéraires*, n° 49, janvier-mars 2012, pp. 122 et 152-4.

¹ Livre que le BAAG regrette d'avoir omis de signaler en son temps : Philippe HELLEBOIS, *Lacan lecteur de Gide*, Paris : Éd. Michèle, coll. « Je est un autre », 2011, 160 pp., 19 €, ISBN 978-2-8156-0008-8.

Colloque
« André Gide et la réécriture »
Cerisy-la-Salle
27 août — 3 septembre 2012

Mardi 28 août

Matin

Ouverture (Clara DEBARD, Jean-Michel WITTMANN).

Christine ARMSTRONG : Le message des *1001 Nuits*.

Léon BOLLACK : Relire et réécrire la tragédie.

Après-midi

Lise FORMENT : Gide, un classique « au second degré » ?

Pierre LACHASSE : Palimpsestes fin-de-siècle.

Mercredi 29 août

Matin

Frédéric CANOVAS : André Gide en ses intérieurs.

Patrick POLLARD : Gide et les jardins d'Épicure.

Après-midi

Gian Luigi DI BERNARDINI : La parole gratuite et le rôle du lecteur.

Jean-Pierre PRÉVOST : De l'art de réécrire ses données familiales. (En soirée : projection du film.)

Jeudi 30 août

Matin

David H. WALKER : Les réécritures de *L'École des femmes*.

Jocelyn VAN TUYL : La réécriture du journal de guerre 39-45.

Après-midi libre

Vendredi 31 août

Matin

Clara DEBARD : Réécriture de *Saül*, du texte à la scène.

Sophie GAILLARD : Le plateau, à la lettre : exigences et influences. De l'écriture dramatique à l'écriture scénique des *Caves du Vatican* (1948-1951).

Après-midi

Éric MARTY : La scène de la rue Lecat.

Peter SCHNYDER : Entre journal et mémoires : le *De me ipse*.

Samedi 1^{er} septembre

Matin

Jean-Michel WITTMANN : Gide romancier (et) critique, ou la réécriture comme combat.

Justine LEGRAND : De *L'Immoraliste* à *La Porte étroite* : prolongement et légitimation.

Après-midi

Stéphanie BERTRAND : L'aphorisme gidien : un palimpseste ?

Martine SAGAERT : L'œuvre de Gide : de la notion d'appendice et de ses conséquences.

Dimanche 2 septembre

Matin

Anne-Sophie ANGELO : Ménalque aux multiples visages : intertextualité virgilienne, poétique gidienne et pratique de la lecture.

Alain GOULET : La femme sacrifiée ou la malédiction de l'amour.

Après-midi

Pierre MASSON : De Narcisse à Méduse, jeux de regard dans l'imaginaire gidien.

Hédi KADDOUR : De la croyance au crédit dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Lundi 3 septembre

Matin

Sandra TRAVERS de FAULTRIER : Corps à corps avec la temporalité.

Carmen SAGGIOMO : Réécriture des *Nourritures terrestres* à travers les traductions italiennes.

Conclusion (Pierre MASSON).

Varia

FONDATION CATHERINE GIDE / JEAN-PIERRE PRÉVOST : EXPOSITIONS 2012 *** Au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, du 27 août au 3 septembre, à l'occasion du colloque *André Gide et la réécriture*, exposition *Gide et les siens*, 100 photos dont beaucoup d'inédites. ■ À la mairie du XI^e arrondissement de Paris, du 14 au 28 septembre, exposition *Gide / Malraux, 30 ans d'amitié, 1921-1951*, 100 photos dont beaucoup d'inédites. ■ À l'abbaye de Neumünster (Luxembourg), du 26 septembre au 26 octobre, inauguration du cycle *L'Esprit de Colpach*, avec l'exposition *Gide et les siens* et des conférences de Pierre Masson et Peter Schnyder. ■ Aux Archives départementales de la Gironde à Bordeaux (72-78 cours Balguerrie-Stuttenberg), du 15 novembre au 30 janvier, exposition *Gide et les siens* augmentée de *Gide et la musique*, conférences et concerts.

[J.-P. P.]

LECTURES D'HIER POUR AUJOURD'HUI *** La lecture de livres relativement anciens est parfois d'un grand enseignement... Premier exemple : *De la sincérité envers soi-même*, de Jacques Rivière, édité par la NRF en 1943. Nous relevons le texte ci-joint dans l'introduction d'Isabelle, sœur de Jacques : « *Voici qu'il n'a plus envie d'être, voici qu'un moment il se cramponne à la jouissance de sentir. Plus exactement – car ce n'est pas un acte, mais un "vain désir" – il souhaite se laisser envahir, à l'exemple de Nathanaël, par cette volupté diffuse et dissolvante de se goûter en tout ce qui surgit en soi, quelles qu'en puissent être la valeur, la forme, la qualité, l'authenticité.* » N'est-il pas vrai que l'influence de Gide sur Rivière est patente ? — Second exemple : *Les Années de collège de Marcel Proust*, de André Ferré, édité par la NRF en 1959. N'est-il pas curieux que pas une fois le nom d'André Gide ne soit cité, comme si l'auteur eût voulu taire la relation de Gide et de Proust.

[H. H.]

VIENT DE PARAÎTRE *** Aux éditions Orizons, le tome IV de *L'Éternité pliée*, le journal d'Henri Heinemann : *Dialectique de l'instant* (v. l'article de Pierre Masson sur les deux premiers tomes dans le BAAG n° 160, d'octobre 2008). À commander chez l'auteur (59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer) pour avoir une dédicace (28 € + port 4 €).

FRANCE ROUSSET *** On a appris avec retard le décès, survenu le 22 janvier dernier, de Mme Claude Maze-Sencier qui, née France Rousset le 3 avril 1930, avait épousé en premières noces Michel de Lestrangé, le fils de « Pomme » et de Marc Allégret. La duchesse de Trévisé (elle devait divorcer le 2 juillet 1926 d'Édouard Mortier, cinquième duc de Trévisé, et reprendre son nom de jeune fille, Yvonne de Lestrangé, avec le titre de courtoisie de vicomtesse) avait connu Marc à l'automne 1925 au Congo, où elle se trouvait en mission pour l'Institut Pasteur et accompagna Gide et son ami de Brazzaville à Bangui. Michel de Lestrangé, qui eut deux fils de France Rousset (Olivier, né en 1950, et Alain, né en 1952), devait mourir en 1953, à vingt-cinq ans.

[C. T.]

[Henri Heinemann,
Jean-Pierre Prévost,
Cameron Tolton.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2012

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A 020

(La Banque Postale, Centre de Paris,

IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,

BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

3 rue du Chemin blanc

B. P. 53741

54098 Nancy Cédex

< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,

Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy

IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,

Code SWIFT : CCBPFRPPMTZ)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimé par AGL — 133, rue du Lantissargues, ZA de Maurin, 34970 Lattes

Composition et mise en page : C. M.

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Mai 2012